

Le Samedi¹⁰

MAGAZINE ILLUSTRE - LITTERAIRE - HUMORISTIQUE - MUSICAL



DORIS HILL

Revue d'actualité Frontenac par F. Le Messurier.



De quoi vous intéresser

Frontenac *Export Ale*

Volume XL.
No 31

Tél.: LA ncaster 5819 - 6002

Montréal,
29 décembre
1928

ABONNEMENT
Canada

Un an . . . \$3.50
Six mois . . . 2.00
Trois mois . . . 1.00
Etats-Unis et Europe
Un an . . . \$5.00
Six mois . . . 2.50
Trois mois . . . 1.25

HEURES DE BUREAU
8 h. 30 à 5 h. 30
Samedi, 8 h. 30 à midi

Le Samedi

(Fondé en 1889)

Hebdomadaire - Illustré - Littéraire
Humoristique - Musical

POIRIER, BESSETTE & CIE, propriétaires
975, RUE DE BULLION
MONTREAL — CANADA

Entered at the Post Office of S. Albans, Vt., as
second class matter under Act of March 1879

AVIS AUX ABONNES

Les abonnés changeant
de localité sont priés
de nous donner un avis
de huit jours, l'empa-
quetage de nos sacs de
malle commençant cinq
jours avant de les livrer.

sur demande.
Tarif d'annonces fourni.

A son aimable et nombreuse clientèle,

Le Samedi

offre ses meilleurs vœux de

BONNE ET HEUREUSE ANNEE

Carnet Editorial

Propos de Nouvel An



EST une affaire convenue, le 31 décembre à minuit sonnant, le calendrier qui a servi pendant cinquante-deux semaines cède la place au suivant et chacun des mortels ajoute un chiffre au total d'années écoulées depuis celle de sa naissance.

Eh bien, c'est une fichue habitude que les hommes ont prise là; je ne parle pas des femmes car chacun sait qu'arrivées à un certain âge, cet âge devient incertain, ce qui leur permet de faire faire marche arrière au calendrier tout comme à une automobile ou à une simple écrivisse.

Donc, par la force de l'habitude, un peu par celle aussi du mouvement de la terre, l'année 1928 est défunte et 1929 vient de naître. C'est embêtant mais c'est comme ça...

C'est embêtant parce que cette idée de compter les tours de piste de la terre autour du soleil et d'en faire des années a pour principal et à peu près unique résultat de faire vieillir les êtres et les choses ou de faire constater la chose, ce qui revient au même; parce qu'aussi cela nous fait jalouser les occupants problématiques de Mars où l'année est deux fois plus longue que chez nous et à plus forte raison ceux de Neptune, planète lointaine où chaque saison dure quarante de nos années, où par conséquent, nos centenaires ne seraient encore que de tout petits bébés âgés de sept mois et demi. Le père Adam, là-bas, serait encore jeune homme et ne compterait guère que trente-six ans...

Mais nous sommes sur terre où les pauvres petites années ne durent que le temps de quatre bordées de neige et de trois coups de soleil; on y vit par conséquent très vite sinon très bien, ce qui fait que bien des gens sont vieux avant de s'en apercevoir, ce qui est une consolation et que d'autres, déjà vieux, ont la réputation d'être encore en enfance, ce qui est une compensation.

Les tours de piste de la terre, ou les années si l'on préfère, sont pratiquement des cercles (pour être précis ce sont des ellipses) indéfiniment répétés; l'homme avait donc toute possibilité pour mesurer le temps, de leur donner un point de départ, ou plutôt de recommencement à son choix, à n'importe quelle partie du parcours; usant de cette facilité, il a fixé la chose en plein milieu d'une saison où la nature, endormie depuis longtemps déjà, n'est pas encore près de se réveiller.

Et puis il a appelé ça le nouvel an.

Comme vraisemblance, ce n'est pas une trouvaille. Il semble qu'une chose neuve, auto, casserole ou année doit avoir du lustre, du brillant et non pas la couleur terne d'un objet usagé; or, le nouvel an se présente aux yeux, dans les campagnes, sous la forme d'arbres squelettiques

et dans les villes par une neige devenue grisâtre à force d'avoir décrotté les pieds des passants et les pneus des autos. A l'encontre des humains, la neige ne blanchit pas en vieillissant.

C'est une époque splendide pour l'éclosion des rhumes, catarrhes, gripes et pneumonies à l'occasion sans compter les glissades avec entorses et les chutes avec fractures et c'est ce moment-là qu'avec une douce ironie les hommes ont choisi pour se souhaiter un tas de bonnes choses au premier rang desquelles figure la santé...

N'eût-il pas mieux valu faire débiter l'année au printemps chanté par les oiseaux et les poètes? Au printemps, symbole du renouveau dans le domaine des fleurs et de la verdure ainsi que dans celui des expansions amoureuses... Hélas! ce pauvre printemps semble avoir volé son antique réputation et s'il amène quelque chose de nouveau, ce sont surtout de bons rhumes de cerveau à ceux que l'hiver avait épargnés!

L'été alors? Il fait bien chaud, et puis ça dure si peu que cela cadrerait mal avec les souhaits de bonheur durable que l'on a coutume de se faire et qui sembleraient emprunter à la saison un caractère trop éphémère.

L'automne? N'y pensons pas davantage bien que ce soit souvent la saison idéale, mais elle est bien proche de l'hiver et commencer une année quand les jours déclinent serait d'une fâcheuse inspiration.

Alors? ... Reste le système actuel qui ne vaut sans doute pas mieux qu'un autre mais il a pour lui le mérite d'une tradition trois fois et demie séculaire ce qui est un titre en somme valable bien que relativement peu ancien.

Le nouvel an n'a pas, en effet, toujours été fixé au 1er janvier; Romulus, le fondateur de Rome, l'avait fixé au 1er mars; Charlemagne en avait fait autant; au douzième siècle il fut décidé pour le samedi saint puis en l'an 1564 il fut rétabli par Charles IX au 1er janvier pour y demeurer ensuite.

Il y eut bien une petite variante en France au cours de l'année 1792 lorsqu'il fut décrété que le nouvel an commencerait le 22 septembre, mais cela ne dura pas. A noter aussi les juifs qui font débiter l'année à Pâques mais à condition que ce ne soit ni un dimanche, ni un mercredi, ni un vendredi; ajoutons aussi les bons distraits qui ne savent jamais au juste à quel jour de l'année ils sont et ceux qui oublient volontairement le jour de "l'an neuf" pour esquisser la corvée des souhaits "sincères" et surtout celle des petits cadeaux, mais à part cela l'usage est maintenant général et presque universel de remplacer la vieille année par une toute neuve au douzième coup de minuit le 31 décembre.

Il y aurait peut-être une base, un point de départ de nature à mettre tout le monde d'accord selon l'histoire et la logique: ce serait de faire commencer l'année au mois et au jour de l'apparition du père Adam sur la terre.

Il se trouvera bien un jour un "archéodote" péremptoire pour nous donner des précisions sur l'évènement...

FERNAND DE VERNEUIL





"ALORS VOUS CROYEZ QUE CE SONT
DES MOEURS HABITUELLES
EN FRANCE ?"

L'ENLEVEMENT

Par PIERRE NAUROY

LE RIDEAU tomba sur les dernières fanfares de l'orchestre, et Mme de Rancey se leva, dans l'arrière-loge, tandis que son amie, Mme Martens, lui tendait son manteau, elle lui demanda, par un dernier désir d'être louée :

— Alors, ma robe vous plaît ?

— Enormément, répliqua Madame Martens. Elle est à la fois classique et originale. Vous pouvez dire que vous lancez une mode. D'ailleurs, tout l'Opéra avait les yeux sur vous. Les hommes mêmes s'occupaient de votre toilette, et, dans une loge en face, il y avait une espèce d'escogriffe qui n'a pas cessé de braquer sur vous sa lorgnette.

— Ce grand diable qui était avec une jeune fille en blanc ?

— Lui-même !

Les deux femmes se hâtèrent vers la sortie des abonnés. Sous la voûte, la voiture de Mme Martens se présenta la première. Elle serra la main de son amie et disparut. L'auto de Mme de Rancey s'étant présentée ensuite, elle s'y engouffra et l'on partit, à vive allure, vers Auteuil.

Mme de Rancey amollit son buste au creux des coussins et ferma les yeux à demi. Sa joie, ce soir, était sans mélange.

Evidemment, toutes les femmes n'éprouvent pas, à cause d'une robe réussie, des sentiments aussi complets. Mais Mme de Rancey n'avait plus guère l'occasion de connaître des satisfactions autres. Restée veuve aux alentours de la trentaine après un ma-

riage sans agrément, elle ne songeait point à se remarier. Sans enfant à aimer, sans amitié particulière à cultiver, elle se voyait, jeune et riche, libre de tout souci. L'entretien de sa beauté et surtout l'étude de sa toilette suffisaient à occuper ses trop longs loisirs.

Un caniveau franchi en vitesse secoua la limousine. La jeune femme ouvrit les yeux et s'étonna de l'ombre épaisse qui entourait la voiture. Elle regarda au dehors. La route suivie n'était plus bordée de maisons, de becs de gaz, de trottoirs, mais des arbres dressaient leurs bras vers le ciel noir et, parfois, aux phares de l'auto, s'éclairait la silhouette d'une petite villa de banlieue avec son jardin.

Mme de Rancey se pencha en avant et regarda son chauffeur : ce n'était pas

le sien. Une sueur froide aux tempes, elle se laissa retomber sur les coussins. Elle n'en doutait plus maintenant : on l'avait enlevée pour lui voler ses bijoux.

Enfin, après un temps qu'elle ne put apprécier, la voiture s'arrêta. Le chauffeur sauta de son siège, ouvrit la portière et, tendant galamment la main.

— Nous sommes arrivés, madame. Voulez-vous prendre la peine de descendre ?

Elle obéit. Les arbres touffus d'un parc cernaient l'horizon. Un petit hôtel de style arrondissait un perron au ras de l'allée.

— Vous me suivez, dit l'inconnu.

— Il le faut bien, soupira-t-elle.

Le ton respectueux de cet homme, la politesse exacte de ses gestes renversèrent les idées de Mme de Rancey. Non, elle n'avait pas affaire à un voleur, mais à quelque amoureux, quelque soupissant trop souvent repoussé et qui voulait prendre sa revanche. Et de nouveau elle eut peur.

Ils étaient arrivés dans un grand salon, illuminé par un plafonnier électrique et meublé de tapisseries, d'objets d'art et d'antiquités respectables.

— Enfin que me voulez-vous?... s'écria la jeune femme.

— Une minute, je vous prie, vous allez le savoir.

L'inconnu fit un signe. Derrière un paravent, une lueur de magnésium fulgura. La jeune femme se retourna, toute tremblante. Une seconde lueur jaillit à l'opposé du salon. Puis, aussitôt, la porte s'ouvrit et deux femmes de chambre, en tenue classique de soubrettes, apparurent. L'une, un mètre à la main, s'avança vers Mme de Rancey, tandis que l'autre notait sur un calepin les mesures dictées par la première.

— Buste 23, tour de taille 48, longueur du dos 25...

Sans volonté, sans défense, elle se laissa faire. Quand ce fut fini et qu'elle se retrouva seule en face de son ravisseur, Mme de Rancey éclata enfin :

— Tout à l'heure je me croyais en plein drame. Maintenant, je vois que ce n'est qu'une comédie. Elle est stupide.

Mais l'autre, très calme, rejeta le manteau et les lunettes qui le métamorphosèrent. Il apparut, en habit noir et gilet blanc, très correct. Mme de Rancey reconnut le spectateur de l'Opéra, celui qui l'avait lorgnée, pen-

(Suite à la page 38)



IL ENTRA DANS UN HOTEL PRÈS DE LA GARE...

LA SONNERIE du téléphone retentit. Il se précipita sur l'appareil, décrocha le récepteur: "Allo!... non, Mademoiselle, M. Orcel est sorti, il ne rentrera pas aujourd'hui, mais je lui ferai la commission demain en allant lui souhaiter la bonne année... Vous me permettez de vous la souhaiter aussi? C'est vrai, nous ne nous connaissons pas... mais vous avez une si jolie voix... que vous m'êtes très sympathique... Vous riez... vous n'êtes donc pas fâchée de mon compliment. C'est toujours un réel plaisir de vous trouver à l'appareil... Il faut que je vous annonce maintenant une grande nouvelle... M. Orcel me prend pour associé... Vous trouvez qu'il y a une vibration particulière dans ma voix... la joie, Mademoiselle... c'est la joie... Merci pour vos félicitations... encore une fois, tous mes vœux. A l'année prochaine, Mademoiselle!"

Hilaire Tévenat, le premier employé de la maison Orcel — *Cuir et Pausserie* — la plus importante de Saint-Romain, raccrocha le récepteur et revint s'asseoir devant son grand-livre aux coins de cuivre. Mais il ne songeait pas à reprendre sa plume. Son visage régulier, au teint clair, coupé par une moustache noire, souriait. Comme cette conversation familière et enjouée ressemblait peu aux conversations habituelles! La veille du premier de l'an on pouvait bien se départir un peu du ton cérémonieux et froid. Et puis, il se sentait si heureux en ce moment. En entrant dans cette maison, une dizaine d'années auparavant, comme petit employé, aurait-il jamais pu caresser cette ambition d'être choisi un jour comme associé par M. Orcel!

Malgré lui, sa pensée revenait à l'employé de la maison Viray et Cie, de Blatigny. Il ne savait que très peu

de chose d'elle, qu'elle remplissait les fonctions de dactylographe et s'appela Marie-Rose. C'était M. Viray lui-même qui le lui avait appris un jour par le téléphone: "Je vais m'absenter, mais Mlle Marie-Rose vous confirmera par lettre."

Bizarre tout de même cette impression produite sur lui par la voix cristalline de la jeune fille! Il avait encore dans l'oreille le petit rire clair et franc qui avait accueilli ses compliments. Ce rire à la fois si éloigné et si proche lui causait un trouble vague dont il était tout étonné et confus. Comment, en un tel jour, quand sa vie venait de subir un changement si imprévu, pouvait-il rêver à cette inconnue parce qu'elle avait une voix pure et harmonieuse! N'était-ce pas ridicule de sa part?

Et, par opposition, c'était maintenant la voix un peu rude de M. Orcel qu'il croyait entendre: — "Puisque votre avenir est désormais assuré, il ne vous reste qu'à faire choix le plus tôt possible d'une compagne aimante et dévouée. Avec votre nouvelle situation, cela vous sera facile. La dot de votre femme constituera votre apport dans l'association."

Comme à ces mots, Hilaire n'avait pu réprimer un léger mouvement, M. Orcel, en le regardant bien en face, lui avait posé cette question: "Seriez-vous à mon insu engagé envers une jeune fille?" — et il avait répondu:

"Je vous donne ma parole, M. Orcel, que je suis entièrement libre!"

Touché jusqu'aux larmes, Hilaire avait remercié avec effusion son patron. Pourquoi, à ce mot de mariage, la pensée de la jeune dactylographe s'était-elle imposée à son esprit? Il se le demandait encore en saisissant sa plume pour se remettre à la besogne et rattraper le temps perdu.

Et, mécontent de lui, un peu honteux de cet écart inaccoutumé de son imagination, il se pencha sur son grand-livre. Mais, tandis que, d'une belle écriture en ronde, il s'appliquait à transcrire les noms de nouveaux clients, la jeune voix au timbre frais et clair s'obstinait à vibrer à son oreille...

*
* *

Il l'entendait encore, cette voix délicate, le lendemain matin, en revenant, les mains dans les poches de son pardessus au col relevé, d'offrir, suivant l'usage, ses vœux de bonne année à M. Orcel. Celui-ci, profitant de l'occasion, l'avait présenté aux autres employés et aux contre-maîtres comme son futur associé. Et ç'avait été, à la sortie de chez le patron, un assaut de félicitations à subir. Non sans émotion, car il ne doutait pas de la sincérité des sentiments qui lui étaient exprimés, il avait serré les mains tendues vers lui, et maintenant, libre pour le reste de la journée, d'un pas délibéré

qui martelait le sol durci par la gelée de la nuit, il s'en allait vers la gare prendre le train pour Blatigny.

Qu'allait-il faire à Blatigny? Il n'osait se poser la question. A la vue de la gare devant le perron de laquelle stationnaient les deux omnibus, il eut une courte hésitation. Secouant la tête d'un air résolu, il entra dans la salle d'attente qu'emplissait la rumeur bruyante des voyageurs.

Moins de deux heures après il débarquait dans la petite rue qui dresse ses constructions neuves, les hautes cheminées de ses usines — car Blatigny est devenu un petit centre industriel plein d'activité — à deux kilomètres de l'Isère qui roule là-bas, dans le renfoncement, ses eaux sablonneuses et rapides. Hilaire en ce moment ne songeait guère à admirer le panorama d'hiver offert à sa vue, le cadre grandiose, un peu voilé par la brume, des Alpes Dauphinoises aux flancs couverts de neige.

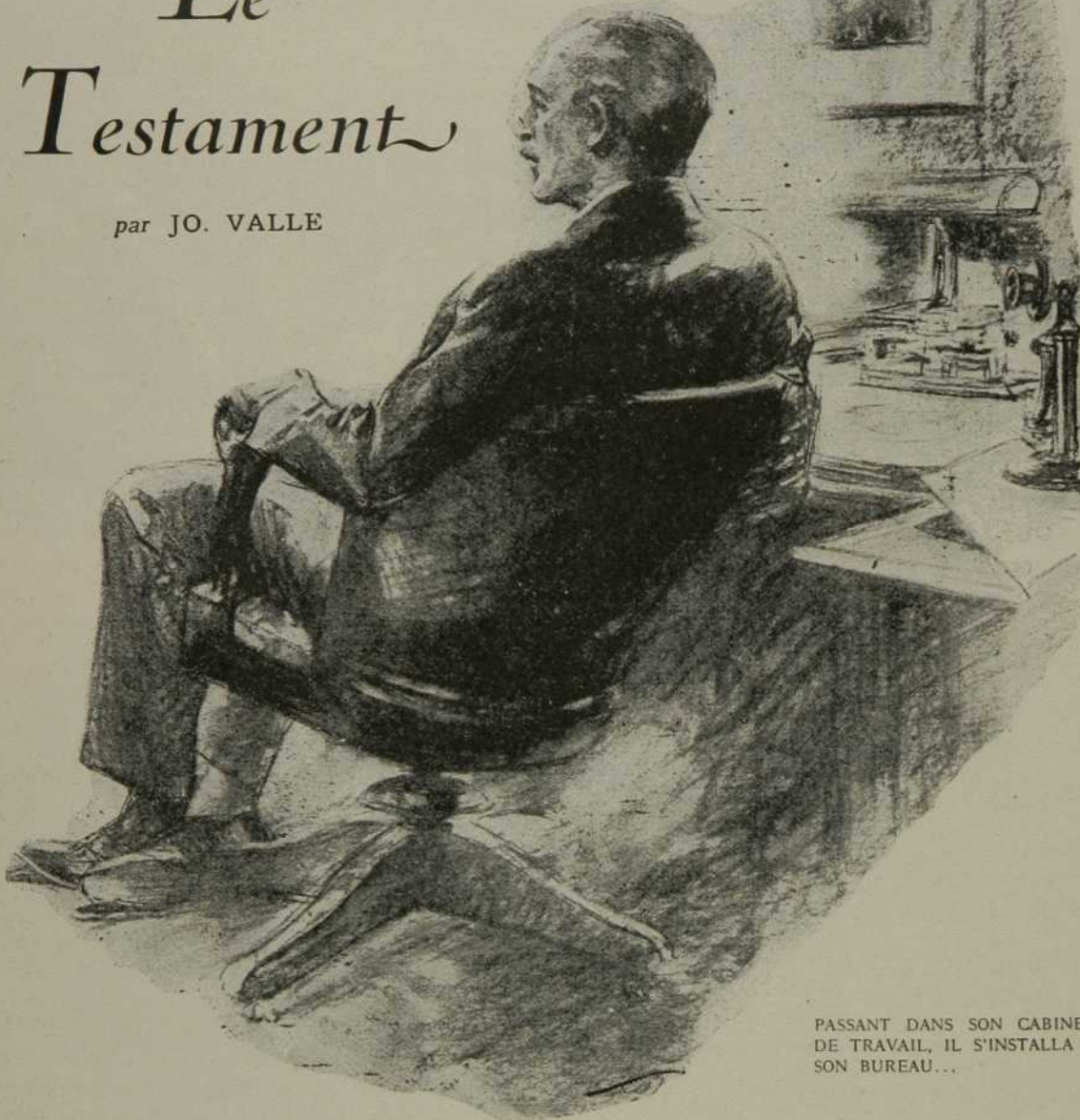
Il entra dans un des hôtels qui avoisinaient la gare et se fit servir à déjeuner. Puis, l'estomac satisfait, le pardessus boutonné de nouveau avec soin, l'oeil vif, le teint allumé par la demi-bouteille de Bordeaux qu'il s'était offerte pour célébrer l'heureux événement de la veille, il s'en alla à l'aventure dans la grande-rue. En ce jour de fête, à part les cafés que l'on devinait bondés de consommateurs, la plupart des boutiques étaient closes. A peine croisait-il de rares passants. Le vent qui s'était élevé semblait retenir presque tous les habitants à l'intérieur des maisons.

Dans cette demi-solitude, sous la bise qui le mordait au visage, il comprit tout l'absurde de la situation. Son exaltation était tombée. Oui, que faisait-il, à cette heure, sur cette place où il venait d'échouer comme une âme en

(Suite à la page 38)

Le Testament

par JO. VALLE



PASSANT DANS SON CABINET DE TRAVAIL, IL S'INSTALLA A SON BUREAU...

DANS la grande salle d'une maisonnette à la façade habillée de vigne vierge et située dans le faubourg de Marseille, une dizaine de personnes, parents et amis, fêtaient à table le 66^{ième} anniversaire de M. Pamphile Balagués.

Ce sexagénaire, encore vert pour son âge, avait réalisé dans le commerce une belle fortune. Veuf depuis une quinzaine d'années, il s'était retiré dans sa ville natale, ayant pour le soigner sa vieille gouvernante, Symphorienne.

Il y menait une existence paisible et heureuse, partageant ses loisirs entre l'entretien de son jardin, la sieste, des causeries avec le perruquier Fourgasse et d'interminables parties de manille au café Bézigue.

Comme il ne dépensait pas la moitié de ses revenus, sa fortune allait toujours croissant et, dans son entourage, chacun s'accordait à dire que son neveu, Marius, le fils de son frère, en aurait certainement la plus grosse part.

Alors que tous les invités, les uns après les autres, prenaient congé de l'oncle Pamphile, à la fin du repas, celui-ci dit à son neveu :

— Reste, Marius; j'ai à te parler en particulier, mon garçon.

Lorsque l'oncle et le neveu se retrouvèrent seuls dans la petite pièce, meublée d'un bureau, de deux chaises et d'un divan, que M. Pamphile Balagués nommait pompeusement son cabinet, il désigna un siège à Marius, et se laissant tomber sur le divan, il demanda sans préambule :

— On m'a raconté que tu avais l'intention d'aller faire du commerce avec les nègres dans le centre africain... Je suppose que c'est un bruit absurde et que tu vas démentir ce racontar ?

— Ce bruit est exact, mon oncle, et j'ai, en effet, l'intention de partir pour l'Afrique.

Le visage de M. Pamphile Balagués s'était soudain empourpré de colère.

— Troun de l'air ! rugit-il, en assénant sur son bureau un coup de poing qui fit s'entrechoquer l'encrier et la sébile à épingles, tu es fou, mon garçon ! J'avais rêvé de faire de toi un notaire, un avocat ou un ténor qui aurait rendu célèbre le nom des Balagués, et tu renonces à ces trois brillantes carrières pour aller faire un métier de risque-

tout chez les sauvages... Tu m'abandonnes toi, le fils de mon frère que j'affectionnais comme si tu avais été mon fils !

Marius affirmait à son oncle qu'il cédait à une irrésistible vocation; qu'il avait la certitude de faire fortune en Afrique; qu'il ne l'abandonnerait pas et reviendrait souvent le voir.

Symphorienne, la gouvernante, qui écoutait, l'oeil au trou de la serrure, vit son patron se lever d'un bond du divan où il était assis et grommeler :

— Après tout, fais donc à ton idée, bagasse ! On ne peut empêcher un fou de commettre des folies, mais si tu es malheureux plus tard ne compte pas sur ma bourse tant que je vivrai, et encore moins sur mon héritage quand je n'y serai plus.

Un coup d'oeil sur la vieille horloge lui apprenant qu'il allait arriver en retard au café Bézigue pour faire sa partie, il poussa sans façon son neveu hors la porte de son cabinet, échangea avec lui une brève poignée de main, prit sa canne, son chapeau et partit.

Au café Bézigue, Pamphile Balagués, réputé fin joueur, fit d'impardonnables maladresses. Ses amis, sachant qu'il venait de fêter son anniversaire, mirent ces étourderies au compte du festin largement arrosé qui lui congestionnait la face.

De retour chez lui, il se promenait de long en large dans la salle et ne se gênait pas devant sa gouvernante, il maugréait :

— Quel obstiné que ce Marius ! Il rendrait des points à un mulet. Ah ! c'est un Balagués, celui-là ! Ce qu'il a dans la tête, il ne l'a pas ailleurs. Il ne fait que ce qu'il veut... C'est son droit comme c'est le mien d'agir suivant mes préférences.

Cependant qu'elle rangeait une pile d'assiettes dans le dressoir, la vieille gouvernante, qui avait son franc-parler, répliqua :

— Té, notre maître, j'aime M. Marius pour sa franchise. Il dit ce qu'il pense celui-là, et vous ne pourrez point l'accuser de courir après votre héritage comme tous ces cousins et cousines qui vous accablent de flatteries dont ils ne pensent pas un mot.

M. Balagués ne répondit rien, et passant dans son cabinet, il s'installa devant son bureau, sortit une feuille de papier timbré d'un tiroir et rédigea un nouveau testament aux termes duquel Marius était complètement oublié. Il glissa le papier sous enveloppe, et après avoir scellé celle-ci d'un large cachet de cire, il s'en alla, séance tenante, la porter chez M^e Boufigue, son notaire. Les nouvelles, bonnes ou mauvaises, se répandent encore plus vite à Marseille que partout ailleurs.

La preuve en est que chez le perruquier Fourgasse, comme au café Bézigue, on savait le soir même que l'oncle Pamphile avait déshérité son neveu. Et cet événement sensationnel faisait l'objet de toutes les conversations.

Quelques jours plus tard, Marius Balagués, en costume de voyage, venait faire ses adieux à son oncle.

Celui-ci le reçut de façon affable, et sans lui marquer le moindre ressentiment de la décision qu'il avait prise.

Ils vidèrent une vieille bouteille ensemble, puis l'oncle Pamphile le reconduisant jusqu'au seuil de sa maisonnette, dit en lui serrant une dernière fois la main :

— Adieu et bonne chance, Marius ! Donne-moi de temps en temps de tes nouvelles, et tâche de faire fortune sans laisser ta peau et tes os chez ces sauvages de moricauds dont tu es si pressé de faire connaissance.

Le lendemain, Marius s'embarqua à bord du paquebot qui devait le conduire dans un port du Sénégal d'où il se proposait de pénétrer plus avant dans le mystérieux continent noir.

Tous les parents présents à l'anniversaire de M. Pamphile avaient voulu assister à son départ. On l'embras-

saît, lui serrait les mains; on lui faisait aussi des tas de recommandations en les accompagnant de souhaits dont on pensait tout le contraire.

Tandis que le bâtiment quittait le port, Marius, accoudé au bastingage, brandissait sa casquette pour répondre aux mouchoirs et chapeaux agités qui lui adressaient un dernier adieu.

Mais il connaissait trop bien cousins et cousines pour se faire la plus légère illusion sur la sincérité de leurs sentiments.

Marius Balagués, de caractère aventureux, emportait comme bagages une douzaine de caisses remplies de bibeloterie qu'il comptait employer à faire des fructueux échanges avec les peuplades Africaines.

Trois ans s'étaient écoulés depuis son départ. La première année, l'oncle Pamphile avait reçu assez régulièrement des lettres par lesquelles son neveu se déclarait très satisfait de ses débuts et exprimait l'espoir de faire rapidement fortune, si son commerce se poursuivait de façon aussi heureuse.

Puis la correspondance s'était espacée, et depuis longtemps déjà il était sans nouvelles de Marius.

Dans l'espace de ces trois ans, M. Pamphile Balagués avait perdu la vieille gouvernante Symphorienne, il s'en était montré très affecté, autant par attachement pour cette dévouée servante que pour le changement que cette disparition allait apporter à ses habitudes.

Après la mort de Symphorienne, l'oncle était tombé, à son tour, gravement malade. Depuis plusieurs semaines il était alité, et le médecin, à chaque visite, quittait la chambre en hochant la tête d'une façon rien moins que rassurante pour le malade.

Dès que les cousins et cousines avaient appris la maladie de l'oncle Pamphile, le cœur palpitant d'espoir ils étaient accourus à son chevet pour lui prodiguer les soins les plus dévoués.

Ils se relayaient près de son lit, le veillaient jour et nuit, et l'oncle Pamphile, pressant leurs mains de ses doigts amaigris, murmurait d'une voix coupée de quintes de toux:

— Merci, mes chers enfants, de tout ce que vous faites pour moi! Vos bons soins seront récompensés.

Malgré ces bons soins, l'oncle Balagués était doucement passé de vie à trépas. Curieuse coïncidence! Le jour même où il rendait le dernier soupir, le navire ramenant Marius venait s'ancre au port de la Joliette.

Le neveu de l'oncle Pamphile revenait du Continent noir, beaucoup plus pauvre qu'il ne s'était embarqué.

Après trois ans d'une existence mouvementée et fertile en périls; après avoir échappé plus de cent fois à la mort, la malchance s'était acharnée sur lui. Il avait été terrassé par les fièvres, attaqué par les fauves, poursuivi

par des tribus anthropophages, il n'avait dû son salut qu'en mettant le feu à la brousse. Un peu plus tard, après s'être égaré, il avait encore trouvé le moyen de s'enliser dans les marais.

Au cours de ses mésaventures successives, tout ce qu'il avait gagné avec ses échanges s'était trouvé perdu, et il s'estimait encore trop heureux de pouvoir revenir sain et sauf.

Pour toute fortune, il ramenait de son long voyage une jeune guenon chimpanzé, admirablement dressée, et qui avait été, pendant toute la durée de la traversée, la distraction des passagers et de l'équipage. Cette guenon qui lui semblait très attachée, répondait au nom de Glou-glou.

Aussitôt débarqué, Marius s'était fait conduire, avec sa guenon et ce qui lui restait de bagages, dans un hôtel du port.

A table d'hôte, Glou-glou, par ses grimaces, sa gentillesse, sa façon adroite de servir son maître, fit l'admiration des convives.

— Jamais, déclaraient-ils à l'unanimité, nous n'avons vu un singe qui soit tout à la fois, aussi bien dressé et aussi divertissant.

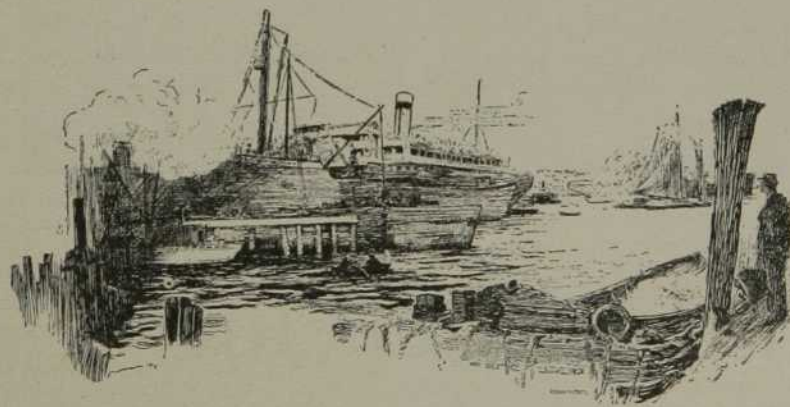
Parmi ces convives se trouvait le directeur d'un grand cirque cosmopolite installé depuis deux jours à Marseille et qui avait l'intention d'y séjourner au moins une semaine.

A la fin du repas, ce *manager*, prenant Marius à part, lui proposa:

— Si vous voulez me céder votre chimpanzé, je suis prêt à vous l'acheter et je vous en donnerai un bon prix.

L'explorateur s'y était d'abord refusé, mais à la réflexion il se dit:

— A bien réfléchir, Glou-glou risque de me créer des ennuis sans compter qu'elle va sérieusement compliquer mon existence... Dans ces conditions,



bien que j'y sois attaché et qu'il m'en coûte de m'en séparer, je crois qu'il est beaucoup plus sage et raisonnable d'accepter le prix séduisant qu'on m'en offre.

Le marché fut conclu séance tenante, et Marius ayant empoché la somme proposée par le *manager*, accompagna celui-ci jusqu'à son cirque. Et Glou-glou, en attendant une prochaine exhi-

bition, fut enfermée par surprise dans une cage spacieuse.

Tout triste d'être séparé de sa gentille guenon, Marius regagnait à pied son hôtel quand, sur le trottoir, ayant bousculé involontairement un passant, il se retourna en s'excusant, sa casquette à la main, de sa maladresse.

Le passant bousculé l'avait reconnu du premier coup d'oeil, et s'exclamait en lui serrant cordialement la main.

— Bagasse! je ne me trompe pas... C'est Marius Balagués! Tê, mon bon, que le diable me patafiole si je m'attendais ce soir au plaisir d'une telle

rencontre! Je vous croyais encore là-bas en Afrique, chez les nègres!

Dans le passant qui lui serrait la main, Marius venait de reconnaître M^e Bouffigue, le notaire de son oncle.

Le tabellion entraîna le nouveau débarqué vers la terrasse d'une brasserie; puis, dès que la servante eut apporté les deux grandes chopes de bière mousseuse, le notaire reprenant soudain la gravité professionnelle déclara:

— Puisqu'il y a trois heures à peine que vous êtes débarqué, vous ignorez sans doute la nouvelle qui vous touche particulièrement?... Mon pauvre ami, aujourd'hui même, M. Pamphile Balagués, votre oncle, a rendu le dernier soupir.

— Pauvre oncle Pamphile! s'exclamait Marius sincèrement apitoyé, si je m'attendais à une nouvelle, ce n'était pas à celle-là!

— Vous arrivez juste à temps pour l'ouverture du testament, poursuivait le notaire, après avoir allumé un cigare, vos cousins et cousines sont convoqués pour demain matin en mon étude. D'après ce que votre défunt oncle m'a laissé entendre, en me confiant sous pli cacheté un autre testament, vous êtes complètement déshérité, mon bon, et

Sur ce, il regagna son hôtel en convenant que le défunt n'avait pas été gentil pour le fils de son frère, mais qu'il ne lui en gardait pas rancune et ne manquerait point de l'accompagner à sa dernière demeure.

Le lendemain, vêtu de noir, il se rendait à l'étude après avoir été saluer la dépouille mortelle de son oncle. Toute la parenté du défunt se trouvait réunie là, au grand complet, et serrait la main de Marius avec des mines apitoyées cachant mal la joie de le savoir frustré de cet héritage qui devait lui revenir.

On était au début de juillet. En raison de la chaleur accablante, les fenêtres de l'étude étaient grandes ouvertes. M^e Bouffigue, qui leur tournait le dos, réclama le silence et annonça, en prenant sur son bureau une enveloppe scellée de cinq cachets de cire:

— Mesdames, messieurs, je vais vous donner lecture du testament déposé en mon étude par votre parent, feu Ulysse Pamphile Balagués.

Ouvrant l'enveloppe d'un coup de canif, il en sortait la feuille de papier timbré sur laquelle l'oncle avait rédigé ses dernières volontés, quand un animal velu et grimaçant, escaladant la fenêtre d'un bond, sauta sur ses épaules, lui enleva prestement le testament des mains, puis escamotant le cigare que le cousin Eusèbe mordillait sans l'allumer, il le porta à ses lèvres, tortilla le testament pour l'enflammer à une bougie dont se servait un clerc pour cacher un pli chargé, et tenant cette torche de papier en main, il reprit le chemin qu'il avait emprunté, et par une des fenêtres du rez-de-chaussée donnant sur un jardin, bondit sur un banc et se servit du testament pour allumer le cigare volé.

Cette scène avait été si rapide que, lorsque les assistants médusés songèrent à se lancer à la poursuite du quadrumane, pour lui arracher le testament des mains, le précieux papier n'était plus qu'un résidu de cendres.

Dans le chimpanzé voleur, Marius avait reconnu Glou-glou.

Le matin même, le rusé quadrumane, mettant à profit une seconde d'inattention de la part de son gardien, s'était échappé de sa cage, et dépistant ses poursuivants, s'était caché dans le feuillage d'un arbre, à proximité de l'hôtel où Marius était descendu. Quand son ex-maître s'était rendu à l'étude, il l'avait suivi de loin, puis sautant un mur, s'était blotti dans le jardin du notaire pour surgir inopinément dans les circonstances que nous venons de raconter.

Lorsque Glou-glou vit qu'on cherchait à la capturer, elle sauta hors du jardin, et bondit, de là, sur la capote d'une auto se dirigeant vers le port. Arrivée au quai, elle quittait l'auto pour se réfugier dans une embarcation

(Suite à la page 40)



Ninon De Lenclos

Par L. R.

LN l'année 1622 — d'autres indiquent 1620 — naquit à Paris une jolie fillette qui devait faire beaucoup parler d'elle pendant sa vie et dont le nom n'est pas encore oublié.

Anne fut le nom gracieux qu'on lui donna mais plus tard elle le changea pour celui de Ninon; simple caprice de jolie femme peut-être, à moins que ne soit

un amical surnom donné par l'un de ses amoureux amis et qui lui est resté.

Son père, M. de Lenclos, n'avait rien d'extraordinaire, pas même le caractère profondément sournois dont il fit preuve en plusieurs occasions. L'une de ces

occasions prouve mieux qu'un long discours ce dont il était capable.

Ayant eu une altercation avec un brave officier nommé le baron de Chaban, il conçut un vif dépit de la façon un peu cavalière mais très méritée avec laquelle cet officier l'avait admonesté. Il jura de s'en venger mais la poigne solide du baron de Chaban et sa longue épée lui don-

nèrent à défléchir. Le sieur de Lenclos n'aurait jamais remporté le premier prix dans un concours de bravoure mais il aurait plus facilement obtenu celui de lâcheté; il le prouva en tuant traitreusement le baron qu'il avait attaqué à l'improviste avant qu'il pût se mettre en défense.

Après ce beau coup fait, c'était la perspective de l'échafaud, perspective peu réjouissante et qui ne tenta pas le meurtrier. Il préféra jouer, comme l'on dit, de la poudre d'escampette, et fila hors de France pour une destination inconnue, plantant là sa famille qu'il ne devait plus jamais revoir.

La petite Anne avait alors tout juste dix ans.

La fuite de son père n'avait pas amélioré la situation de fortune déjà fort peu brillante; la mère, qui appartenait à une famille Abra de Raonis, ne pouvait d'autre part guère compter sur les siens pour lui venir en aide et, dans ces conditions défavorables, la petite Anne fut élevée pas mal à la diable.

Sa mère n'était, au reste, aucunement rogoureuse sur la questions des convenances sociales et lui laissa une liberté dont la fillette profita largement.

Anne était fort jolie et promettait de l'être davantage encore avec les années; elle avait les traits fins, une bouche admirablement dessinée et qui semblait faite pour les baisers, de grands yeux parfois pensifs et d'autres fois illuminés par de malicieux reflets de vivacité et de bonne humeur.

Anne était en effet aussi spirituelle que jolie et l'indépendance que sa mère lui tolérait affinait encore son esprit d'observation en même temps qu'elle lui donnait précocement le sens des réalités.

Soumise à une surveillance effective, bien guidée par le bon chemin, elle eût pu probablement faire un excellent choix parmi ses adorateurs passionnés qui se faisaient de plus en plus nombreux à mesure qu'elle avançait en âge.

Telle ne devait pas être sa destinée; la renommée qui venait s'attacher à son nom était celle d'une grande coquette aussi dépourvue de sens moral que magnifiquement douée par la nature sous le rapport de la beauté.

Le charme qu'on éprouvait à sa conversation et celui plus grand encore qui émanait de sa personne lui valurent bien des hommages; elle s'en grisa mais fit bien vite preuve d'une inconstance qui éloigna d'elle les prétendants sérieux; il ne lui resta — en grande quantité d'ailleurs — que ceux qui recherchaient auprès d'elle une camaraderie passagère et dont les liens pouvaient être aussi faciles à briser qu'ils l'étaient à nouer.

Anne en prit son parti; elle préférait même sans doute qu'il en fût ainsi. Pourtant les bons conseils ne lui firent pas défaut

avec Scarron qui avait pour elle une tendresse aussi sincère que profonde. Elle l'écoutait volontiers puis mettait bien vite sous son joli pied tout ce qu'il avait pu lui dire et elle en vint à afficher ouvertement une coquetterie dont elle ne tarda pas à recueillir les fruits. Nul ne pensa plus à s'attacher sérieusement à elle.

Elle eut un illustre ami, le marquis d'Andelot qui devait être par la suite duc de Châtillon; il n'attendit pas lui-même d'être lâché par sa belle amie et lui tira un beau jour sa révérence pour épouser mademoiselle de Montmorency.

Anne, ou plutôt Ninon comme on l'appelait maintenant, éprouva peut-être un peu de dépit de cette rupture mais pas de chagrin; si elle se trouvait blessée c'était simplement dans son amour-propre et non dans son amour; c'est plus sensible peut-être pour une coquette mais c'est plus facilement guérissable et Ninon trouva la guérison dans l'amitié d'un conseiller du Parlement, un nommé Coulon dont elle réussit surtout à troubler le jeune ménage.

Coulon était riche et généreux; il fit à son amie une pension de cinq cents francs par mois ce qui était une grosse somme pour l'époque. Ninon ne s'en trouva pas satisfaite et elle mit à profit d'autres intrigues dont les revenus appréciables lui permirent de se faire une fortune assez considérable.

Elle avait alors vingt ans et était dans tout l'éclat d'une beauté qui devait durer de nombreuses années encore en s'épanouissant. La légende a toutefois bien exagéré sous ce rapport; on ne prête qu'aux riches dit un proverbe et l'on prêta par la suite à Ninon de Lenclos, dans un âge très avancé, la permanence d'une beauté qu'elle avait perdue depuis longtemps. Il n'en est pas moins vrai, pourtant, qu'à l'âge où la plupart des femmes doivent renoncer au prestige de la séduction, elle avait encore une beauté qui faisait la plus forte impression sur tous ceux qui la voyaient.

Tout en ménageant l'amitié du conseiller Coulon, la belle Ninon reçut chez elle tout ce que la cour et la ville pouvaient compter de plus brillant et de plus recherché.

Ses salons de la rue des Tournelles étaient le rendez-vous des élégances et des célébrités du jour. On pourrait en citer de nombreux noms mais beaucoup d'entre eux n'évoqueraient plus rien dans le souvenir car la célébrité n'est qu'une question de temps et les grandes, sauf de rares exceptions, s'atténuent singulièrement avec les années.

C'était alors l'époque des splendeurs pour Ninon de Lenclos; sa vie n'était qu'une continuité de triomphes pour son amour-propre et de plaisirs pour sa sensualité.

Cette existence quelque peu tapageuse, et surtout la grande beauté de Ninon ne pouvaient pas manquer de lui susciter des jalousies; elle en eut à subir d'opiniâtres et terribles de la part d'autres coquettes qu'elle éclipsait sans peine et il est probable qu'elle aurait été maintes fois victime de leur vengeance si elle n'avait pas eu la protection d'admirateurs qui, par leur situation élevée pouvaient la mettre à l'abri des embûches.

Ce fut donc une satisfaction générale pour toutes les jalouses quand elles purent constater que, lentement, le vide se faisait autour de Ninon. La belle et grande coquette avait alors trente-cinq ans et le duc d'Enghien qui l'avait follement adorée s'était détaché d'elle sans pourtant que cette rupture lui fut encore bien sensible.

Elle était courtisée, il est vrai, par le marquis de Villarceaux, de la maison de Mornay; le nouvel arrivé contribuait grandement à faire oublier celui qui s'en allait. Il faut du reste noter que si ses amis la lâchaient les uns après les autres avec une admirable facilité, la faute en était surtout à elle qui, non seulement n'aurait pas levé le petit doigt pour les retenir, mais au contraire s'arrangeait de façon à préparer la rupture.

Cette illustre dépravée avouait ingénument que lorsque quelqu'un lui avait fait les yeux doux pendant trois mois, c'était le maximum qu'elle pouvait endurer et qu'il était temps de passer à un autre.

Elle ne s'encomrait pas de scrupules comme on le voit. Elle faisait d'ailleurs profession d'idées qui cadraient bien avec ses sentiments; elle comprenait la morale à sa façon et faisait de l'impiété la règle de sa vie; mieux encore, elle s'en faisait une sorte d'auréole. Malgré cela son charme était tellement grand que tout le monde la recherchait et se faisait un fierté d'être reçu dans ses salons.

Vers sa trente-cinquième année, comme nous venons de le dire, c'est le marquis de Villarceaux qui est dans ses bonnes grâces mais ce fut lui qui s'en lassa le premier; au bout de peu de temps il lui fit sa plus belle révérence et la laissa seule avec son dépit. Car il fut grand, ce dépit; la belle Ninon digéra difficilement cet abandon et elle eut vaguement conscience que son règne touchait à sa fin.

Il lui était pourtant encore réservé de grandes satisfactions d'amour-propre. En 1656 elle s'était retirée dans un petit village de la Brie où elle vivait paisiblement quand la reine de Suède vint à y passer au cours d'un voyage.

La reine Christine avait beaucoup entendu parler de Ninon de Lenclos et manifesta le désir de la voir. Quand Ninon en eut connaissance, elle se para de ses plus beaux atours puis alla trouver la princesse. Elle se montra

particulièrement brillante dans la conversation séduisante dans les manières. La reine Christine fut enchantée d'elle et déclara bel et bien à qui voulait l'entendre que c'était la seule femme de France qui méritât d'être vue.

C'était un singulier compliment, car s'il était trop flatteur pour la belle courtisane, il ne l'était pas du tout pour les autres femmes.

Ces louanges exagérées ne manquèrent pas d'exciter une grande rumeur; les belles dames de la cour se trouvèrent offensées de l'étrange compliment fait à une rivale qu'elles détestaient cordialement et qu'elles auraient volontiers déchirée de leurs griffes roses. Elles se plainquirent à la reine de France en lui faisant comprendre que l'insulte l'atteignait plus gravement encore que toutes les autres et lui firent prendre sans peine une décision dont la belle Ninon n'allait pas tarder à subir, tous les effets.

Quelques jours plus tard, la "seule femme qui méritait d'être vue" était retirée de la circulation et soustraite au regards trop flatteurs: par décision royale elle fut enfermée aux "Filles repenties" des Madelonnettes.

Cette "mise à l'ombre" fit plaisir à beaucoup de gens mais, par cet esprit de contradiction inné au cœur de l'homme et qui se manifeste dans toutes les occasions possibles, des personnes à qui Ninon était auparavant indifférente ou même qui ne l'aimaient pas, prirent aussitôt sa défense.

Des courtisans écoutés plaident sa cause et on leur donna une demi-satisfaction; on permit à Ninon de se retirer dans un couvent de la ville de Lagny. Elle y était à peine arrivée que de tous côtés on vint la voir; chaque jour les visites se faisaient plus nombreuses et cela menaçait de prendre les proportions d'un scandale.

Que faire? L'enfermer de nouveau aux "Filles repenties"? C'était risquer d'augmenter encore le renouveau de sympathie pour elle et il fut décidé de lui rendre tout à fait la liberté. On lui permit donc de revenir à Paris mais on y mit des conditions: elle ne devait plus faire autant parler d'elle ni donner de dîners gras les jours maigres comme elle avait coutume de le faire pour se singulariser.

Ninon promit et, ce qui est mieux, tint à peu près parole. La leçon qu'elle venait de recevoir lui avait été profitable et puis l'âge venait tout doucement, ce qui était encore pour elle la plus efficace des sagesses.

Ses salons furent de nouveau très fréquentés mais principalement par les personnes d'esprit et l'on s'accoutuma à regarder ses assemblées comme celles de toutes les bonnes maisons de Paris. On y causa, on y joua, on y fut même peut-être encore parfois

un peu bruyant mais il n'y avait plus cette extrême liberté qui aurait pu rappeler les premières habitudes de la toujours belle Ninon.

En 1671, alors qu'elle frisait la cinquantaine, ou plutôt que la cinquantaine la défrisait, elle était toujours assez séduisante pour inspirer de violentes passions, entre autres celles du jeune marquis de Sévigné; mais les admirables lettres de la mère du marquis nous prouvent que Ninon n'eut pas sujet de se féliciter de ce dernier caprice.

Après cela, malgré tout ce qu'on en a dit, on ne voit plus Ninon figurer dans les relations contemporaines si ce n'est comme une femme joueuse, vive, affranchie de tous les principes et conservant toujours de nombreux admirateurs de son esprit.

Jusqu'à un âge assez avancé, Ninon conserva une fraîcheur de teint qui ne sembla point artificielle et qui surprit bien des gens; on exagéra sur cela comme on exagère sur tout et l'on a été jusqu'à dire qu'à l'âge de quatre-vingts ans elle avait conservé la beauté de sa jeunesse; c'est plutôt ridicule mais il y a de prétendus chroniqueurs qui ne s'embarassent pas pour si peu.

Voltaire, l'homme au museau de fouine et au caractère de serpent nous raconte bien, à propos d'elle une chose qui n'a eu lieu que dans son imagination et que beaucoup de gens croient encore. Il prétend qu'à l'âge de seize ans il fut présenté à la belle Ninon et que celle-ci, grand admiratrice de ses vers, lui en aurait fait réciter quelques-uns puis l'aurait ensuite inscrit sur son testament pour une somme de mille écus. Voltaire a menti une fois de plus; quand Ninon mourut, il n'avait encore que onze ans. Comment aurait-il donc pu lui être présenté à l'âge de seize ans? Les mensonges du felleux individu ne se comptent d'ailleurs plus et il faudrait bien des "arpenants de neige" pour les recouvrir...

Sur ses vieux jours, Ninon n'eut réellement plus qu'une seule et véritable amie, la marquise de Maintenon, qui avait été précédemment madame Scarron; celle-ci conserva toujours une sincère affection pour sa vieille et spirituelle amie et la lui prouva dans toutes les occasions possibles.

Ninon mourut le 17 octobre 1705 à près de quatre-vingt-quatre ans, toute surprise que la vie fût si courte après lui avoir semblé interminable aux temps de sa jeunesse radieuse. On n'a conservé d'elle que sept à huit lettres curieuses qu'elle avait adressées, dans ses dernières années à Saint-Evremond mais on en a publié des quantités d'autres qu'elle n'a jamais écrites et qu'on a fabriquées sous son nom au cours du dix-huitième siècle.

(Suite à la page 25)



Joe Cattarinich

Louis Létourneau

Léo Dandurand

LOUIS, LEO et JOE

Il y a de cela quelques mois, à l'issue d'un banquet, j'eus l'occasion d'entendre un joueur de hockey professionnel débiter un petit discours des mieux tournés. Le seul fait d'entendre ce jeune homme faire un discours constituait d'ailleurs pour tous ses auditeurs un événement exceptionnel. Car ce jeune homme n'a pas la réputation d'être bavard, loin de là. Il est plutôt d'une nature taciturne, et s'il ne se dispense pas en paroles, ses actes ont pour son club et ses milliers de chauds partisans une importance considérable. Aurèle Joliat est son nom; son club, Les Canadiens. Vous avez sans doute entendu déjà parler de lui!

Joliat était donc, ce soir-là, à prononcer un discours, son premier discours, peut-être, si l'on excepte ceux qu'il tient quelquefois aux arbitres, quand il n'est pas content d'eux. Mais ces discours-là, le public ne les entend pas... Et voici en résumé ce qu'il disait:

"Je joue avec le même club depuis déjà quelques saisons et je n'ai passé aucun contrat avec la direction de mon club. Je ne veux pas entendre parler d'un contrat. Je m'en passe très bien et m'en trouve mieux. Je promets tout simplement, au début de la saison, de jouer pour eux moyennant un prix convenu. On se sert la main et le marché est conclu. On ne m'a jamais demandé plus qu'une loyale poignée de main. Pourquoi signerais-je un contrat?"

Mais avec qui le brillant joueur de hockey des Canadiens passe-t-il cet accord verbal? Vous l'avez certainement

deviné: avec ceux qu'on pourrait appeler les *Trois Mousquetaires* de notre sport national: MM. Louis Létourneau, Léo Dandurand et Joe Cattarinich. On pourrait écrire un livre avec tout ce que ces trois valeureux sportsmen ont réalisé en Amérique du Nord. Rappelons brièvement quelques traits de leur commune histoire, car on ne peut parler de l'un sans nommer les deux autres.

Une amitié de vingt ans

Ce n'est pas d'hier que se connaissent nos trois triumvirs du sport. Leur amitié remonte à près de vingt années. A cette époque, Joe Cattarinich était maître de l'équipe de crosse *National*. Il en était en même temps l'un des meilleurs joueurs et c'est comme joueur qu'il connut Léo Dandurand. Ils devinrent bientôt les meilleurs amis du monde et décidèrent un beau jour, confiants dans leur étoile, de lancer ensemble de grandes entreprises sportives et de faire de l'argent. Les voilà associés! Plus tard, Louis Létourneau se joignit à eux.

Hockey et champs de course

Dans le domaine du sport, on retrouve maintenant partout les trois sympathiques figures de Cattarinich, Létourneau et Dandurand. Ils sont devenus aussi célèbres comme propriétaires de champs de course que magnats du hockey. Leurs activités sportives s'étendent dans tout le Canada et dans tous les Etats-Unis.

A Montréal, par exemple, ils possèdent, comme l'on sait, l'aristocratique

Jockey Club de Dorval, le Parc Delorimier et le Parc Kempton. A Chicago, ils comptent parmi les principaux actionnaires de Arlington Heights. Trois autres champs de course américains, Bainbridge Park, Brooklyn Heights et Maple Heights, à Cleveland, sont la propriété de Dandurand, Létourneau et Cattarinich. Et durant la saison d'hiver, c'est au Parc Jefferson, à la Nouvelle-Orléans, que le trio consacre son attention.

Les trois mousquetaires du hockey

C'est aux environs de 1921 que Louis, Léo et Joe devinrent les magnats de la ligue de hockey professionnelle. George Kandall, connu aussi sous le nom de Kennedy, est le véritable fondateur de la formidable équipe de hockey qui porte aujourd'hui le nom de *Les Canadiens*. Après sa mort, l'équipe allait être dispersée quand Dandurand, Cattarinich et Létourneau se portèrent à sa rescousse. Ils firent une offre qui fut acceptée. On révéla alors au public les noms de ses trois nouveaux propriétaires. Ce fut une surprise pénible pour les chauds partisans du hockey, lesquels se demandaient avec anxiété ce que ces trois propriétaires de champs de course pourraient bien en faire. Mais on eut bientôt à se rendre compte que l'équipe canadienne-française n'eût pas pu tomber entre meilleures mains. Il suffit de voir, aujourd'hui, les milliers de fervents et enthousiastes partisans qui emplissent le *Forum* à chaque partie des *Canadiens*; il suffit d'entendre les ac-

clamations qui s'élèvent des banquettes des *Millionnaires* pour se rendre compte du beau travail accompli par nos mousquetaires du hockey et la place que tiennent les joueurs des *Canadiens* dans le cœur de toute la population française de Montréal.

Dandurand, Cattarinich et Létourneau décidèrent tout d'abord de faire du hockey le jeu national, par excellence, et d'en faire aussi un sport distingué. Pour cela, ils prièrent l'honorable Athanase David, secrétaire de la Province dans le cabinet Taschereau, d'accepter la présidence de l'équipe des *Canadiens*, charge honorifique que l'honorable David accepta sur-le-champ. Comme directeurs, ils choisirent des avocats éminents, des hommes d'affaires en vue et même des juges.

Tels que nous les connaissons, Dandurand nous apparaît comme un homme toujours souriant, de manières douces et agréables, tout à fait homme du monde; Cattarinich comme un homme plus renfermé, comme l'homme fort et silencieux du trio; Létourneau comme une bonne nature joviale et généreuse, hospitalière et sans façon, toujours heureux de recevoir les gens à dîner à son club ou de les amener passer une fin de semaine dans sa maison de campagne de Rigaud. Je n'ai jamais rencontré un homme d'affaires plus perspicace que Cattarinich, un homme plus distingué que Dandurand, un hôte plus accueillant que Létourneau. Quel trio! Comment s'étonner maintenant qu'il soit si célèbre?

LESLIE ROBERTS

NOUVEAU FEUILLETON DU "SAMEDI"

LA DOULEUR D'AIMER

par ELY MONTCLERC

No 2 (Suite)

(Voir suite et fin du feuilleton: LE SECRET DU VAL, page 18)

PREMIERE PARTIE

II

Après bien des protestations, des soupirs, des plaintes déchirantes, Josette finit par se rendre, comprenant que son père avait raison. On reprit le chemin de l'avenue du Bois. Quel silence lugubre à l'intérieur du coupé! Quel navrement au fond des âmes. Et pourtant, l'espérance est chose si tenace que la jeune mariée en approchant de sa demeure voulut se bercer de l'idée que José était là, l'attendant et s'inquiétant à son tour. Oh! quelle joie de se suspendre à son cou, de se jeter sur sa poitrine et d'oublier, en recevant son baiser, toutes les détresses naguères traversées!

Ce sentiment devint si fort soudain, qu'à peine le cheval arrêté Josette s'élança sur le trottoir, traversa comme une flèche le vestibule et, dédaignant l'ascenseur, gravit en courant les marches. Derrière elle son père et sa mère s'essouffaient à la rejoindre. Au coup de timbre impatient de Mme Brizeux, un domestique ouvrit immédiatement comme si derrière la porte il se fût tenu aux aguets.

— Eh bien? interrogea Josette, rien de neuf, Alfred?

Hélas! le visage seul du valet ne lui indiquait-il pas avec assez d'éloquence que son espérance était illusoire? Qu'avait-elle besoin d'une confirmation nouvelle, la malheureuse!

— Rien, mademoi... rien, madame, répondit Alfred en s'effaçant.

C'est était trop. Les forces humaines ont des limites qui ne peuvent être dépassées. La jeune femme, anéantie, s'appuya lourdement contre le mur. Elle devint d'une pâleur cireuse, ses prunelles se révoltèrent, ses mains esquissèrent quelques mouvements convulsifs, puis,

RESUME DES PRECEDENTS CHAPITRES

Josette d'Apresval vient d'épouser José Brizeux. Le soir de ses noces José reçoit une visite d'un homme mystérieux.

José disparaît le soir même de son mariage en envoyant une lettre à sa fiancée dans laquelle il lui dit qu'il se suicide.

La jeune mariée était désespérée.

doucement, comme une fleur fauchée, elle s'affaissa.

Tandis qu'on emportait sur son lit l'infortunée, Renaud remonta en voiture afin de poursuivre ses tristes pénétrations. Mme d'Apresval s'installa au chevet de sa fille, et envoya quérir le médecin de la famille, un vieil homme philosophe, et aussi un vieil ami: le docteur Rozen. Il accourut, s'informa des raisons qui avaient motivé cette syncope. Andrée lui fournit toutes les explications désirables.

— Pauvre jeune femme! soupira le bon vieillard, ce serait à souhaiter qu'elle demeurât ainsi le plus longtemps possible. Exister, pour elle, est une amère souffrance... Quelle misère! Elle aime tant son mari.

— Et il est définitivement perdu, je le crains... bien que j'essaie de dire le contraire à ma fille. Cette aventure est épouvantable... Qu'est-il advenu du malheureux? Car je ne puis m'arrêter une seule minute à l'idée qu'il s'est enfui volontairement...

Josette adore le docteur Brizeux, mais mon gendre est fou de sa femme. Ce mariage est un vrai roman... Si l'on n'eût accédé aux désirs de Josette, un malheur serait arrivé. Ne parlait-elle pas de se suicider? Et lui!... Il dépérissait d'angoisse, il me fit pitié... et je... je cédaï... j'obtins le consentement de mon mari...

— Je me rappelle. Quelle joie alors inonda le cœur de cette enfant! Elle m'apprit la nouvelle en me sautant au cou — il est vrai que je l'ai connue toute petite — elle pleurait, mais de si douces larmes... J'en fus retourné...

— Il y avait de quoi... Cette passion dévorante réciproque est

quelque chose d'extraordinaire, quelque chose de quasi-fatal. Ces amours-là finissent toujours mal. On y goûte de telles délices que le destin se venge ensuite... cruellement...

Elle se détourna afin de placer dans l'ombre son visage, et, du bout des doigts, essuya ses yeux humides.

Peut-être le docteur Rozen ne s'aperçut-il pas de ce détail. En tous cas, il n'en fit rien paraître. Penché sur la malade, il feignait d'écouter sa respiration.

— Eh bien? interrogea Mme d'Apresval, pensez-vous qu'elle va reprendre ses sens?

— Oui; c'est l'affaire de quelques minutes. Mais il faudrait éviter une crise de larmes, laquelle dégénérerait sûrement en crise de nerfs et aurait de déplorables conséquences. Je préconise donc un soporifique énergique. Le sommeil n'est-il pas l'oubli? Et le sommeil lui rendra le calme et les forces nécessaires.

— Vous avez raison! Pauvre petite! pauvre petite! Qu'elle reprenne contact avec la vie le plus tard possible!

Lorsque Josette, aux trois quarts inconsciente encore, souleva ses paupières et promena autour d'elle le regard absent de ceux qui reviennent des frontières de la vie, on lui fit boire aussitôt une infusion dans laquelle le médecin avait versé une forte dose de chloral.

Puis comme elle interrogeait sa mère des yeux, celle-ci se hâta de lui dire:

— Ne parle pas, ne bouge pas, obéis au docteur, si tu veux pouvoir être vaillante demain. Ton père s'occupe. Il est impossible que nous n'ayons pas bientôt des nouvelles.

— Quelles nouvelles? balbutia la malheureuse créature d'un accent navré.

— Meilleures peut-être que nous ne supposons. C'est l'incertitude qui nous irrite et qui nous trouble. Nous imaginons le pire d'abord, et il arrive souvent que nous avons exagéré.

Tu n'es plus une enfant, et je ne veux point essayer de te persuader l'impossible. Cependant tu n'as pas le droit de désespérer encore.

— Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir, intervint le vieillard dans un bon sourire.

— Hélas! docteur, cher docteur, combien ces paroles sont cruelles. Y a-t-il encore de la vie? Mon José, mon José... est-il encore de ce monde? Je ne le crois pas... je ne puis pas le croire... S'il vivait, il serait près de moi.

— La raison mon enfant, nous enseignons de n'ajouter foi aux événements que quand ils sont un fait accompli. Jusque-là doutons, et espérons malgré tout...

— Dieu ne prodigue plus les miracles! Mon bonheur, mon cher bonheur, mon court bonheur est déjà épuisé. Adieu l'amour, adieu la joie... que ne puis-je dire: adieu la vie, moi aussi!

Et la douce tête blonde roula sur l'oreiller; les petites mains pâles se crispèrent dans un geste de souffrance indicible.

— Que j'ai mal! que j'ai mal! que mon cœur me fait mal! se plaignit Josette. Ses yeux restaient secs. Elle ne pleurait pas. Elle ne pouvait pas pleurer. Elle ne savait que gémir et répéter comme une mélodie le nom du bien-aimée, du cher bien-aimé, de l'être adoré pour jamais disparu. Tant qu'elle fut agitée, le docteur Rozen veilla. Voyant que le sommeil était long à venir, que l'attaque des nerfs menaçait, il administra de nouveaux calmants, si bien que le succès couronna ses efforts. La jeune mariée s'endormit vers onze heures d'un sommeil pesant.

Elle en avait pour toute la nuit au moins. On pouvait être tran-

quille. Il suffirait d'installer un lit de camp dans le cabinet de toilette voisin et d'y faire coucher sa femme de chambre. En laissant la porte de communication ouverte, Cécile répondrait au premier appel.

— Quant à vous, ajouta le bon vieillard en s'adressant à Mme d'Apréval, je vous conseille de prendre un repos bien gagné. Que pouvez-vous, sinon attendre? Je conviens que l'inaction dans certains cas est la plus terrible des choses, mais...

— Vous dites vrai, docteur. Nous sommes impuissants. Résignons-nous. Du reste, je l'avoue, je suis brisée. L'agitation de ces derniers jours, et, pour finir, ce drame obscur, ces émotions, ces secousses... Dès que mon mari sera rentré je me mettrai au lit. Car vous me promettez, n'est-ce pas, que Josette ne risque rien?

— Absolument rien. Ebranlement du système nerveux tout simplement. Demain elle sera courbaturée, anéantie... réaction, réaction obligatoire... affaire de quelques heures. Ne deviez-vous pas partir pour la Chênaie demain?

— Si, docteur, mais nos projets vont se trouver renversés.

— Pourquoi cela? La Chênaie est aux portes de Paris, et, grâce au téléphone, les communications y sont aisées. Je vous recommande de partir, au contraire, seule avec votre fille, si la présence du marquis reste nécessaire pendant quelques jours ici.

Le silence, les bois, l'air pur... précieux adjuvants, remèdes infailibles pour les maux de l'âme, comme pour ceux du corps.

Croyez-moi, partez!

— Je vous écouterai docteur. Merci. Du reste, vous viendrez à la Chênaie chaque semaine, comme d'habitude, n'est-ce pas?

Le médecin promit. Puis comme son rôle était terminé il se retira. Le long de la galerie, achevaient de se faner les fleurs dont on avait paré la maison nuptiale. Leur odeur lourde et fade sentait déjà la mort.

Andrée reconduisit son vieil ami.

Sur le seuil, il se rencontra avec le marquis d'Apréval qui rentrait.

— Avez-vous du nouveau? questionna la mère de Josette.

Renaud eut un geste accablé.

— Non, rien, absolument rien, déclara-t-il.

Ils entrèrent tous trois dans un petit salon. Là, le marquis expliqua :

— Je suis d'abord allé chez Sam Podmore. Il n'a pu que confirmer le récit de Chasseloup. Du garage je me suis rendu au commissariat de police. On m'y donna le conseil de m'adresser à la Sûreté.

Malgré l'heure tardive j'ai pu être reçu par M. Joubert, le sous-chef. C'est un homme excellent qui s'est mis aussitôt à mon entière disposition, mais ne possède malheureusement guère de moyens d'action. Il est d'avis, comme nous, que la visite reçue par José Brizeux est le point de départ de sa disparition inexplicable.

L'achat de l'automobile indique son intention de partir pour une destination inconnue, de partir sans laisser de traces. D'après M. Joubert, ce visiteur doit être tout-puissant sur l'esprit de Brizeux, posséder un secret qui oblige celui-ci à l'obéissance passive. Sans quoi, comment l'eût-on décidé à délaïsser sa femme le soir même de ses nocces, sa femme dont il pressent la douleur infinie?

— Cela tombe sous le sens, dit le vieillard. Votre gendre ne s'appartient pas... Il est dominé par une puissance absolue... Quelle puissance?

— Je pense que nous devons nous en fier au hasard pour le savoir, déclara la marquise.

Mais, voilà qui est étrange, plus qu'étrange, incompréhensible. José ne me produisit jamais l'impression d'un homme dont l'esprit est obsédé par une crainte secrète. Sa vie... Je la connais absolument. Il ne se cachait en rien ni pour rien. Elle se partage entre l'étude et ses malades. Il donnait fort peu au monde, il n'avait aucune intrigue, aucune amie capable de vouloir entraver son mariage.

Firmin qui est très dévoué à José répète sans cesse : Mon maître est un saint laïque. Et c'est vrai, vous savez, docteur. Les renseignements sur José sont parfaits. Alors je ne comprends plus, dit la marquise.

— Ni moi, fit Renaud, et nous discuterons ainsi des heures sans aboutir au plus mince résultat. Demain matin un inspecteur de la Sûreté recommencera l'enquête que je viens de faire, puis viendra conférer avec moi. D'ici là, peut-être aurons-nous des nouvelles. Je le souhaite, je n'ose l'espérer!

Ah! quelle pitoyable conclusion auront eue les nocces de ma pauvre petite Josette! J'en avais comme le pressentiment. Malgré

la sympathie qu'il m'inspirait je ne pouvais me faire à l'idée que Brizeux devint mon gendre.

— Oh! protesta Andrée, question de mésaillance plutôt qu'autre chose.

D'Apréval secoua la tête.

— Je conviens, ma chère amie, que l'idée de donner ma fille au docteur Brizeux ne me souriait guère, oui, je l'avoue, à cause de la race et du nom.

Beaucoup de nobles aujourd'hui essaient de dissimuler sous des airs désinvoltes le prix qu'ils attachent à leur naissance. Ils ont tort. La noblesse confère de grands devoirs. Plus la famille à laquelle on appartient est ancienne et illustre, plus on lui doit de passer à ses descendants un nom pur de toute tache, on lui doit enfin de demeurer fidèle aux traditions.

Voilà pourquoi il m'en coûta si fort de déroger en faveur de Josette. Mais sa vie était en cause... je vous écoutai. Toutefois ne croyez pas que ma répugnance eût cette seule cause. J'ai senti que ce mariage ne ferait pas, ne pouvait pas faire le bonheur de ma fille.

L'heure devenait extrêmement tardive. Le docteur Rozen, définitivement, cette fois, se retira. Et, quand les deux époux se retrouvèrent seuls, ils se regardèrent un long moment, silencieux, oppressés... Que de choses se reflétaient dans les yeux bleus du marquis! Que de choses également au fond des prunelles changeantes de sa femme! Entre eux se dressait un fantôme et ils en comprenaient la muette éloquence, car un même soupir au même instant s'exhala de leur poitrine.

— Comment est-elle? demanda enfin le père.

— Elle repose, du moins elle reposait lorsque vous êtes arrivé.

— Allons la voir, voulez-vous?

Ils passèrent dans la chambre blanche où Josette avait bien cru la veille, dormir son dernier sommeil de jeune vierge. Tout y paraissait calme. A la lueur vague d'une veilleuse, apparaissaient les meubles laqués, les étoffes soyeuses des sièges, les ors rougis des cadres... et enfin sur son lit étroit, la forme charmante de Josette, dont les bras reposaient hors des couvertures.

Son anneau de mariée brillait à l'annulaire, ainsi que la bague de fiançailles: une grosse perle unie à un solitaire, lequel piquait de feux la pénombre. Renaud se pencha, écouta respirer sa fille.

Elle dormait, oui, d'un sommeil pesant et factice. N'importe, ce repos était une trêve et il fallait le bénir. Sur son front moite, le marquis posa ses lèvres. Il soupira encore et deux larmes se perdirent dans la soie blonde des beaux cheveux épars sur l'oreiller.

— Pauvre, pauvre enfant! Puisse demain t'apporter une consolation et un réconfort! dit tout bas d'Apréval.

Andrée s'assura que la femme de chambre était à son poste; elle lui commanda en cas d'alerte, de ne point hésiter à l'appeler. Puis les deux époux se retirèrent.

Harrassés par cette soirée néfaste, ils devaient, eux aussi, songer à prendre quelques heures de sommeil. Bientôt on n'entendit plus aucun bruit dans l'appartement. Toutes les lumières s'éteignirent. La nuit compatissante berçait de rêves heureux—vains et chers mirages—ces cerveaux enfiévrés.

III

L'immeuble dans lequel habitait la famille d'Apréval était voisin d'un hôtel particulier, bâti en retrait, et dont le jardin de façade avait pour borne sur la droite, un des côtés dudit immeuble. Afin de dissimuler la laideur des pierres de taille et des jours de souffrances, on avait laissé croître là un épais rideau de lierre, lequel grimpait sur des treillis de lattes.

Cet hôtel appartenait autrefois à une fameuse cantatrice. Morte de manière tragique et prématurée, Aida Lenclous laissait à des héritiers inconnus pour la plupart, une fortune considérable. Ceux-ci avaient mis l'hôtel en vente avec tout ce qu'il contenait. Mais comme ils en demandaient un prix énorme, les acquéreurs hésitaient, et, depuis près d'un an, la fastueuse résidence demeurait inhabitée. Un couple de concierge, logeant dans un pavillon à gauche de la grille, suffisait pour en assurer la garde.

Cette nuit-là, vers deux heures, un homme s'approcha de l'hôtel et en examina l'extérieur avec soin. Enveloppé d'un ulster long et vaste, coiffé d'un feutre mou aux bords rabattus, on ne pouvait donner de cet homme qu'un signalement: c'était qu'il était grand et mince. De la grille d'entrée, les regards du visiteur nocturne s'élevèrent jusqu'à la saillie que formait le balcon du

premier étage. Le long de ce balcon, sept larges fenêtres s'alignaient. Et deux d'entre elles étaient légèrement entr'ouvertes, soit négligence, soit habitude.

— Au moins quatre mètres de hauteur! put-on entendre murmurer le personnage. L'escalade est périlleuse... quoique les piliers de maçonnerie qui servent de montants à cette grille...

Il allait, venait sur le trottoir, semblant mesurer la distance, faisant un laborieux calcul mental, hésitant, essayant de s'éloigner, mais ramené sans cesse par une puissance invincible. On eût dit qu'il ne pouvait se détacher de cette place.

Tout à coup, il parut prendre un parti. Après s'être assuré que la voie était déserte, que personne ne passait de l'autre côté de la pelouse plantée d'arbres, qui borde à droite et à gauche l'avenue, notre homme grimpe, agile et leste, le long des fers de lance de la grille. Il s'arc-boutait adroitement contre le pilier et put ainsi parvenir sans encombre jusqu'au balcon qu'il enjamba avec prestesse, grâce à un adroit rétablissement.

En se baissant pour dissimuler sa haute taille, l'individu glissa jusqu'à l'une des deux fenêtres entre-bâillées. Il poussa; elle céda, produisant une ouverture assez large pour qu'il pût pénétrer à l'intérieur et se trouver sur le parquet, recouvert d'un tapis, étouffant tout bruit de pas.

Le visiteur nocturne était chez le marquis d'Apresval, et dans l'appartement, dont on avait coutume de laisser chaque nuit les fenêtres entr'ouvertes. Ouverte aussi la porte donnant sur la galerie, ouvertes celles qui donnaient dans la bibliothèque et le second salon. Ainsi il se produisait un renouvellement d'air permanent à quoi Renaud tenait beaucoup.

Une fois qu'il eut pénétré dans la place l'inconnu parut excessivement à son aise, et d'un pas assuré il atteignit la galerie où régnait une sorte de crépuscule bleuâtre, car la lune à son zénith frappait en plein sur sa large verrière multicolore. C'est vers une porte soigneusement close qu'il se dirigea. Là, par exemple, il eut une courte hésitation bientôt maîtrisée, car il tourna le bouton de cristal de manière à ne produire aucun bruit suspect, et se faufilla de l'autre côté en ayant soin de bien refermer sur lui.

Ici, autre décor. C'était une chambre de moyenne grandeur, meublée de laqué blanc, tendue de soieries claires qui tombaient en beaux plis droits. Un lit de canne occupait le panneau principal. Des rideaux de dentelle isolaient la tête de ce lit où s'apercevait une gracile forme féminine. Du plafond tombait la lueur rose très affaiblie d'une veilleuse électrique dissimulée dans un lustre de Venise aux nuances irisées. En face de la cheminée, une baie dont les draperies étaient à demi soulevées, laissant voir les ustensiles de cristal et d'argent d'un élégant cabinet de toilette.

Mais, barrant cette baie un lit pliant était dressé dans la pièce voisine. Et il y avait aussi quel qu'un même qui ronflait légèrement. En faisant cette constatation, le visiteur nocturne ne put réprimer un geste de contrariété.

— Je n'avais pas prévu cela, fit-il.

Il s'approcha sur la pointe des pieds, se pencha sur la dormeuse, qui reposait, en partie habillée.

— Cécile! tout va bien!

Au lieu de se dissimuler, notre homme prit les mains de la chambrière et les serra très fort. tout en approchant son visage du sien. Elle eut un brusque tressaillement, souleva ses paupières... Ses prunelles étrangement dilatées apparurent rivées sur celles de l'homme qui la regardait fixement. Un rayon lumineux s'accrochait précisément à ces prunelles fixes, leur donnant un éclat extraordinaire. Nouveau tressaillement de Cécile, mais plus faible. Dans l'orbite l'oeil sembla se noyer, il devint vacillant... le rideau des paupières s'abaissa soudain... Un soupir profond, puis voilà que la femme de chambre repart pour le pays des songes.

Pendant quelques secondes encore, l'inconnu lui tient les poignets et continue à la regarder. Enfin rasséréiné, il pose les bras de la dormeuse sur la couverture, décroche l'embrasse de la portière.

Il est seul maintenant dans la chambre de Josette, dans cette chambre virginale où la jeune mariée engourdie par les stupéfiants, fait peut-être de doux rêves, si peu conformes hélas! à la réalité!

Il se passe alors une scène étonnante. D'un mouvement brusque l'homme jette son chapeau et s'écroule à genoux, san-

glotant, éperdu, devant la couche gracieuse. Il enfouit son visage dans les draps parfumés, il respire avec une ivresse désespérée l'odeur grisant qui s'en exhale, et les balbutiements confus, des balbutiements de tendresse inouïe se mêlent à ses soupirs. Il appelle tout bas la jeune femme, il l'appelle avec instance, avec fièvre.

Mais elle n'entend rien, elle est plongée dans une torpeur lourde qui l'annihile complètement. Si ses bras n'étaient tièdes et souples, si sa respiration ne soulevait un peu à intervalles égaux la batiste du linge de nuit, on pourrait croire qu'elle est morte.

Non, Josette n'est pas morte, Josette vit... Josette fait un songe... Elle est adorablement belle ainsi abandonnée, parmi la soie blonde de ses cheveux. La poitrine découverte en partie laisse voir la naissance d'une gorge exquise, sa peau est douce, douce... douce à caresser, douce au baiser des lèvres ferventes qui s'y égarent.

— Josette! Josette! Josette! répète l'inconnu dont le vertige amoureux va grandissant.

— Mon José! mon José! je t'adore! bégaie la petite épouse.

Elle poursuit sa chimère... elle tend les bras vers un être imaginaire, vers son cher mari, son amour... son culte, sa vie même. Ah! le beau rêve, le doux rêve... l'enchantement merveilleux! José? Mais il est là, il presse sa femme contre sa poitrine tumultueuse, il l'étreint follement... N'est-ce pas la nuit de leurs nocces?

La maison avait deux entrées. Une principale, affectuée aux locataires, qui donnait sur l'avenue du Bois, l'autre destinée au service, c'est-à-dire aux fournisseurs et aux domestiques. Celle-là ouvrait sur le boulevard Lannes.

Au petit matin, de la loge, le concierge devait à chaque instant tirer le cordon pour permettre aux laitiers et boulangers de livrer leurs provisions. Vers cinq heures et demie, le défilé commença, bien qu'il fût encore nuit. La première personne qui vint, laissa la porte entre-bâillée afin de n'avoir point à se faire ouvrir de nouveau en redescendant. C'était un garçon laitier. Il ne se doutait guère que, dans le couloir obscur, quelqu'un était aux aguets, attendant avec impatience cette minute pour se glisser dehors. Ce quelqu'un, c'est l'in-

dividu que nous avons vu au milieu de la nuit s'introduire de manière tellement anormale chez le marquis d'Apresval. Enveloppé de son ulster, le feutre rabattu sur le visage, les mains dans ses poches, car il fait très frais, presque froid, l'inconnu s'éloigne d'un pas accéléré. Il remonte l'avenue, traverse la place de l'Etoile, et là rencontre un fiacre minable, un maraudeur qui rôde autour de l'Arc-de-Triomphe, en quête d'un client possible.

— Etes-vous libre? demande l'homme, pouvez-vous me conduire à la gare de l'Est? Bon pourboire!

— Ça va, bourgeois! montez! fait le cocher d'une voix de rogomme.

L'équipage s'ébranle, les roues grincent, les ressorts crient, la caisse du coupé semble vouloir se dissocier à tout instant d'avec les roues. A l'intérieur les coussins sont hideux et puants; n'importe! notre homme est à l'abri, dissimulé, il ne craint pas d'être vu. Et puis, si lentement qu'elle aille, la pauvre haridelle marche toujours plus vite que lui. Par conséquent, il atteindra la gare de l'Est en temps voulu pour prendre le train de Belfort.

Quand Mme d'Apresval s'éveilla, il faisait grand jour. Elle s'étonna d'abord d'avoir pu si bien dormir, elle s'étonna ensuite que tout fût si tranquille dans l'appartement. Sa chambre et celle de son mari donnaient sur l'avenue, celle de Josette sur le boulevard Lannes. Elles se trouvaient bien à dix mètres l'une de l'autre pour le moins.

Ayant consulté la petite pendulette placée sur un meuble près de son lit. Andrée vit qu'il était à peine sept heures... Elle comprit alors que les domestiques, harassés du pénible service de la veille, n'eussent point encore repris leur travail.

Se levant, elle passa un peignoir, chaussa des mules et se rendit auprès de sa fille. Là, il faisait nuit noire à cause des rideaux tirés et des persiennes closes. Josette dormait toujours. Cela n'avait rien de surprenant. Mais ce qui l'était davantage, c'était la torpeur profonde de Cécile.

— Quelle souche que cette créature! grommela la marquise. Si ma fille avait eu besoin de soins, elle eût été bien servie, oui, parlons-en!

les Galettes De levain Royal

LA QUALITÉ PLUS ÉLEVÉE POUR AU-DELA DE 50 ANS

FAIT UN MEILLEUR PAIN DOMESTIQUE



QUELQUE PART EN FLORIDE

Se trouver quelque part en Floride, sous un soleil d'été, au milieu des fleurs, et des orangers aux fruits d'or, où le palmier s'incline doucement sous la brise légère—voilà le grand rêve de certains des Canadiens à chaque hiver.

Tandis que chez eux les Canadiens font du patin et du ski, là-bas dans le sud on se livre à la natation, aux bains de soleil sur les sables chauds de la grève, à la pêche en eau profonde, au golf, etc.

Un service de train rapide de Montréal à Jacksonville, St. Pétersburg, Miami, et autres endroits de la Floride—sans aucun changement de voitures—vous est offert par le Canadien National par le train Washingtonian, comportant l'aménagement le plus luxueux et le plus confortable.

Pour renseignements, réservations de lits, etc., veuillez vous adresser à tout agent du Canadien National, ou au Bureau des Billets en Ville, 384 rue Saint-Jacques, MAIn 4731.

Il n'y a aucun ingrédient de poison dans le Holloway's Corn Remover et on peut l'employer sans danger et sans risque.



Utile au campement.— Explorateurs, surveillants, prospecteurs et chasseurs trouveront l'huile Électrique du Dr Thomas très utile dans leur campement. Quand les pieds et les jambes sont mouillés et froids, il est bon de les frotter largement avec l'huile et le résultat sera la prévention des douleurs dans les muscles et s'il faut guérir une coupure, une contusion ou une foulure, rien n'est meilleur comme remède ou lotion.

LA DOULEUR D'AIMER

(Suite de la page 13)

Mme d'Apréval, ce disant, secouait l'infortunée Cécile, laquelle ne bougeait non plus qu'une borne. Il fallut cinq longues minutes avant qu'elle se décidât à faire un mouvement. Mais quel réveil laborieux! Les yeux vagues, l'air absent, elle ne trouvait rien à répondre aux objurgations de sa maîtresse, elle paraissait tout hébétée, ce qui mettait en fureur Mme d'Apréval. Seulement, pour ne pas troubler le repos de sa fille, elle modérait ses éclats de voix.

— Ah! ça, faisait-elle, qu'avez-vous, Cécile? que signifie cette lourdeur, cette physionomie stupide? Etes-vous enfin réveillée?

— Je... je crois que oui... balbutia Cécile en se frottant les paupières.

— Alors levez-vous, ne restez pas ainsi à bayer aux corneilles! Il est tard!

Sans plus attendre, Andrée ouvrit les rideaux du cabinet de toilette ainsi que les persiennes. Un flot de lumière crue inonda la pièce, un rayon joyeux de ce joli soleil d'avril l'inonda, ce qui eut pour effet d'ahurir encore davantage la pauvre fille. Elle avait machinalement posé les pieds par terre; toutefois, elle demeurait assise sur sa couche, les bras ballants, la lèvre pendante.

— Ma parole! fit la marquise, vous avez l'air d'une somnambule, Cécile; qu'est-ce que cela signifie?

— Je... je ne sais pas, madame.

— Etes-vous souffrante?

— Non... madame.

— Réellement, ma fille, je ne vous reconnais plus. Allons, montez dans votre chambre faire votre toilette. Peut-être ensuite serez-vous revenue à votre état normal.

Cécile obéit. Comme elle s'était couchée à demi-vêtue, elle n'eut qu'à mettre ses pantoufles. Sous le regard stupéfait de sa maîtresse, elle se chaussa, prit sa robe, quitta le cabinet de toilette.

— En vérité, Cécile a quelque chose de pas naturelle... songea Mme d'Apréval. Elle paraît totalement abruti. Je ne comprends goutte à cela.

Après avoir contemplé sa fille un moment et s'être assurée qu'elle dormait très paisible, avec même un sourire heureux sur les lèvres, Andrée retourna chez elle. Dans l'appartement, les domestiques allaient et venaient à pas feutrés. La camériste de Mme

d'Apréval était précisément chez celle-ci, portant le plateau du déjeuner.

— Madame la marquise est déjà levée? s'étonna-t-elle.

— Oui, j'étais inquiète de mademoiselle... de Mme Brizeux veux-je dire.

Jeanne était une servante dévouée. Depuis quinze ans attachée au service de Mme d'Apréval, elle avait vu passer bien des douleurs et bien des joies dans la maison de ses maîtres, elle était par conséquent un peu de la famille, et pouvant se permettre quelques menues familiarités.

— Comment Madame a-t-elle trouvé sa fille? demanda-t-elle donc.

— Très tranquille, Jeanne, et cela me donne l'espoir que la pauvre enfant acceptera avec toute la résignation nécessaire le coup qui la frappe...

— Un coup bien terrible! Mme Brizeux aime tant son mari... Depuis ses fiançailles, elle était transformée... Elle faisait plaisir à regarder, tant il y avait de lumière dans ses yeux. Que de fois ne m'a-t-elle pas dit:

«Ma bonne Jeanne, il me semble que je rêve, tellement je suis heureuse. Oui, un beau rêve, dont il va falloir me réveiller pour retomber dans la réalité. On vante les joies du paradis! Elles ne peuvent dépasser la mienne. Aimer comme j'aime et savoir qu'on me rend mon amour, c'est divin, vois-tu...»

— Josette vous faisait ses confidences, à ce que je vois?

— Que madame la marquise ne s'en étonne pas trop. J'ai connu Mademoiselle si jeune! Elle a grandi près de mes jupes...

— C'est vrai... Pauvre Josette! Elle se réjouissait trop vite!

— Il faut espérer qu'on saura bientôt quelque chose. Un homme, aujourd'hui, ne s'évanouit pas en fumée. M. Brizeux se retrouvera...

Mme d'Apréval promena sur son pâle visage une main lente; elle fronça le sourcil, et soupira, songeuse:

— Mort ou vivant?

Cette fois Jeanne ne répondit rien. Sa maîtresse ayant fini de boire le thé matinal, elle prit le plateau et gagna la porte.

— Ah! fit soudain Andrée, voyez donc ce que devient Cécile. J'ai eu tout à l'heure une peine énorme à la réveiller. Elle était dans un tel état d'ahurissement que je l'ai envoyée au sixième se remettre. En y songeant, je pense que peut-être elle est souffrante.

— Bien, madame, je vais monter moi-même.

Quelques instants plus tard, la chambrière reparait.

— Eh bien, Jeanne?

— Madame la marquise, c'est à n'y rien comprendre. Cécile est couchée en travers de son lit et elle dort comme un plomb. Je l'ai vainement secouée, appelée, elle n'a pas bougé. Néanmoins, elle ne doit pas être malade, car ses mains sont fraîches, son front également, et le cœur bat avec régularité.

— Voilà qui est extraordinaire, en effet, approuva Andrée. J'attends le docteur Rozen, je le prierai d'examiner Cécile. Elle a sûrement quelque chose.

Informez-vous de M. le marquis.

— M. le marquis est dans sa bibliothèque. Il téléphone, répondit Jeanne.

Presque au même instant, le timbre de l'appartement résonna. Mme d'Apréval envoya Jeanne aux nouvelles. C'était un inspecteur de la Sûreté, Mirouet, dont le marquis tenait à s'assurer le concours et qui venait s'entendre avec lui. Renaud faisait demander à sa femme de bien vouloir assister à l'entretien.

Andrée se hâta de terminer une toilette sommaire et gagna la bibliothèque où déjà les deux hommes étaient en conférence.

— Monsieur, disait Mirouet, le chef m'a renseignée sur votre affaire et me permet de travailler pour vous. Je viens donc me mettre à votre disposition. Il s'agit de la disparition du docteur Brizeux qui épousa, hier matin, Mlle d'Apréval, votre fille.

— Parfaitement. Connaissez-vous les détails de cette disparition?

— Oui, Il est parti en auto, après avoir eu, avec un personnage énigmatique, un entretien non moins énigmatique. Nécessairement, la fuite de votre gendre découle de cette entrevue. Il faut donc savoir: Qui est l'individu en question? Où a filé le docteur Brizeux? et pour cela, des dépêches ont été envoyées cette nuit dans toutes les directions. Nous n'allons pas tarder à recevoir des réponses.

Le signalement de l'automobile et son numéro ayant été donnés, la journée ne se passera pas sans que nous ayons à cet égard une solution.

— Oh! monsieur, puissiez-vous dire vrai! s'écria la marquise.

Mirouet rétorqua:

— Remarquez, madame, que cela n'implique pas forcément la

découverte du docteur. Il est parti avec son auto pour une destination inconnue, mais il peut fort bien l'avoir lâchée en route. N'importe! ce serait toujours un pas de fait.

— Quoi ? fit Renaud. Vous pensez ?

— Je pense que je ne pense rien. Cette histoire est des plus obscures. Avant d'émettre une opinion, il faut que je trouve un fil conducteur. De ce pas, je vais me rendre avenue Bugeaud, chez le docteur Brizeux. J'y ferai une enquête approfondie, ainsi qu'une perquisition détaillée. Peut-être découvrirai-je quelque chose d'intéressant. Il suffit parfois d'un détail minime pour vous mettre sur la voie. Je vous promets de ne rien négliger et d'apporter le plus grand zèle à la recherche de la vérité. Si on ne trouve pas, c'est que nous nous heurterons à l'impossible.

— Je ne puis croire, dit Andrée, qu'à notre époque et avec les moyens dont dispose la police, vous vous heurtiez à l'impossible.

— Hélas! madame, cela se produit plus souvent qu'il ne faudrait.

— En vérité? des gens disparaissent dont on ignore toujours le sort ?

Oui, madame, ils disparaissent, ils sont subtilisés, évaporés et c'est fini, et leur trace est perdue définitivement. Et c'est bien la chose la plus effarante qui soit.

Quant aux crimes demeurés impunis, aux malheureux assassinés qu'on ne parvient jamais à identifier, ils ne se comptent plus. Le progrès marche, madame, l'armée du crime elle aussi est en progrès. Les malandrins nous donnent plus de fil à retordre qu'autrefois. Puis la science s'en est mêlée, car nous avons aujourd'hui le crime scientifique, les... Mais je m'égare, pardon! et le temps presse. Je cours avenue Bugeaud. Il se peut que vous receviez communication de télégrammes dans la matinée. Après mon enquête, je repasserai donc.

— C'est cela, convint Renaud.

Quand les deux époux furent seuls, le marquis s'informa de Josette, qu'il n'avait pas eu le temps d'aller voir. Andrée rassura son mari. Josette dormait encore, et passerait ainsi la matinée sans doute.

— Autant de gagné, ajouta-t-elle, car mon coeur se serre en songeant à la scène que nous ne pourrions éviter lors de son réveil. Ce sera affreux, j'en ai peur.

Pourvu qu'elle consente à venir à la Chênaie, tantôt !

— Je la chapiterai... j'espère la convaincre. Usez envers elle d'une grande douceur, ma chère amie. Le malheur qui accable notre fille est immense.

— Je ressens pour elle une immense pitié, je vous assure.

— Elle a besoin d'autre chose. Il lui faut de l'affection, une grande affection bien sincère qui l'enveloppe et la reconforte. La mienne lui est assurée; j'aime Josette, vous le savez, de toutes les forces de mon âme. Mais vous ?

— Moi? se récria la marquise en pâlisant. Pourquoi ce regard inquisiteur, Renaud? Pourquoi cette question ?

Il murmura, songeur et triste :

— Parce que je me souviens... d'un passé qui n'est pas très loin

m'accablez pas davantage. Je fus mère avec passion...

— Oui, pour François. Mais Josette dont les droits étaient égaux? Vous lui avez donné une enfance morne et sans joies, vous l'avez éloignée de votre présence, confinée entre les murs d'un

est le devoir. Et ne voyez nul reproche dans mes paroles.

Si je m'étais montré moins faible, peut-être auriez-vous été meilleure avec Josette. Mais, je l'avoue, vous m'avez toujours dominé... On prétend que je sais vouloir. Quelle erreur! Je souffrais, oui je souffrais beaucoup



Un amour réciproque liait les deux amoureux

encore. Je me souviens que vous n'aimiez qu'un seul être au monde, votre fils, et que sans moi Josette n'eût possédé aucun ami véritable.

Mme d'Apreval joignit ses belles mains. Un soupir cruel souleva sa poitrine. Des larmes lui vinrent aux yeux.

— Ah ! dit-elle, je suis assez punie de ma partialité et de mon injustice... Par grâce, Renaud, ne

couvent maussade... Si François eût vécu elle n'en serait jamais sortie.

— Renaud! Renaud! n'augmentez pas mon remords! Ne revivez pas ma douleur... On me croit guérie, c'est faux. La blessure saigne encore... Mon fils, mon beau François... mon enfant adoré...

— Ne pensez qu'à votre fille désormais, ma pauvre amie. Là

de savoir notre enfant privée des joies familiales, et cependant je vous laissais agir. Je me cachais pour l'aller voir, pour l'embrasser, la consoler... Andrée! Andrée! quand la passion aveugle un homme, jusqu'à quelles compromissions ne descend-il pas? Et je vous ai adorée, et je vous adore encore...

(Suite à la page 16)

GRESOBENE

CAPSULES

Indication
Grippe, Rhume,
Toux, Bronchite,
Laryngite, Maux
de Gorge, Extinc-
tion de Voix, Op-
pression, Asthme.

Composition
Produit balsami-
que à l'état nais-
sant, Créosote,
Eucalyptol, Téré-
bène, Cinnamon,
Pins Maritimes.

POUMONS durant L'HIVER

Même si vous jouissez d'une bonne santé, les microbes des VOIES RESPIRATOIRES sont si virulents qu'il est prudent de faire l'hygiène préventive en usant de GARGARISME, de LOTION DENTIFRICE que vous préparerez chez-vous au moyen des

GRESOBENE

Ceux qui sont FAIBLES des BRONCHES, les TOUSSEURS perpétuels se trouvent bien de ce produit BALSAMIQUE VOLATIL, très actif contre les microbes des VOIES RESPIRATOIRES. Au premier symptôme d'un RHUME, etc., mettez-vous immédiatement sous leurs bons effets,

La brochure vous dira comment préparer chez vous, au moyen des Crésobène, le traitement le plus approprié à votre cas. Impossible de vous traiter mieux et à meilleur marché. Prix, \$1.00 le flacon.

Standard Products Co., 1566 rue Saint-Denis, Montréal 10

LA DOULEUR D'AIMER

(Suite de la page 15)

La marquise pressa les mains de son mari.

— Mon cher Renaud, je vous aime beaucoup moi aussi.

A son tour il soupira, ses beaux yeux bleus s'humectèrent.

— C'est cela, vous m'aimez beaucoup... beaucoup... Enfin il ne faut pas être trop exigeant sur cette terre. L'amour exclusif de l'un n'entraîne pas forcément l'amour exclusif de l'autre. L'heure, du reste, est mal choisie pour vous rappeler qu'une seule femme exista dans ma vie: vous! vous seule. Vous qui avez été, qui êtes la maîtresse de mon cœur et de mes sens. Nous sommes de vieux époux... mes protestations paraîtraient ridicules.

Toutefois je tenais à vous faire comprendre, ma chère Andrée, que je me sens solidaire de vos actes, jusqu'à en partager la responsabilité. Si vous n'avez pas été bonne mère pour Josette c'est ma faute. Nous sommes aussi coupables l'un que l'autre. Eh bien, réparons ensemble, voulez-vous?

— Je ne demande pas mieux.

— Soyez bonne, soyez douce, plaignez-la, aimez-la. Dans son affliction, rien ne peut lui être plus secourable.

— Je vous le promets. Mais en vérité, croyez-vous qu'il raille abandonner tout espoir?

D'Apréval hochait soucieusement la tête.

— Hélas! j'en ai l'absolue certitude. Une fatalité pèse sur notre enfant. Epouse d'hier, veuve aujourd'hui...

— José serait mort?

— Mort ou irrémédiablement disparu, n'est-ce pas tout comme?

On annonça le docteur Rozen et de ce fait la conversation fut interrompue. Sans perdre de temps, après s'être informé si l'on avait des nouvelles, et de quelle manière la jeune Mme Brizeux avait passé la nuit, le médecin passa chez Josette, suivi d'Andrée et de Renaud.

L'effet du soporifique durait encore, car la jeune femme continuait à dormir, ce que voyant, le docteur n'eut garde de se livrer à un examen qui l'eût réveillée.

— Tout va bien, dit-il. Le visage est calme, il n'y a qu'à laisser agir la nature et à prodiguer de bonnes paroles à cette enfant lorsqu'elle ouvrira les yeux. D'ailleurs j'ai tellement forcé la dose pour mes drogues calmantes qu'elle restera plusieurs heures après son réveil dans un état torpide. Profitez-en. Emmenez-la... elle sera sans force pour résister.

Ils quittèrent la jolie chambre blanche où Josette rêvait à son bien-aimé.

— Je vous demanderai de monter visiter Cécile, la femme de chambre de ma fille, dit Andrée. Elle m'inquiète; figurez-vous que...

Par le menu, Mme d'Apréval conta ce qui s'était passé. Mais au moment où elle terminait son récit debout au milieu de la galerie, Cécile parut, correcte, la figure reposée, l'œil clair et calme, ne ressemblant en rien à la pauvre créature abrutie de naguère. La marquise lui ordonna d'approcher.

— Ainsi vous voilà remise? interrogea-t-elle.

Cécile prit un air des plus surpris.

— Remise? Mais... je ne suis pas malade.

— Enfin vous avez eu quelque chose?

La chambrière rougit violemment.

— Ah! parce que je suis en retard! et que... je me suis éveillée toute vêtue sur mon lit? Je n'y comprends rien moi-même. J'étais tellement lasse que je n'aurai pas pris la peine de me déshabiller.

Ils la regardèrent tous trois avec stupeur!

— Ainsi, fit le médecin en la fixant avec acuité, vous croyez avoir passé la nuit dans votre chambre?

Cécile ouvrit des yeux ronds.

— Mais bien sûr monsieur! Je ne pouvais pas être ailleurs voyons!

— Si, vous étiez ailleurs. Vous avez dormi sur un lit de fortune dans le cabinet de toilette de Mme Brizeux.

La jeune fille secoua négativement la tête.

— Je demande bien pardon à monsieur le docteur, mais il se trompe, il se trompe absolument.

On eut beau insister, Cécile refusa de se rendre. Il ne fallut rien moins que la vue de la couchette encore dressée pour la convaincre. Alors elle parut en proie à une violente perplexité, et déclara qu'elle ne savait ce que tout cela voulait dire. Elle ne se souvenait d'aucun des détails ayant marqué la soirée précédente... chercher au fond de sa mémoire ne servait qu'à la troubler profondément. Elle ne comprenait pas, elle ne s'expliquait pas. De guerre lasse on cessa de persécuter la pauvre fille.

— Eh bien? demanda Renaud au docteur Rozen.

Celui-ci fit un signe dubitatif.

— C'est étrange, voilà tout ce que je puis dire. Peut-être Cécile est-elle somnambule sans le savoir, ou encore le sommeil hypnotique... Mais il ne vient que provoqué, et personne que je sache n'a hypnotisé cette jeune fille... Une énigme de plus, monsieur le marquis. Décidément, il se passe chez vous et autour de vous, des choses bien extraordinaires!

Pendant ce temps, Josette reprenait contact avec la terre. Ayant ouvert les yeux et se trouvant dans l'obscurité, machinalement elle sonna et demanda qu'on ouvrit ses rideaux. Cécile sans mot dire, fit son service de même que les autres jours. On lui avait commandé le silence, elle se taisait.

Accoudée sur son oreiller, Josette faisait de grands efforts pour réfléchir et renouer le fil de ses idées. C'était très difficile. Elle se sentait la tête lourde, et ne pouvait la remuer sans éprouver de lourdes douleurs. Les images défilaient devant elle confuses, emmêlées: pas une qui fût nette et précise. Impossible même de déterminer la date du jour où l'on se trouvait.

— Qu'est-ce que j'ai? qu'est-ce que j'ai donc? finit par s'écrier la jeune femme. Entre hier et ce matin, il me semble que je vois un grand trou noir... au milieu duquel il y a des choses... des choses. Ce sont des rêves, sans doute, mais combien bizarres...

La chambrière plaça sur le pied du lit un peignoir de soie blanche.

— Quel jour sommes-nous? questionna Josette. Ne vous étonnez pas, Cécile Je me trouve dans un état d'esprit indéfinissable. C'est comme si je relevais de maladie ou revenais d'un voyage lointain, si lointain... que ce qui m'entoure ne m'est plus familier.



Le médecin dit...

“Les enfants qui mouillent leur lit sont des enfants faibles”

Un simple traitement d'un mois à la Sphinctérine a rendu des centaines de mères de familles heureuses de leur sort.

Si votre enfant mouille son lit, c'est qu'il souffre de faiblesse des organes. Cette faiblesse se fait toujours sentir sur le système général de l'enfant. Rien de surprenant qu'il soit prédisposé à prendre toutes les maladies propres à son âge.

Évitez donc tous ces troubles et veillez à la santé de votre enfant en faisant disparaître les causes directes des maladies.

La Sphinctérine est un médicament spécialement employé pour empêcher les enfants de mouiller leur lit. Il agit directement sur les organes, les renforce et les remet dans leur état normal. Très souvent un simple traitement d'un mois est suffisant, mais tout dépend de la chronicité de la maladie.

Les pensionnats d'emploi avec grand succès et les médecins le prescrivent.

Votre pharmacien en vend plusieurs bouteilles par semaine, et il se fera un plaisir de vous dire ce qu'il pense de ce médicament.

“SPHINCTERINE”

contre l'incontinence d'urine

Distributeurs:

FARLEY-MYERS LTD., MONTREAL

Renommée nationale.—Il y a à peine un endroit dans le grand Dominion où l'huile Electrique du Dr Thomas n'a pas été essayée et éprouvée. C'est un des plus efficaces remèdes au monde pour la gorge douloureuse, les reins fatigués et les autres maux provenant d'inflammation. En frictions sur la peau, son pouvoir guérisseur est vite absorbé; on peut la prendre également comme médicament interne.

Pourtant, je suis chez moi, dans ma chambre...

— Nous sommes le 22 avril, madame, répondit la camériste.

Ce simple mot: madame, produisit sur la jeune épouse une commotion terrible. Subitement galvanisée, elle sauta à bas de sa couche, les yeux agrandis, tremblante, pitoyable aussi. Et des deux mains elle comprimait son coeur, son pauvre coeur, oppressé, où le souvenir cruel enfonçait une lame aiguë.

— Madame, madame ! Je suis mariée... et je n'ai plus de mari ! Je me souviens, mon Dieu, je me souviens. Hier, une matinée radieuse comme celle-ci, ma robe blanche... mes voiles... toutes ces fleurs dont le parfum me grisait. Et lui, si joyeux... si ému... Puis l'église... la musique... l'encens... les paroles du prêtre qui nous unissait... toute cette foule, ce long cortège d'amis... Ah ! Dieu ! Ah ! Dieu ! Quel réveil !

Croyant que sa maîtresse allait tomber, Cécile se précipita afin de la soutenir. Mais la repoussant avec douceur, Josette lui dit tristement :

— Ne craignez rien, j'ai recouvré mes forces. Hélas ! il va m'en falloir pour souffrir et pour pleurer le reste de mon existence. Songez donc, ma bonne Cécile, je n'ai que vingt ans ! Que de jours, que d'heures à passer avant d'user ma vie, avant de m'endormir pour de bon !

— Madame... madame... murmura la camériste consternée, et philosophant sans le savoir, les chagrins font comme le temps, ils passent... Vous vous consolerez.

— Taisez-vous ! taisez-vous ! J'aurais honte de moi... et pourtant !...

Du geste, elle fit signe qu'elle désirait demeurer seule. Cécile disparut. Alors, Josette revêtit machinalement son peignoir, chaussa des pantoufles et vint s'asseoir dans un fauteuil bas auprès de la cheminée. Là elle reprit le cours de ses réflexions amères...

— Et pourtant, songea-t-elle, j'ai vu des douleurs infinies s'apaiser... s'apaiser, oui, mais non guérir. On a l'air d'être comme tout le monde, on cause, on rit, et le coeur reste broyé. Voilà, voilà... c'est ainsi que je serai dorénavant. Il était trop beau, mon beau rêve. Je ne suis pas née pour être heureuse. José, mon amour chéri, où es-tu ? Qu'est-il arrivé ?

Soudain, le regard de la jeune femme fut captivé par la vue d'un objet gisant à terre sur le tapis.

Elle se baissa, ramassa l'objet et le contempla sous toutes ses faces, avec une surprise et un émoi grandissants.

Qu'était-ce donc ? Oh ! une chose d'aspect bien ordinaire : un gant. Un gant d'homme, un de ces gants de couleur rougeâtre, faits de peau très solide, dits de fabrication anglaise. Ce gant dégageait une odeur assez forte de cuir de Russie. En le respirant, Josette se sentit frémir, un frisson parcourut sa chair... elle se rappela...

José aimait beaucoup cette odeur, il se servait de gants semblables ; il avait la manie de n'en mettre qu'un et de tenir l'autre à la main ce qui, souvent, lui avait occasionné des taquineries de sa fiancée. Mais... José n'avait pas pénétré dans cette chambre. En admettant même qu'il eût perdu un de ses gants et que la jeune femme l'eût entraîné là avec ses jupes longues, ce ne pouvait être celui-ci. José, la veille, était ganté de clair.

Mme Brizeux pétrissait entre ses doigts ce morceau de peau parfumée. Elle l'approchait constamment de ses narines et devenait alors toute blanche. Le frisson, le frisson délicieux, évocateur d'une présence chère, la parcourait de nouveau. Ah ! les pressions de mains dans l'ombre, les baisers furtifs, les caresses timides du fiancé... que c'était bon, que c'était doux... La veille, au retour de l'église, quand, de courtes minutes, ils s'étaient trouvés seuls, avec quelle ardeur son mari l'avait saisie et serrée contre sa poitrine... Cette étreinte, cette étreinte si forte, presque douloureuse, il lui semblait la sentir encore, de même qu'elle sentait sur sa bouche le goût du premier baiser.

Et la folle du logis, l'imagination vagabonde faisait défiler devant l'esprit de Josette toutes les phases adorables de ses fiançailles. Elle n'omettait pas le plus minime détail. Les images se précisaient de telle sorte que la jeune femme croyait revivre ce temps si proche. José, comme il l'aimait sa Josette ! et comme il savait le lui dire...

Oh ! jamais ! jamais ! l'oubli n'aurait prise sur de tels souvenirs ! Un amour aussi profond, aussi parfait, une union aussi totale ne peuvent s'amoindrir. Le coeur, le corps, l'âme de Josette appartenaient sans retour possible à celui qui s'en était institué le maître éternel.

— Je t'aime, je t'aime, mon José, balbutiait la nouvelle épou-

se. Il me semble en respirant cette odeur où je retrouve quelque chose de toi, il me semble que tu es là, que tu vas m'apparaître et me presser encore contre toi, comme hier... m'embrasser comme hier...

Quel phénomène singulier, quelle hallucination étonnante ! Josette ressent tout à coup une commotion intérieure ; elle rougit, ferme les yeux, tend les bras. Son ami bien-aimé, son mari, son ami, elle le voit... elle se blottit contre lui... sur sa bouche la sienne s'écrase, et c'est un baiser si ardent qu'elle se sent défaillir d'ivresse...

Et puis, et puis... oh ! ces visions troublantes qui donc les lui envoie ? Comment peut-elle connaître, cette chaste jeune fille, de pareils mots d'amour, de semblables caresses ? Est-ce un songe qu'elle fait tout éveillée ? La nuit, la belle nuit de noces à laquelle elle ne pensait pas sans frémir de crainte heureuse, il lui semble qu'elle l'a vécue... oui, oui, elle l'a vécue !...

— Impossible, José est loin, José est mort peut-être, proteste sa raison. Ce que je vois, ce dont je crois me souvenir ? illusion vaine, folie... J'adore mon mari... J'ai rêvé de lui... ce n'est qu'un rêve, hélas !

— Non, ce n'est pas un rêve, murmure une voix mystérieuse. Rappelle-toi... rappelle-toi... Ce gant que tu tiens n'est-il pas une preuve ?

Ah ! les troublantes songeries auxquelles longuement s'abandonne la jeune femme. Si troublantes qu'elle lui font oublier l'horreur de l'heure actuelle et la bercent d'effluves grisants. Elle est plongée dans un océan de délices, son être physique n'existe plus pour ainsi dire. Légère, vaporeuse, aérienne, l'âme flotte, unie étroitement à l'âme du bien-aimé. Les mangeurs de haschich ne connaissent pas de plus radieuses chimères.

Mais tout a une fin ; il faut, si haut qu'on s'envole, retomber à la réalité. L'heure tinta, cristalline, à la petite pendule de Saxe et cela suffit pour ramener Josette à terre. Elle se leva, respira une dernière fois le gant, l'appuya contre ses lèvres et le baisa. Puis elle ouvrit un meuble ancien, un ravissant bonheur-du-jour dans lequel se trouvait une cachette qui avait fait sa joie lorsque le marquis d'Apréval lui avait, pour sa fête, donné ce meuble.

(A suivre)

Ne Souffrez Plus !

POURQUOI RESTER
UNE MALADE
LANGUISSANTE
QUAND IL NE TIEN
QU'A VOUS D'ETRE
BIEN PORTANTE ?
LA GUERISON EST
ASSURÉE AVEC LE



Traitement Médical GUY

C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines : des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.

Avec ce merveilleux traitement, plus de constipation, palpitation, alourdissements, bouffées de chaleur, faiblesse nerveuse, besoin irraisonné de pleurer, brûlements d'estomac, maux de coeur, retards, pertes etc., etc.

Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche.

Envoyez cinq cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages avec échantillon du Traitement F. Guy.

Consultation : Jeudi et Samedi
de 2 h. à 5 h. p. m.

Madame MYRRIAM DUBREUIL,

3902, Parc Lafontaine, Montréal, Can.

Boîte Postale 2353 — Dépt. 25

CORRIGEZ LA CAUSE DE LA FAIBLESSE DES ENFANTS

On ne devrait pas punir les enfants qui mouillent leur lit. Ces accidents proviennent de la faiblesse des reins ou de la vessie. Les mères trouveront mon traitement domestique très précieux pour leurs petits. N'envoyez pas d'argent : demandez simplement par lettre aujourd'hui même le traitement d'essai gratuit. Les adultes atteints d'affections urinaires trouveront aussi mon traitement bienfaisant.

MME. M. SUMMERS

a/s Vanderhoof & Co. R31P
BOITE 14 WINDSOR, ONT.
En vente chez les meilleurs pharmaciens

Les vers se nourrissent de la vitalité des enfants et mettent leur vie en danger. Un simple et efficace remède est le Mother Graves' Worm Exterminator.

Employez "DEPILO"

pour DÉTRUIRE les Poils et Duvels Procédé moderne, efficace et sans danger. Usage facile.

vivement en 1 minute. Il agit d'une façon aussi simple que l'eau et le savon qui enlèvent la poussière et surtout ne fait pas repousser le duvet. Prix, \$1.00, échantillon, 50c. Envoyé par malle contre Bon de Poste par The White Castle Drug Co., Casier postal 2234, Montréal.

L'Asthme rend la vie dure, écrit un homme qui, après des années de souffrances a trouvé un soulagement complet avec le Remède pour l'Asthme du Dr J. D. Kellogg. Il sait maintenant combien ses souffrances ont été inutiles. Ce remède sans égal procure un repos assuré à tous ceux qui souffrent de l'Asthme. Respiré comme fumée ou vapeur, il donne le soulagement si désiré. Chaque marchand l'a ou peut l'avoir de son fournisseur.

FEUILLETON DU "SAMEDI"

LE SECRET DU VAL

Par Henri Silleray

No 15 (Suite)

QUATRIEME PARTIE

XXVIII

Quand elle eût terminé en lui mettant sous les yeux la lettre qui l'avait attiré à la vieille tour, il s'écria avec une expression déchirante :

— Et j'allais vous tuer... tuer Raoul... ah! je suis un misérable indigne de votre pardon... je voudrais mourir...

— Songez plutôt à sauver votre fille, à l'arracher à ses ravisseurs, je vous ai tout dit, à vous d'agir, maintenant; si, comme nous l'espérons, l'homme qui a trouvé le secret du Val et qui cherche les jeunes filles, est Penhouët, elles seront sauvées sans votre concours.

— Mais il me restera à les venger, à venger ma fille, dit-il en redressant sa haute taille; il venait de prendre une grande résolution.

XXX

Nous quitterons quelques instants la vieille tour et reviendrons sur nos pas pour suivre Christian.

Celui-ci, qui avait passé la nuit à commenter sur tous les sens les paroles surprises la veille, entre Raoul et sa mère et à mûrir le projet d'aller lui-même à la recherche du secret enfoui au Val était sur pied avant l'aube.

Le jour commençait à poindre quand il arriva au Val avec Etienne.

Tandis que le valet de chambre attachait les deux chevaux à quelque distance du ravin, dans un endroit bien couvert et déchargeait les provisions, les outils, le comte, assis sur une pierre, déplaçait l'aquarelle, et examinait tour à tour le paysage et le dessin.

L'abîme de Huelgoul avait de l'étendue, puis bien des années s'étaient écoulées depuis que la

RESUME DES PRECEDENTS CHAPITRES

Josette Renières est élevée par sa grand'mère. Elle est orpheline. Son grand-père purge une condamnation de 20 ans au bagne pour un crime d'assassinat. Un mystère plane sur la jeune fille.

A la mort de sa grand'mère, Josette est adoptée par la famille Carin.

La fillette a une grande amie en la personne de Louise Carin, mais le fils Carin qui est un viveur veut s'attaquer à Josette qui est mise sur ses gardes par une servante de la maison.

Le grand-père s'est sauvé du bagne et arrive au moment où une main invisible a tenté d'assassiner la marquise de Lorency. Le grand-père se retire chez Raoul de Lorency qui a été dépossédé de ses biens par un testament qui a fait hériter le marquis de Lorency.

Le grand-père ayant quitté Raoul se dirige vers le Val où il rencontre l'assassin de son commandant qu'il reconnaît parfaitement.

Celui-ci commet un nouveau crime en tuant Jacques Renières.

main du chevalier de Lorency avait reproduit cette nature, et si l'aspect du paysage était encore frappant dans son ensemble, il s'était énormément modifié, transformé dans les détails.

Un enfant de la nature, un Indien, se fut vite orienté, mais il n'en fut pas de même de Christian.

Il devait chercher longtemps dans ces arbres de dimensions colossales, à peu près semblables, avant de frapper juste.

Sur l'indication de son maître, Etienne, le pic ou la pioche en main avait déjà creusé en maints endroits le sol dur et pierreux, sans avoir obtenu encore aucun résultat.

Le dessin à la main, le jeune comte agacé, énervé, continuait d'explorer le terrain.

Par instants il levait les yeux, regardant tantôt la cime des arbres, tantôt un coin du ciel, comme pour y chercher une inspiration.

Tantôt aussi, il considérait, sur une des montagnes, les murailles et les tourelles, deux toits pointus et ardoisés du manoir de Troanna qui, comme nous l'avons dit, dominait le Val à une grande hauteur.

L'unique fenêtre de la chambre où Josette et Louise étaient enfermées, ouvrait sur ce site isolé.

De cette fenêtre étroite et grillée, les yeux découvraient un horizon lointain et il fallait que les deux jeunes filles viennent appuyer leur front entre les grilles pour distinguer au pied des hautes murailles, un fouillis sombre de verdure.

Le jeune Lorency levait parfois les yeux vers la massive demeure.

A un moment, il lui sembla qu'une main était passée entre les barreaux de fer et que cette main balançait quelque chose dans le vide.

C'était si haut, qu'il ne voyait pas très nettement.

Il ne s'était pas trompé.

Un objet, boîte ou livre, descend avec rapidité sur le Val.

Christian se précipite dans la direction où il l'a vu tomber, il cherche dans les taillis, dans l'herbe haute et verte.

Une demi-heure se passe.

Enfin, sa patience est récompensée, il ramasse un livre rouge assez semblable à un prix d'enfant; ce livre est maintenu fermé au moyen d'un étroit ruban fortement serré.

Autour, en long comme en large, un papier blanc est pris sous ce ruban, et Christian tout interdit, lit avec une émotion violente les lignes suivantes :

«Au nom du ciel, au nom de tous les êtres qui lui sont chers, j'adjure celui ou celle qui trouvera ce livre de le porter immédiatement à M. Raoul de Lorency, à la vieille tour, en son absence le remettre à M. Penhouët, son serviteur.»

L'écriture était rougeâtre, couleur rouille, on eût dit qu'on avait écrit avec une longue épingle trempée dans le sang.

Christian défit le ruban, sur la page blanche que précède la préface, quelques lignes étaient tracées de cette même écriture inconnue : les voici.

«Monsieur Raoul, un grand danger me menace, menace sur-tout Louise Carin, ma soeur de lait, venez nous délivrer, nous sauver, nous sommes enfermées au haut d'une tourelle, à une lieue ou deux au plus de votre demeure... c'est en se servant du nom béni de Mme de Lorency que l'on nous a fait quitter le couvent... l'effroi, la douleur remplissent nos coeurs, je vous appelle et vous implore au nom de Louise et au mien.

«Josette.»

— Elle est là, celle que chérit Raoul, s'écrie le jeune comte avec joie.

Il songe à tout quitter pour aller porter cette nouvelle à Raoul et lui dire :

«Je vais avec vous; maintenant que nous savons où elles sont, nous contraindrons l'infâme Rémy à nous les rendre.

Christian caresse la crosse du revolver dont il s'est armé pour venir en cet endroit qui l'impressionne, où il a fait en compagnie de Raoul une si lugubre découverte; pour toutes les gloires du monde il n'y resterait pas seul le soir.

Soudain, il s'arrête et examine un arbre de grande dimension qui se trouve sur son passage.

Cet arbre que les ronces et les chèvres-feuilles ont envahi l'attire, et bientôt, armé d'un pic, il creuse lui-même, ce sol veiné de grosses racines.

Il s'anime à ce travail qui avance lentement.

Une heure se passe.

Tout à coup, la pioche rebondit sur un corps dur et sonore.

Christian agrandit le trou et retire bientôt une cassette de fer.

L'arbre avait été fidèle dépositaire du coffret que lui avait confié le chevalier de Lorency plus de dix-sept ans auparavant.

Rien ne retient plus le jeune comte au Val, il s'en éloigne avec Etienne, mais il a une idée, il envoie son valet de chambre l'attendre chez un de ses fermiers, à

une demi-lieue environ de Troanna.

— Surtout, pas un mot à personne de ce que nous avons fait aujourd'hui, lui recommande-t-il.

Au lieu de se diriger vers le château des Cascades, Christian prend un étroit sentier, à peine tracé, qui mène à la vieille tour, il a attaché son cheval dans un bosquet.

Il tient caché sous son manteau, le coffret et le livre.

Christian marchait lestement, mais silencieusement, quand à un détour du chemin, il s'arrête; à quelques pas en avant il vient d'apercevoir un homme accroupi derrière un buisson.

De l'endroit où est cet homme, on voit l'unique entrée de la demeure de Raoul, et toute son attention paraît concentrée sur ce point.

Christian recule avec précaution sans être aperçu; il a, lui, parfaitement reconnu Rémy, son précepteur dans celui qui est en train d'espionner.

— Que fait-il là, se demande Christian en entrant dans sa propriété par la petite porte.

Il pénètre sans façon chez Raoul par le chemin qu'il a suivi la veille, c'est-à-dire par la fenêtre, et se retire aussi mystérieusement qu'il est entré après avoir déposé la cassette sur le bureau.

Il a toujours le livre dans sa poche.

A la jonction de plusieurs chemins, il arrête son cheval; devant lui, un cavalier galoppait, lui aussi, dans la direction du vieux manoir.

Christian s'était muni d'une longue-vue; il la braqua sur le cavalier et reconnut Carmenito, le jeune mulâtre au service de Webster.

En même temps, sur la route de Huelgoul qu'il traversait, il voit venir Penhouët qui se dirige vers la ville.

Le vieux Breton marchait vite et tenait à la main un gros bâton dont il se servait comme d'une canne.

— Bonjour, monsieur le comte, fait celui-ci en soulevant son large chapeau.

— Bonjour, Penhouët! Où donc allez-vous par ici?

— A Huelgoul.

Christian tressaillit jusqu'aux moëllés.

Un peu pâle, sans laisser voir à Penhouët, la crainte qui vient de l'envahir il dit :

— J'ai fait un oubli et je dois retourner aux Cascades, quand vous serez à la route de Carhaix, vous prendrez le sentier des ma-

ronniers; marchez avec précaution, vous y surprendrez Webster, à une faible distance de la tour, flagrant délit d'espionnage, ne l'effarouchez pas, contentez-vous de surveiller ses mouvements, surtout ne vous montrez pas, j'ai envie de lui jouer un tour, allez Penhouët, je vous rejoindrai...

Puis, touchant de l'éperon les flancs de Coriolan, il reprit le chemin des Cascades.

Un peu abasourdi, le Breton reste une minute indécis au milieu de la route, mais quelque chose le pousse à obéir en aveugle au comte de Lorency et il murmure en revenant sur ses pas :

— Quand j'arriverai au sentier des marronniers, je déferai mes sabots.

En ce moment, une voix gaie et sonore l'interpella.

Penhouët s'arrête pour attendre un homme vêtu d'un complet de drap gris tout neuf.

Celui-ci a une physionomie spirituelle et fine, il dit en s'avancant :

— Mon brave monsieur, je cherche la demeure de M. Raoul de Lorency, pouvez-vous me l'indiquer?

— C'est mon maître.

— En ce cas, je ne pouvais mieux m'adresser; mon digne monsieur Penhouët, permettez-moi de vous serrer la main comme à un ami.

— Vous savez mon nom, questionna le Breton très surpris, car la figure de l'homme lui est complètement inconnue.

Il lui tend la main.

Rien d'étonnant, M. de Lorency m'a longuement parlé de vous en me contant ses petites affaires et quand je me serai nommé, vous verrez que vous me connaissez aussi, car il vous aura certainement parlé du policier Verner auquel il a rendu un fameux service et qui lui a donné à son tour quelques conseils... Je vous dis ceci parce que je sais en quels termes amicaux sont le maître et le serviteur.

— Bien sûr, M. Verner, et je sais que M. Raoul devait vous écrire pour vous demander votre concours, il m'en a parlé cette nuit.

— Je lui ai promis de venir le voir dès que mon service me donnerait un moment de répit, je tiens ma promesse vous voyez.

— Et vous arrivez bien, car il a besoin de vous.

Penhouët qui habituellement se serait laissé hacher en morceaux plutôt que de rien dire des secrets de son maître, répondait aux questions du policier qui pas-

sé maître en son métier, l'interrogeait comme eût pu le faire un expert juge d'instruction.

Il est vrai que Raoul avait déclaré la veille à Penhouët, en lui apprenant l'enlèvement des deux jeunes filles, qu'il allait écrire à M. Verner et réclamer son concours.

« Lui, pourra mieux que nous percer ce mystère, avait-il dit. »

Nous laisserons les deux hommes causer tout en marchant.

Penhouët raconte encore ce que Christian lui a dit de faire.

— Tonnerre du diable, s'écrie Verner en s'arrêtant court, c'est par là que vous auriez dû commencer, mon brave ami... filer un homme, c'est dans mes attributions... mettez-moi dans ma route et je me charge du particulier...

XXXI

En quittant le marquis et la marquise de Lorency, Raoul descendit rejoindre son cousin dans la salle basse et fut tout surpris de ne point le trouver.

Christian devait pourtant avoir le désir d'être éclairé sur ce qui se passait.

Raoul ne pouvait s'expliquer comment le comte s'était trouvé être un des acteurs de la scène qui venait d'avoir lieu.

Il faisait déjà presque nuit dans cette pièce qui ne prenait jour que par une fenêtre basse ouvrant sur la cour.

Raoul était adossé à la haute cheminée au-dessus de laquelle on voyait encore quelques vestiges de sculpture représentant le blason des Lorency; il commençait à se perdre dans les pensées que faisait naître en lui les événements successifs et pressés qui venaient de le faire l'arbitre souverain de cette famille qui était la sienne et dont le chef l'avait tant de fois humilié, lorsque la porte s'ouvrit et Webster parut.

— Enfin, monsieur, je vous tiens seul à seul, chez moi... vous m'épargnez la peine que j'aurais prise d'aller à vous.

A la voix de Raoul, Rémy eut un soubresaut; pourtant, il se remet vite et répond :

— Je suis heureux que ma présence soit en harmonie avec vos désirs... Que me voulez-vous, monsieur?...

— Vous le saurez en temps... Dites-moi d'abord quel motif vous fait introduire ici, où nul ne vous appelait.

— Je vous demande pardon d'être entré chez vous sans y être invité, monsieur, mais je savais que le comte était ici et je me félicite

d'y être venu puisque vous désirez me parler... vous...

— C'est faux, vous ignoriez que j'étais à la vieille tour! interrompit Christian d'un ton méprisant, sans laisser à Raoul le temps de répondre.

L'Américain lança à son élève un regard féroce.

Malgré toute son audace, une crainte vague l'envahissait.

Ce fut d'une voix mal assurée qu'il dit :

— Christian, cette dénégation est une offense! Il est temps que mon préceptorat finisse envers vous...

— Il est fini, monsieur! Il n'y a plus en présence un maître et un élève, mais deux hommes, et moi seul est autorisé à parler haut dans cette demeure... Je vous demande compte de votre lâcheté, car vous avez abusé mon père, touché à ce trésor, le plus précieux de tous... l'honneur d'une femme...

— De quoi m'accusez-vous donc?

— D'avoir calomnié ma mère... Nous nous battons, monsieur!

— Vous vous trompez, Christian, je ne me battrais pas... du moins avec vous...

— Je vous y forcerai...

— Vous êtes fou... laissez-moi sortir d'ici...

— Non.

— N'essayez pas de me retenir par la force, je suis armé, dit-il en s'avancant.

Soudain, il recule de deux pas; deux hommes viennent d'entrer et repoussent la porte où ils s'adossent.

C'est Penhouët et le policier Verner.

Ce dernier s'approche de Raoul et demande en lui serrant la main :

— Puis-je rester?

— Oui, Penhouët vous a mis au courant, vous a dit que je voulais vous écrire pour vous demander de retrouver les deux jeunes filles.

— Rémy Webster, vous vous êtes introduit dans cette maison sans y être appelé, mais conduit par la destinée.

— C'est donc un guet-apens que vous me retenez de force, exclama l'Américain.

— Non, c'est un jugement et un châtement...

— Voilà une singulière prétention, je ne vous connais pas... si vous avez une provocation à m'adresser, vous m'enverrez des témoins à Troanna.

Raoul s'écria d'une voix éclatante :

— Ce ne sont pas des témoins, mais la justice que j'enverrai à Troanna si vous franchissez ce seuil, si vous refusez de m'obéir... ce n'est pas mon épée qui vous frappera alors... ce sera le coupe-ret du bourreau, car l'échafaud attend l'assassin du chevalier de Lorency, l'assassin de Jacques Renières.

En entendant formuler cette terrible accusation, Rémy se sentit perdu, son audace l'abandonna et il se prit à trembler convulsivement; ses lèvres blanchirent, et il balbutia d'une voix étranglée :

— C'est faux... c'est faux... je n'ai point connu ceux dont vous parlez... quel intérêt aurais-je eu à leur mort...

— L'intérêt... celui de clore à jamais les lèvres de celui qui avait arraché de vos mains la petite fille que vous alliez jeter dans le puits aux fosses.

— Je ne sais ce que vous voulez dire.

— En êtes-vous bien sûr, monsieur ?

Et Christian déboutonne son vêtement et tend à Raoul le livre ramassé au Val.

Le jeune homme lit d'abord des yeux avec une émotion intense, les lignes tracées par Josette, puis il en fait la lecture à haute voix, puis murmure :

— Misérable, tu ne pourras plus rien contre elles.

Stupéfait, Rémy baisse la tête. Louise aussi lui échappait.

Ah! comme il regrettait à cette heure de ne point en avoir fait sa victime.

Une idée infernale lui vint.

Il est armé d'une paire de pistolets, et est d'une force herculéenne.

Ils sont quatre, mais qu'importe, il leur échappera.

Du moins il le tentera.

Sans affectation, il plonge les mains dans les poches de son vêtement et d'un geste brusque les retire armées chacune d'un revolver, mais avant qu'il eut eu le temps d'en faire usage, Penhouët d'un coup de baton, avait fait tomber l'arme de la main gauche; le policier avait saisi l'autre main; la poigne de Rémy était un étai et il fallut que Raoul et Christian s'en mêlassent pour que la victoire leur restât.

Enfin, après une courte lutte, Rémy, désarmé, les mains et les pieds ligotés était assis sur une chaise.

La lampe placée sur la table éclairait surtout le visage blême du précepteur.

— Rémy Webster, le véritable assassin du chevalier de Lorency,

c'est vous, qui avez laissé condamner à votre place un innocent, car, celui que la justice a flétri, celui que la cour d'assises de Rennes a condamné à vingt ans de baigne, fut un martyr du devoir et de l'honneur.

Après six années passées dans cet enfer, Jacques Renières réussit à s'évader de Toulon, à se soustraire aux recherches de la police, il voulait revoir et protéger encore l'enfant qu'il avait élevée et qu'il chérissait, il voulait aussi se mettre à la poursuite du misérable qui avait tué le bienfaiteur de Josette, de l'homme qui, pareil à un spectre, s'était évanoui après avoir poignardé le chevalier de Lorency.

Jacques Renières vint ici un soir, il me raconta toutes ces choses que j'ignorais alors, il me fit le récit détaillé de tous les maux qu'il avait soufferts, des appréhensions, trop justifiées, hélas, qu'il éprouvait pour les trois infortunées qu'il avait laissées pauvres et abandonnées de tous, sa femme, sa fille et Josette.

Il avait encore au coeur une espérance qui le faisait vivre, qui l'avait soutenu et aidé à supporter l'injustice des hommes et les longues souffrances qui avaient suivi sa condamnation.

Cette espérance, elle guidait ses pas vers un petit village des environs de Paris, d'où lui étaient venues les dernières nouvelles des aimées vers Louveciennes.

Mais il ne devait pas quitter la Bretagne.

Comme un tigre altéré de sang qui guette sa proie, un homme, qui, le même jour avait tenté un crime sur la marquise de Lorency...

Rémy regarda Raoul avec surprise; le jeune homme poursuivait :

— Cet homme, ce monstre, avait reconnu Renières.

Le malheureux vieillard alla-t-il de lui-même au Val! Y fût-il attiré?...

Mystère qu'il a emporté avec lui dans la mort.

Toujours est-il que le lendemain on retrouvait au fond de l'abîme de Huelgoul, le corps de l'infortuné vieillard, la tête fracassée.

Il avait été votre victime, Rémy Webster.

— C'est faux... je nie... où sont les preuves de ce que vous dites.

— Les preuves!...

Raoul parle bas à Penhouët qui s'éloigne.

Une minute après le Breton revenait et posait un étroit paquet devant son maître.

Raoul l'ouvre; c'était une paire de gants noirs, en peau.

— Vous demandez des preuves, dit-il froidement, en désignant un des gants, eh bien! ce gant que j'ai ramassé dans un buisson à quelques pas du cadavre de Renières, vous appartient, voici l'autre, ils ont été faits sur mesure, car, peu de mains sont aussi fortes, aussi longues que les vôtres, et ce numéro en bleu qui est à l'intérieur est identique.

— L'autre, fit Rémy stupéfait.

— Oui, celui que vous avez laissé par mégarde dans votre redingote et que vous avez retrouvé à Argelès; ce gant vous avait rendu songeur, vous vous rappeliez en avoir laissé tomber un sur le lieu du crime, et en homme prudent, quoique vous n'avez pas entendu parler qu'on eût trouvé le premier, vous vouliez vous débarrasser de celui-ci loin du théâtre de vos exploits.

Et vous étiez tranquille... vous ne supposiez pas que cette paire de gants dont un était resté en Bretagne et dont vous aviez jeté l'autre dans le gave d'Azun, se réunirait pour vous accuser.

— Comment donc se trouvent-ils tous deux entre vos mains.

— C'est qu'il a été repêché par M. Florentin, l'artiste, qui suivait partout vos pas et que Florentin, c'était moi.

— Vous! fit sourdement Rémy.

Cette révélation fait ouvrir de grands yeux à Christian qui regarde son cousin avec étonnement, mais Raoul parle et il prête à ce qu'il dit toute son attention.

— J'ai juré à Jacques Renières, d'accomplir la mission dont l'avait chargé le chevalier de Lorency, j'ai juré sur la mémoire sacrée de mon père de retrouver son meurtrier et de venger sa mort... je me suis juré à moi-même, en face du cadavre mutilé du malheureux forçat, de faire proclamer son innocence, d'obtenir sa réhabilitation... Vos crimes demandent une réparation éclatante et pourtant, je vous sauverai la honte de l'échafaud, j'ensevelirai dans l'ombre votre dernier crime, je sauverai cet opprobre à votre soeur, si vous vous reconnaissez par écrit, l'auteur de l'assassinat du chevalier de Lorency.

— Il n'y a pas encore le temps nécessaire écoulé pour qu'il y ait prescription, et si vous me livrez à la justice, rien ne me dit que j'ai chance de sauver ma tête, répond Rémy, en frissonnant.

— Faites ce que je vous dis, une déclaration détaillée du

meurtre du chevalier, et je ne vous livrerai pas à la justice.

— D'abord, fait Rémy, je veux bien vous avouer ces méfaits à vous, mais en justice, je nierais.

— Ce serait inutile, j'ai des témoins et monsieur est inspecteur de police.

Raoul désigna Verner qui s'approcha, pendant que Penhouët levait les bras au ciel.

En ce moment, M. et Mme de Lorency descendaient.

Lorsqu'ils arrivèrent dans la salle où nos personnages se tenaient réunis, Valentine tressaillit, et jeta un regard effaré autour d'elle; elle était pâle, mais sa pâleur s'accrut encore en apercevant Rémy ligoté.

Quant à Albert, à la vue du frère de Laurianne, ses traits prirent une expression plus menaçante et plus implacable encore que ceux de Raoul.

Ce dernier s'approcha de Valentine et échangea quelques mots avec elle en remettant le livre où Josette avait écrit.

Un sourire vint aux lèvres de la marquise, sa physionomie refléta une minute un bonheur profond.

Le marquis dit en se tournant vers sa femme :

— Vous ne désirez pas assister au jugement et à l'exécution de cet homme, n'est-ce pas Valentine.

Il désigne Webster d'un regard flamboyant, ses mains ont une crispation nerveuse.

— Non, non, répond-elle vivement.

— En ce cas, le comte Christian voudra bien vous accompagner aux Cascades.

Et à son fils :

— Vous avez entendu, mon enfant, vous allez reconduire votre mère chez elle, vous reviendrez ensuite si cela vous convient.

Le marquis avait appuyé sur ce mot : votre mère.

Christian s'inclina et offrit son bras à Valentine.

A peine la porte se fermait-elle derrière eux, qu'Albert redressant de tout sa hauteur sa taille svelte, disait en s'avançant vers celui qu'il avait si longtemps nommé son ami.

— Je connais depuis une heure tous tes crimes, toi et ta soeur, dont je subissais la fatale domination, vous avez été mes mauvais génies. Je ne sais si je dois t'imputer la mort de Yolande, mais mon enfant, l'enfant de la malheureuse morte, tu voulais la sacrifier et pour ce crime horri-

(Suite à la page 24)

La Fleur Fanée

Paroles Françaises par
Louis Roland

ONLY A FADED ROSEBUD

Words & Music by
Millard G. Thomas

TUNE-UKE

A D F# B

ANDANTE

mf

mf CON EXPRESSIONNE

J'eus sous la main Un livre an-cien Pen-dant une
Et cet-te fleur Me semble un coeur Dans les pa-
I chanced to look, In an old book, Du-ring an
Pet-als a-part, It's lit-tle heart, Be-tween the

heure oi-sive ; ————— En ses feuil-lets Je re-trou-
ges jau-nies. ————— Coeur qui me rend, Comme en ré-
i-dle hour Like a ca-ress, Care-ful-ly
pa-ges old en; Bring-ing to me, In rev-er-

vai Une hum ble fleur cap-ti-ve.
vant, Les beaux jours de ma vi-e.
pressed, There lay a lit-tle flow-er;
ie, A mem-'ry that is gold-en;

Copyright 1928 by the SONG-O-GRAM Co. of New-York and Montreal. Canadian office: Imperial Theatre Building, Montreal. Propiedad Asegurada Para La Republica Mexicana, 1928 Todos Derechos Reservados. Derechos De Reproduccion Reservados En Cuba y Sud Central America. International Copyright secured.—Made in Canada.

ALL RIGHTS RESERVED, INCLUDING PUBLIC PERFORMANCE FOR PROFIT.

REFRAIN

C'est u ne ro- se fa- née,
On- ly a fad- ed rose- bud,

Un sim- ple sou- ve- nir
On- ly a sou- ve- nir,

D'une i- dyl le ter- mi- née
Of a ro- mance that's end- ed

D'a- mour et de plai- sir,
A love that was most dear

Car ce mo- des- te té- moin
It's just a lit- tle to- ken,

Des beaux jours de ten- dres- se E- vo- que
Of days that used to be, ————— And it's sweet

par son par- fum, Nos loin- tai- nes pro-
fra- grance lin- gers, Just like a mem- o-

1 messes. ————— 2 messes. —————
ry. ry.

LE SECRET DU VAL

(Suite de la page 20)

ble, inouï, ce crime lâche entre tous, tuer un enfant, une faible créature incapable de se défendre, pour ce crime qu'on t'a empêché d'accomplir, tu es devenu l'assassin de l'homme généreux qui aimait et veillait sur ma fille.

Il se tait un instant, puis reprend avec une exaltation croissante.

— Tu t'es fait de nouveau le persécuteur de l'enfant qui jadis avait échappé à ta rage, puis, toi et ta soeur, vous avez comploté de flétrir la plus admirable des femmes qui existent sur terre, vous avez usé l'un et l'autre de la plus noire perfidie, pour me faire croire à sa trahison, me faisant, moi, son mari, le complice inconscient de votre haine, l'instrument qui devait servir vos infâmes projets, car, c'est ta lettre, ta lâche dénonciation, qui avait armé ma main, elle, qui eût fait de moi un meurtrier... mais Dieu n'a pas permis que je frappasse des innocents, que tu ajoutes un nouveau crime à tant de crimes... Voilà ce que tu as fait Rémy... m'entends-tu... comprends-tu que ton heure est arrivée...

Il plonge sa main dans son vêtement et la retire armée du revolver qu'il a ramassé avant de descendre.

Webster crut que le marquis allait lui faire sauter la cervelle et eut un cri de fureur presque sauvage.

Raoul, effrayé de l'exaspération du marquis de Lorency, lui dit en posant la main sur son bras armé.

— Laissez ce misérable, marquis.

— Vous voulez le livrer à la justice ?

— Non. Ce que je veux, s'écria Raoul d'une voix vibrante, ce que je veux, c'est qu'il s'accuse d'avoir tué mon père, qu'il proclame l'innocence de Jacques Renières dont la mémoire doit être réhabilitée.

— C'est juste, fit le marquis, moi après...

— Et si j'avoue, si j'écris la déclaration que vous voulez, que ferez-vous de moi, questionna Rémy.

— Je m'en rapporterai au jugement de Dieu pour venger mon père, et devant l'humble croix de bois noir qui marque la place où repose Renières, nous nous battons à l'épée, jusqu'à la mort.

— Quand ?

— Cette nuit même... la nuit est claire et je vous tuerai, car Dieu

est juste, termine Raoul imposant et sublime.

— Dans le cimetière, devant la tombe de ce vieillard, murmure Webster avec un frisson involontaire, mais cette hésitation ne dura qu'une seconde, il répondit :

— J'accepte, détachez-moi le bras droit que je puisse écrire.

— Déliez les bras de cet homme commande Raoul.

L'ordre fut exécuté immédiatement par Penhouët qui plaça devant Rémy tout ce qu'il faut pour écrire.

Après un premier mouvement d'épouvante, Webster avait repris tout son aplomb.

Il envisageait la situation avec un calme relatif.

Laurianne était plus à plaindre que lui.

Rémy se mit à écrire, il signa, parapha et tendit la feuille grande ouverte à Raoul.

— Je crois que c'est suffisant, dit-il, et que dame Justice sera convaincue qu'elle a une erreur judiciaire de plus à enregistrer dans ces annales.

En une note détaillée, l'Américain reconnaissait être l'auteur de l'assassinat qui avait eu lieu sur la route de Fougères, près du village de Boëxis-en-Forêt, sur la personne du chevalier de Lorency.

Raoul parcourut la feuille, puis la tendit au policier.

— Maintenant, dit-il, il nous faut des témoins, un docteur et des armes.

— Oui, fit cyniquement Rémy, et quand je vous aurai tué légalement tous deux, je serai libre, car vous m'avez promis qu'on ne m'arrêterait pas.

— Non, monsieur, s'écria Christian qui rentrait, il vous restera encore à vous battre avec moi... j'aurai à venger mon père, à venger Raoul.

— Bonne dame du Falgoat, protégez-les, murmurait Penhouët, protégez M. Raoul.

XXXII

La nuit était tranquille.

Soudain, cette paix profonde fut troublée par un roulement de voiture.

La grille qui fermait mal, ou point, la funèbre enceinte roula en gémissant sur ses gonds rouillés et plusieurs personnes silencieuses comme des ombres, s'avancèrent lentement.

A leur approche, quelques oiseaux de nuit tournoyèrent au sommet des pins en poussant des cris.

Arrivés près d'une tombe ombragée d'un saule en fleurs, celui qui marchait en tête s'arrêta et dit d'une voix émue :

— Voici la place où Jacques Renières dort son dernier sommeil.

Et Raoul posa sa main gauche sur la croix de bois noir sur laquelle se détachait en lettre blanches, non un nom, mais ces mots :

Justice... Vengeance...

Tout les têtes s'inclinèrent.

Raoul tient de la main droite une épée nue, c'est celle de son père, il a tenu à s'en servir et comme elle est juste de même longueur que celles apportées pour le combat, il n'y a pas eu d'opposition.

Pâle comme un spectre, Rémy avait détourné la tête.

Ce n'était pas le monticule d'herbe épaisse et douce qu'il voyait; non, ce qu'il voyait, c'était le fantôme d'un grand vieillard.

Il le revoyait tel qu'il lui était apparu au Val, quand, s'accrochant à ses vêtements, il lui avait crié, le regard flamboyant :

— «C'est toi qui a assassiné le chevalier de Lorency !»

Il porte les deux mains à ses yeux et la vision s'efface.

Peu à peu, il reprend ses esprits; seuls un léger tremblement l'agite.

Christian, appuyé au saule, s'incline pensif et recueilli, au-dessus de la tombe.

Quand à Raoul, ses yeux resplendissent et éclairent son visage d'une sorte de sérénité.

Penhouët soucieux, inquiet, se tenait à quelques pas.

Un peu en arrière de Raoul, le docteur, le policier et deux notables de Carhaix réglèrent les conditions du combat et comptaient les pas.

Immobile, le marquis attendait.

Bientôt, les deux hommes se trouvèrent face à face, l'épée à la main.

Rémy tâta la pointe fine et tranchante de la sienne, un sourire sinistre entr'ouvrit ses lèvres blêmes.

Albert était déjà en garde, un éclair dans les yeux, la pâleur au front.

— Allez messieurs, dit une voix grave.

Les deux adversaires se précipitèrent avec impétuosité l'un vers l'autre, et l'on entendit plus que le froissement des lames d'acier qui se cherchaient dans la nuit.

Cela dura quelques minutes sans résultat.

Ils étaient tous deux d'une jolie force au jeu des armes.

Après une courte suspension, ils engagèrent de nouveau le fer avec fureur, les yeux enflammés de colère, les lèvres frémissantes de rage; il fallait en finir.

A ce moment, une femme se précipita entre eux avec un cri terrible et les deux épées, poussées par ces mains furieuses, frappèrent à la fois et se croisèrent pour ainsi dire dans la poitrine de Laurianne.

Une exclamation d'horreur, d'épouvante, s'échappa de toutes les bouches.

Par un prodige de volonté, elle se tint une seconde debout, les deux mains appuyées sur ses blessures, et dit d'une voix haletante: car elle suffoquait :

— Que Christian ne sache jamais... que je... suis sa mère...

Elle glisse dans les bras du marquis qui voulait la soutenir, et le plastron de la chemise se teignit de sang.

Le docteur s'avança, il ne put que constater la mort.

Au milieu de la stupeur d'épouvante causée par ce tragique événement, un cri s'éleva, sinistre, étrange, et fut suivi d'un éclat de rire plus sinistre et plus étrange encore; ce cri et cet éclat de rire venaient d'être poussés par Rémy, qui, le front livide, inondé d'une sueur froide, les yeux hagards, regardait le corps de sa soeur sans le reconnaître.

Il était fou.

Terriblement impressionné déjà par l'espèce d'hallucination qu'il avait eue, l'aspect de Raoul, appuyé sur cette tombe, avait épouvanté sa farouche intrépidité, il avait vu reluire sa mort à la pointe de son épée.

Pendant son duel avec le marquis, il avait repris sa présence d'esprit et son adresse, quand la mort de Laurianne était venue le terrifier.

En voyant les horribles blessures ouvertes de chaque côté de la poitrine de Laurianne, en voyant son épée rouge du sang de sa soeur, l'Américain avait senti une douleur atroce, épouvantable, il lui sembla que la foudre éclatait sous son crâne, et il était subitement devenu fou.

Dans sa folie, ce n'est pas lady Sidney qu'il voit étendue à ses pieds.

Non, c'est Yolande de Salverne, et il rit d'un rire de damné.

Il s'écrie d'un accent intraduisible :

— La marquise dort... le docteur lui a fait une légère piqûre de morphine... elle se réveillera

demain, disent-ils, elle ne se réveillera pas... moi aussi je l'ai piquée au bras... l'Inée a versé la mort dans ses veines... ma soeur sera marquise de Lorency... Ah ! Ah ! Ah !

Il se remet à rire, d'un rire nerveux, effrayant.

Il y eût un silence, puis Rémy pousse un cri qui glace les assistants de terreur.

La torsion convulsive des muscles de son front et de sa face, son regard injecté de sang, ses grincements de dents lui donnent l'aspect d'un possédé.

— Ah ! ces fantômes... ils approchent, ils sont trois... la marquise... quelle forêt de cheveux d'or se déploie sur ses épaules... elle me demande son enfant... elle envoie Mosca sur moi... Ah ! ce maudit chien... ses crocs s'enfoncent dans ma chair... il me devore...

Rémy Webster se débat contre un ennemi imaginaire et continue :

— Ces deux hommes, je les reconnais... celui qui a un trou béant et noir à la poitrine, c'est le chevalier de Lorency... et celui-là... qui a un linceul sur la tête... que me veut-il... il me tend quelque chose... Ah ! il me donne sa tête à cheveux blancs... sa tête coupée par le bourreau... cette tête morte, elle me parle... elle m'appelle assassin... il me demande : Qu'as-tu fait de Josette ?...

Il était effrayant

— Il faut nous saisir de ce malheureux, dit le docteur.

Le policier, Raoul et son serviteur, s'avancèrent vers Rémy, mais avant qu'ils n'arrivassent à lui, Webster, arrivé au paroxysme de l'exaltation, fit un bond prodigieux qui le mit hors d'atteindre.

Les trois hommes se mirent à sa poursuite, mais ils renoncèrent bientôt à l'atteindre et il disparut dans les bois.

Enfin, on donne l'ordre de faire avancer la voiture.

Celle qui avait amené Laurianne était arrêtée à une courte distance, Carmenito n'avait point quitté son siège, se conformant aux ordres que lui avait donnés Lady Sidney.

C'était lui qui avait averti la créole de ce qui se passait.

Carmenito était alors allé rôder autour de la vieille tour et après être resté assez longtemps en observation, vit sortir le marquis et entendit quelques mots.

Un duel avait lieu entre lui et Webster.

Klass était venu rejoindre le mulâtre, il partit pour Troanna afin d'avertir Lady Sidney.

L'idée d'un duel entre Albert et son frère, affola Laurianne.

Tout était découvert, perdu.

— Oh ! j'empêcherai ce duel à tout prix, avait-elle murmuré.

La distance qui séparait Troanna du cimetière du village, était beaucoup plus courte que celle à parcourir des Cascades, et Laurianne avait jeté un manteau sur sa robe pendant qu'on attelait; elle devait y arriver peu de temps après eux.

Deux heures plus tard, Laurianne était étendu sur son lit.

Deux cierges brûlent dans la chambre.

Un crucifix est posé sur la poitrine de la morte que veille une de ses femmes en égrenant son chapelet.

Le comte et Raoul entrèrent.

Pendant que ce dernier donnait quelques instructions à la femme de chambre, Christian s'approchait du lit.

Là, il s'arrête, les yeux fixés avec une expression d'effroyable angoisse, sur le beau visage immobile qui semblait sculpté dans un bloc de marbre, puis se laissant tomber à genoux près du lit, il cache son visage entre ses mains et murmure :

— Si vous êtes ma mère, pardonnez-moi de vous avoir haïe...

Raoul s'approche et le touche légèrement à l'épaule.

Christian se relève et met un baiser de paix sur le front de Laurianne, puis il quitte Troanna entraîné par son cousin.

Le cauchemar qui avait torturé son âme troublée et qui lui montrait la créole comme sa mère, s'effaça au premier sourire de Valentine qui lui présente Josette comme sa soeur jumelle, en lui donnant une explication plausible.

Les deux jeunes filles avaient été emmenées du manoir par Penhouët et le marquis, elles étaient encore endormies de ce profond sommeil où les avait plongées l'exhalation des bouquets.

Ce ne fut qu'en arrivant aux Cascades que l'effet cessa et elles se réveillèrent.

Les funérailles de Lady Sidney se firent sans obtention.

Par un testament la créole laissait tous ses biens au marquis de Lorency qui les fit distribuer aux pauvres, redonna le manoir à la vieille baronne de Troanna qui revint l'habiter avec plaisir.

CONCLUSION

Quatre mois après ce terrible drame, la Cour d'assises du département de l'Ille-et-Vilaine, reconnaissait l'innocence de Jacques Renières et condamnait par contumace Rémy Webster à la peine de mort.

Toutes les recherches pour retrouver ce dernier furent infructueuses.

Ce ne fut que longtemps après qu'on retrouva son corps au puits aux fosses, il s'était donné la mort à l'endroit où il avait voulu jeter l'enfant de Yolande de Salverne.

Grâce à ses influences, à sa richesse, le marquis de Lorency fit établir l'acte de naissance de sa fille.

Quelques jours après la réhabilitation de Jacques Renières, Raoul de Lorency épousait Josette.

Ils s'aimaient, ils étaient heureux.

Quatre ans après avait lieu le mariage de Christian avec Louise Carin.

La jeune fille avait obtenu de son père l'autorisation de rester avec la marquise et Josette.

Louise eût volontiers pardonné à sa mère, mais Christian ne permit pas à l'orgueilleuse Hortense de franchir le seuil de son hôtel.

Seul, M. Carin y venait souvent chercher une consolation à ses chagrins; lui, n'avait été coupable que de faiblesse.

Par un beau soir d'été, toute la famille était réunie sur la terrasse du château des Cascades, Albert, qui était assis près de Valentine, lui prit la main et murmura :

— En voyant nos enfants, je sens plus que jamais les fautes de ma vie... la vraie joie ne se trouve que dans l'amour pur et légitime qui ne cause que des ravissements sans laisser de remords... Je ne me pardonne pas les larmes que je vous ai fait verser, Valentine.

— Mon ami, fit-elle en se penchant vers lui, pourquoi regarder en arrière, n'est-ce pas des regrets superflus, votre amour ne m'est-il pas rendu... j'ai foi en vous et en l'avenir...

Il lui baise la main et dit à haute voix :

— Aimez-vous, mes enfants... aimez-vous uniquement et toujours, c'est là le vrai bonheur, il ne faut rien chercher au delà.

FIN

NINON DE LENCLOS

(Suite de la page 9)

C'était peu charitable mais ces choses là sont la rançon de la célébrité quelle qu'elle soit. Grands héros ou grandes coquettes sont autant de sujets à légende; on leur prête des qualités ou des défauts qu'ils n'ont jamais eus, on brode là-dessus, un jour un biographe s'empare de ces éléments et s'il a quelque autorité, c'est son oeuvre qui fait foi.

Bien des personnages, dans l'histoire, seraient dépouillés de tout prestige si l'on s'était borné à raconter purement et simplement leur vie et à ne pas leur attribuer ce qui est souvent l'ouvrage des autres.

Mais le monde est ainsi fait, la légende sera toujours plus forte que l'histoire et il ne faut pas désespérer de voir un jour un peintre de talent nous faire le tableau d'une Ninon de Lenclos toute éblouissante de beauté à l'âge de quatre-vingts ans.

Choses Drôlatiques

LE CAS DE BEBE

La maman. — Comment, tu n'es pas honteux de pleurer comme ça... à ton âge.

Bébé. — Comment qu'on pleure à mon âge ?

ENTRE FILLETTES

— J'aime mieux ma poupée que la tienne, elle a de beaux cheveux

— Oui, mais ma poupée n'a pas de poux.

UNE BONNE PLACE

— Ce qu'il me faudrait c'est une place comme la tienne.

— C'est bien celà, tout le monde veut des positions de faïnéants.

ENTRE BONNES AMIES

Adèle. — Que donnerais-tu pour avoir ma beauté ?

Justine. — Ce que tu donnerais pour avoir mon âge.

LE CENTENAIRE

— Il est tout de même centenaire le vieux.

— Oui, mais il y a mis le temps.

RESPECT DES MORTS

— Voyons, Alfred, tu es en deuil et tu joues du piano.

— Oui, mais je ne joue que sur les notes noires.

DESAPPOINTEE



Monsieur. — J'ai vu mon médecin qui m'a interdit les cigarettes.
Madame. — Oh, tu peux encore retarder ton traitement, il ne me manque que 4,000 coupons pour avoir ma poêle à frire.

CONSEILS

L'avocat. — A l'audience vous ferez semblant de ne plus vous rappeler de vos crimes.

Le bandit. — Mais, je vais passer pour un idiot.

DOUBLE ENQUETE

La jolie nièce. — Ma tante, que ferais-tu si, comme moi, tu apprenais qu'un jeune homme s'inquiète de mes qualités comme ménagère.

La tante. — Je m'empresserais de m'enquérir discrètement de ses capacités comme gagne-pain.

BIEN DEFENDUE



— Qu'as-tu dit à ce petit vieux qui te suivait?
 — Je lui ai demandé si son médecin lui permettait les marches forcées.

Monologue comique

LE BONHEUR PARFAIT

par PAUL COUTLEE

Vous y croyez au bonheur parfait? Moi, j'y crois.
 Le bonheur parfait, c'est la vie à deux.

Ce qui ne veut pas dire que le parfait bonheur naisse de ce bonheur parfait, car si le bonheur parfait est la vie à deux, le parfait bonheur est la vie à . . . seul, à soi tout seul.

Tous les gens mariés le savent mais pas un n'osera l'avouer, surtout si son cinquante pour cent est présent.

Que voulez-vous, le bonheur est lâche.

Le mari qui entre chez lui pour prendre son repas du soir trouve le parfait bonheur, mais le bonheur parfait est au restaurant où le repas est prêt dès qu'il arrive.

Tout le monde peut trouver le bonheur parfait avec une femme mais qui n'a pas savouré le parfait bonheur d'avoir un ami. Un ami, c'est si rare.

Partout où vous avez un ami c'est le parfait bonheur, au club, au restaurant, au bar. Vous oubliez tous les soucis de la vie, toutes les vicissitudes de l'existence.

Avec le bonheur parfait on parle de compte de charbon, d'une nouvelle robe, d'un chapeau neuf, de mauvaise digestion, de boutons qui manquent, de chaussures percées, etc., etc.

C'est très gai, mais . . . très triste.

Et cependant, tous, tant que nous sommes, nous filons le bonheur parfait auprès de nos tendres moitiés et nous ne voudrions pas changer notre situation pour un empire.

Un exemple: prenez un homme qui perd sa femme. Il lui faut huit jours pour se consoler de la perte qu'il vient de faire.

Il lui faut un autre huit jours pour s'en réjouir.

Un autre huit jours pour regretter son existence de jadis.

Et huit jours après il file de nouveau le bonheur parfait avec une seconde épouse.

Ce ne sera que huit jours après son mariage qu'il ira trouver le parfait bonheur avec ses amis.

Et la vie recommencera pour notre homme avec ses discussions de compte de charbon, de nouvelle robe, de chapeau neuf, de boutons qui manquent et de mauvaises digestions, et ça se continuera jusqu'à *Ad Patres*.

JEUNES GENS! JEUNES FILLES! qui récitez dans les salons, achetez *QUE NOUS DIS-TU?* (62 déclamations comiques), *MES MONOLOGUES* (67 déclamations comiques). En vente dans toutes les librairies ou chez l'auteur, M. PAUL COUTLEE, 1226, rue St-André, Montréal. Prix: Un dollar le volume, au choix.

PENDANT LA GUERRE

— Pourquoi t'es-tu enrôlé?
 — C'est que je ne suis pas marié et que j'aime la guerre.
 — Moi, c'est parce que je suis marié et que j'aime la paix.

APRES LE MORCEAU DE PIANO

La pianiste. — J'espère que vous n'avez pas entendu ma fausse note.

Le critique (galant). — Laquelle?

TRADUCTION INATTENDUE

L'auteur. — Mes livres ont eu un succès considérable. J'ai été traduit en anglais, en italien, en espagnol, en allemand...

L'ami. — Et au tribunal?

INNOCENCE

La tante. — Alors tu es bien gentille, tu aides bien à ta maman.

La petite fille. — Oh oui, c'est moi qui compte les petites cueillères lorsque les invités sont partis.

UNE GRANDE DOULEUR

— Ça a du te donner un coup lorsque tu as appris que ta femme s'était asphyxié au gaz d'éclairage ?

— Oui, surtout lorsque j'ai reçu mon compte de la compagnie.

RESULTAT

— Pourquoi avez-vous renvoyé votre vieille bonne ?

— Elle était trop têtue, voilà dix ans que je lui demande de me préparer un bain de pieds.

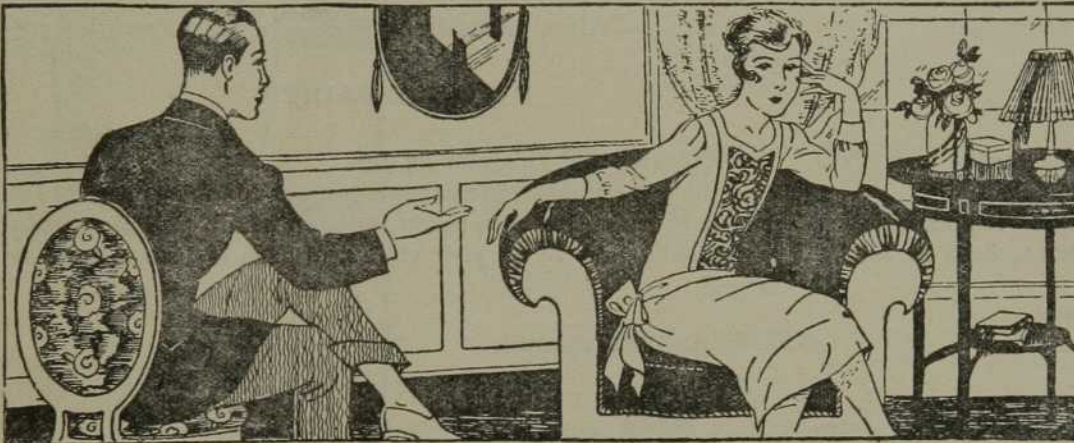
AVANTAGE

L'enfant. — J'aimerais être un lapin.

La maman. — En voilà une idée, pourquoi aimerais-tu être un lapin ?

L'enfant. — Le professeur nous a dit que les lapins multipliaient par centaines et je ne puis pas multiplier par treize.

MAUVAISE POLITIQUE



Adrienne. — Ma meilleure amie, c'est Alice.
Gaston. — Quelle charmante jeune fille et comme elle s'habille bien.
Adrienne. — Vous allez finir de me dire des choses désagréables.

MAUVAIS REPONDANT

— Si tu fais des dettes ton père répondra pour toi.

— Comment veux-tu qu'il réponde pour moi, il est sourd et muet.

TROP DE SCIENCE

— Avec tout ce que je sais sur les automobiles on pourrait remplir un gros livre.

— Oui, et avec tout ce que tu ne sais pas on pourrait remplir un hôpital.

SUGGESTION

L'enfant. — Tu as donné des pastilles à mon petit frère et tu ne m'en donnes pas à moi.

La maman. — Mais, est-ce que tu tousse, toi ?

L'enfant. — Presque.

EN CLASSE

— Qu'est-ce qu'un bipède ?

— Un animal à deux pieds ou deux pattes. Exemple : une poule.

— Et un quadrupède ?

— Un animal à quatre pattes ou quatre pieds. Exemple : deux poules.

CHEZ LE MEDECIN

La dame. — Mon mari est bien bas, docteur, que faut-il lui faire prendre pour le remonter ?

Le médecin. — Faites-lui prendre l'ascenseur.

ENTRE AMOUREUX

— Donnez-moi un baiser

— Je ne donne pas mes baisers.

— Vendez-m'en un.

— Ils ne sont pas à vendre.

— Echangeons-les.

— Comme il vous plaira.

TEMPS PREHISTORIQUES



— Oh, Miocène, je crois que Pitou se souvient de toi. (Miocène se rappelle avoir donné des coups de pieds à Pitou lorsque Pitou était petit.)

PEUT ETRE

1ère dame. — Avez-vous une bonne ?

2ème Dame. — Je ne sais pas, quand je suis sortie tout à l'heure j'en avais une.

PAS POSSIBLE



Juliette. — Je ne puis pas être votre femme, allez-vous-en et oubliez-moi.

Charles. — Je ne peux pas vous oublier, j'ai une mémoire du diable.

DE PLUS EN PLUS FORT

— J'ai vu un homme qui est resté sous l'eau durant une demi heure.

— Moi, j'ai vu plonger une femme il y a six mois et elle n'est pas encore remontée.

LAISSEZ DONC

— Que fais-tu avec ce sabre ?

— Je nettoie une arme à feu.

— Tu appelles ce sabre une arme à feu.

— Oui, c'est une arme à feu mon père.

APPETISSANT

— Est-ce que la dinde que je vous ai vendu pour votre dîner de Noël était bonne ?

— Presque, je suis le seul de la famille qui ne soit pas au lit.

ENTRE AMIES



— Arthur a une nouvelle sirène à son auto.
 — Qu'a-t-il fait de la petite blonde qu'il avait autrefois.

PREMIERE FOIS



La voisine.—C'est la première fois que je vois ce couple faire quelque chose en harmonie tous les deux.

PAS DE CHANCE

— Ce pauvre garçon s'est marié parce qu'il avait horreur du restaurant.

— Et maintenant ?

— La famille de sa femme est tellement nombreuse, chez lui, à l'heure des repas, qu'il se croit encore au restaurant.

AU RESTAURANT

Le client.— Etes-vous certain que c'est du canard sauvage que vous m'offrez ?

Le garçon.— Tellement sauvage, monsieur, qu'il nous a fallu courir après lui pendant vingt-cinq minutes dans la cour pour l'attraper.

SES JURONS

— Lorsque ton mari jure il dit : "tonnerre".

— Oui, quand il dit cela, ses yeux lancent des éclairs.

MEMOIRE DE FRAIS

— Mon avocat est un bandit.

— Vraiment ?

— Oui, regarde son mémoire de frais : Pour m'être réveillé la nuit et avoir songé à votre affaire : Cinq dollars.

BIEN RENSEIGNEE

— Combien coûte un chameau ?

— Il coûte cher.

— Tu crois ?

— Oui, puisque le chameau est une bête de somme.

CHEZ LE MEDECIN

— Vous prendrez une cueillette de ce remède après chaque repas.

— Mais qui me paiera les repas.

PROJETS

— Tu bois beaucoup d'eau depuis quelque temps.

— Oui, je m'entraîne, je dois aller aux Etats-Unis prochainement.

POLITESSE

Alice.— Quel âge me donnez-vous ?

Jules.— Oh ! vous ne le paraissez pas.

UN ENFANT PRODIGE

— Mon fils apprend tout ce qu'il veut.

— Et que veut-il apprendre ?

— Rien.

DEFINITION

L'enfant.— Qu'est-ce que ça veut dire : Transatlantique.

La mère.— Ça veut dire "à travers" l'Atlantique.

L'enfant.— Alors "Trans" veut toujours dire "à travers".

La mère.— Oui.

L'enfant.— Alors transparent veut dire "à travers les parents".

HISTOIRE SAINTE

— Racontez-moi l'histoire de Job.

— Job a été accablé de malheurs qui ont fondu sur sa tête les uns après les autres. Il a perdu tout son bétail, puis il a perdu ses enfants, puis il a dû aller vivre seul dans le désert... avec sa femme.

AH ! LES FEMMES



Le directeur du Film.—Après que toutes les scènes de notre film sont photographiées elle veut que nous recommandions parce qu'elle a oublié son fameux sanglot qui lui cause tant de succès.

LES HAUTS PERCHES



La femme du gardien du phare.—Jean, j'ai oublié mon sac dans le bateau. Veux-tu aller me le chercher.

SARCASTIQUE

La dame.—Vous dites que vous avez passé dix ans derrière les barreaux. Etiez-vous un prisonnier ?

Le chemineau.—Non, j'étais un canari.

APRES LE SPECTACLE

—Mais tu as vu le dénouement.
—Comment veux-tu que je le sache ?
—Est-ce que la pièce finit bien ?
—Oui, mais le héros épouse l'héroïne.

MAUVAISE OPERATION

—Qu'est-ce qu'un placement à fonds perdus ?
—Suppose que tu prêtes dix piastres à un ami...
—Ah! Bien... j'y suis.

FRANCHISE

Le nouveau client.—Est-ce qu'on mange bien ici ?

Le garçon.—Oui, monsieur, quand on a pas faim.

CHANGEMENT

Le spécialiste.—Oui, madame, mon traitement fera de vous une tout autre femme.

Le mari.—Suis le traitement, ma femme.

LA BRIQUE

Amanda.—Pourquoi m'aimez-vous alors qu'il y a tant d'autres jeunes filles plus jolies et plus riches que moi.

Lucien.—Le diable m'emporte si je le sais.

LA PREUVE

Julie.—Comment sais-tu que Gaston t'aime? Te l'a-t-il déclaré ?

Estelle.—Non, mais si tu voyais comme il me regarde lorsque je ne le regarde pas.

APRES LA DISCUSSION

Monsieur.—Mais tu avoueras tout de même que j'ai raison ?

Madame.—Oui, si tu admetts que j'ai également raison de mon côté.

UN OPTIMISTE

—Quelle est la définition d'un optimiste ?

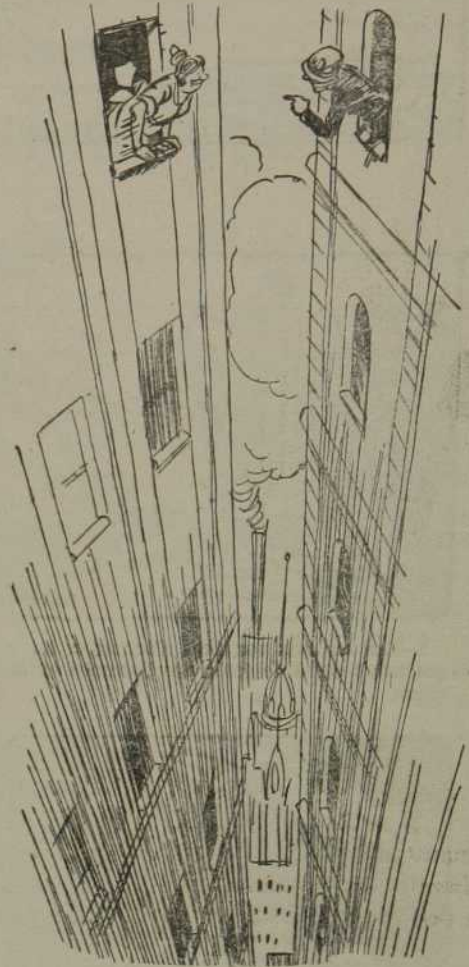
—Un homme qui reçoit ses chemises de la buanderie et qui s'écrie : heureusement que j'avais besoin de dentelles.

PROJETS

L'oncle.—Qu'as-tu l'intention de faire lorsque tu seras grand ?

Le neveu.—J'ai l'intention d'être un marchand retiré des affaires.

ENTRE VOISINES



—Je vais vous voir. Je serai chez vous dans une heure.

COMPARAISON

Le juge.—Votre mari vous a battu ?

La dame.—Il m'a brisé dix records de phonographe sur la tête.

Le juge.—C'est un record.

CADEAU APPROPRIE



—Je veux faire un cadeau à Jules. As-tu quelque chose à me suggérer pour un jeune ménage.
—Oui, un revolver.

Les Aventures de Marcel

EPISODE NUMERO 106



1—Les enfants venaient d'échapper au volcan qui avait cessé de jeter des flammes et des rochers.



2—Ils montèrent à cheval pour continuer leur route mais une violente tempête de sable commença à souffler.



3—Nos amis cherchèrent un abri pour se protéger de la tempête car ils savaient que les tempêtes de sable sont très dangereuses.



4—Le vent soufflait par bourrasques et le sable s'amoncelait autour d'eux en véritables montagnes.



5—Un des chevaux brisa sa rêne et prit peur. Marcel voulut courir pour attraper le cheval mais l'explorateur voulut l'en empêcher.



6—Mais Marcel ne voulait pas perdre son cheval car nos amis avaient encore un long chemin à parcourir.



7—Mais bientôt Marcel perdit le cheval de vue. Le sable lui entra dans les yeux, le nez et la bouche.



8—Suffoqué, Marcel perdit connaissance sans se rendre compte qu'il était arrivé tout près d'un ancien temple.



9—Ce temple était habité par un vieil ermite. Le chien de l'ermite tira celui-ci par sa robe.



10—L'ermite suivit le chien sans savoir ce qu'il voulait. Le chien se dirigea vers un banc de sable.



11—Avec ses pattes il enleva le sable qui commençait à recouvrir complètement le pauvre Marcel.



12—L'ermite prit Marcel dans ses bras et le porta dans le temple pour le protéger de la tempête.

(La suite de cette histoire dramatique dans LE SAMEDI de la semaine prochaine.)

Nouveau
Roman
Littéraire
du
"Samedi"

ESCLAVE OU REINE

Par DELLY

No 2 (Suite)

III

— C'est bien. Comme je ne tiens en aucune façon à éterniser les fiançailles, vous vous arrangerez de façon que le mariage puisse être célébré dans un mois. Il le sera d'abord à l'église catholique. C'est une concession que je veux bien faire, puisque jusqu'ici, Lise a pratiqué cette religion qui est celle de ce pays et qui était celle de son père. Puis, un de nos prêtres viendra bénir ici notre union selon nos rites.

— Et... si elle refuse absolument, sur ce point-là? murmura Mme de Subrans.

Il eut un impatient mouvement d'épaules :

— Une enfant! comment peut-elle avoir une opinion arrêtée sur telle ou telle religion? Cela ne signifie rien du tout, Catherine. Elle s'y fera sans difficulté, d'autant plus qu'elle m'a paru fort timide.

— Oui, elle est timide et très douce. C'est une nature charmante.

— Tant mieux! Elle me semble réaliser, de toutes façons, mon idéal. A demain, Catherine.

Sans plus lui tendre la main qu'à l'arrivée, il se dirigea vers la porte. Comme il allait sortir, elle le rejoignit tout à coup.

— Vous... vous ne la ferez pas trop souffrir, Serge? dit-elle d'un ton de supplication.

Il eut un mouvement irrité.

— Prétendez-vous vous moquer de moi, Catherine? Je n'ai aucune idée de passer pour un Barbe-Bleue, sachez-le. Olga a été heureuse près de moi, Lise le sera de même... Et rappelez-vous que, de toutes façons, cette enfant ne restera pas ici maintenant. Vous n'avez pas dû oublier, n'est-ce, pas, que la devise des princes Ormanoff est: «Périssent la terre entière, et l'honneur même des miens, pourvu que ma volonté s'accomplisse»?

RESUME DES PRECEDENTS CHAPITRES

Le prince Serge Ormanoff, un russe, demande à madame de Subrans la main de sa fille Lise.

Madame de Subrans a un secret que détient le prince Serge et qui peut ruiner sa réputation d'honnête femme.

Madame de Subrans est donc obligé de faire une pression énergique sur la jeune fille pour la décider à ce mariage.

Elle courba la tête sans répondre, et il sortit du salon.

Alors elle s'affaissa sur un siège et enfouit son visage entre ses mains.

— C'est affreux!... affreux!... murmura-t-elle. Pauvre petite Lise, dois-je donc te sacrifier? Oui, car je sais trop bien qu'il mettra sa menace à exécution. Alors mes enfants seraient déshonorés... Et Lise, elle-même, serait si malheureuse, en apprenant que... Oh! quelle torture que ce poids que je traîne! gémit-elle en se tordant les mains. Pourquoi faut-il que cet homme soit venu y ajouter encore!... Il est vrai que, peut-être, Lise sera près de lui plus heureuse que je ne le crois.

Elle essayait ainsi de se rassurer, de se persuader même que Lise trouverait le bonheur dans cette union. Après tout, il était vrai qu'elle avait entendu dire qu'Olga semblait très heureuse, et qu'elle aimait beaucoup son mari. Pourquoi n'en serait-il pas de même pour Lise?

Elle se leva, ouvrit la porte et appela :

— Lise!

Puis elle entra dans la pièce voisine et s'assit à sa place habituelle, mais en tournant le dos au jour, car elle avait conscience de l'altération de son visage.

— Vous m'avez appelée, maman? dit Lise en s'avançant d'un pas léger.

— Oui, mon enfant. Assieds-toi ici, et écoute-moi... Je vais droit au but. Le prince Ormanoff, voyant en toi le vivant portrait de sa première femme, ta cousine et la sienne, te demande en mariage.

Lise eut un sursaut de stupeur en fixant sur sa belle-mère ses beaux yeux effarés.

— Oh! maman!... C'est une plaisanterie! A mon âge!

— Olga n'avait que seize ans quand Serge l'a épousée.

— Oh! non, non!... dites lui non, maman! s'écria spontanément Lise avec un petit frisson d'effroi. Lui qui me fait si peur!

Les mains de Mme de Subrans eurent un frémissement.

— C'est un enfantillage de ta part, Lise. Serge est un homme de haute valeur, et, de toutes façons, ce sera pour toi un mariage magnifique. Les princes Ormanoff sont de vieille race souveraine et les tsars, en leur enlevant cette souveraineté, leur ont laissé de nombreux privilèges ainsi que des biens immenses. Tu seras entourée de luxe, tu auras toutes les satisfactions imaginables. Serge te conduira dans le monde, il te fera voyager... Tu seras heureuse, tu verras, mon enfant.

— Maman!... mais je ne veux pas! C'est impossible, voyons, maman! On ne se marie pas à mon âge!

La surprise avait d'abord dominé chez elle, mais maintenant c'était la terreur en comprenant que, réellement, cette chose inconcevable était sérieuse.

— Mais si, Lise! ne m'oblige pas à te répéter les mêmes choses, mon enfant! Je suis si lasse!

Lise se pencha un peu pour essayer de voir le visage de sa belle-mère.

— C'est vrai, vous semblez bien fatiguée, maman! Qu'avez-vous?

— Ce cœur, toujours, dit Mme de Subrans d'une voix un peu haletante. Il me faudrait du calme et... et ce n'est pas aujourd'hui que j'en aurai... surtout si tu te montres récalcitrante, Lise.

— Maman, est-ce possible que vous vouliez cela? s'écria Lise avec angoisse. Je ne connais pas ce prince Ormanoff.

— Mais moi, je le connais; je sais qu'il a rendu sa première femme heureuse. Certes, il est d'apparence très froide, mais que signifie cela? Les belles protestations, les douces paroles ne cachent souvent que des pièges. De plus, vu ta jeunesse, il ne sera pas mauvais pour toi d'avoir un mari sérieux, qui saura te diriger... Ne prends pas cet air navré, Lise! Ne croirait-on pas que je te condamne au supplice?

Lise tordit machinalement ses petites mains.

— Il me fait peur!... Et puis, jamais encore je n'avais pensé que je puisse me marier. Cela me semblait si, si lointain! Je me considérais toujours comme une enfant... Et, tout d'un coup vous venez me dire qu'il faut que je devienne la femme de cet étranger, qui m'emmènera où il voudra, loin d'ici, loin de vous tous! Oh! maman! dites-lui non, ne pensez plus à cela, je vous en prie!

Mme de Subrans abaissa un peu ses paupières, comme si la vue du doux regard implorant lui était insoutenable.

— Tu es folle, Lise! Certes, tu n'avais aucun raison jusqu'ici de penser au mariage; mais, du moment où une occasion inespérée se présente, il importe de ne pas le laisser échapper.

— Mais, maman, je suis sûre que le prince Ormanoff n'est pas catholique!

— Non, naturellement. Mais tu seras mariée d'abord selon le rite de ta religion, ainsi qu'il est habituel pour les unions mixtes.

— Je ne puis épouser qu'un catholique! s'écria Lise avec un geste de protestation.

— Que tu es ridiculement exagérée, ma pauvre enfant! Ta mère et moi étions-nous catholiques? Cela a-t-il empêché que je vous laisse suivre à tous trois la religion de votre père?

— Mais... lui... voudrait-il? murmura Lise.

Les paupières de Catherine battirent un peu.

— C'était lui-même qui m'a dit que votre mariage serait béni à l'église catholique, répondit-elle d'une voix sourde. Tu verras qu'il n'est pas si terrible qu'il en a l'air. Avec de l'adresse, qui sait? tu en feras peut-être ce que tu voudras, petite Lise!

Lisa cacha son visage entre ses mains.

— Est-ce possible!... est-ce possible que, tout d'un coup, je doive me décider!... Mais je puis réfléchir quelques jours, maman, demander conseil?

Le visage de Catherine se contracta. Demander conseil!... à son confesseur, sans doute? Qui sait si ce prêtre ne viendrait pas se mettre à la traverse! Il fallait, à tout prix, arracher à l'enfant une promesse.

— Réfléchir! Lise, le prince veut une réponse ce soir. Comprends-tu, il retrouve en toi sa première femme qu'il a beaucoup aimée, et depuis qu'il t'a vue, il ne vit plus, dans la crainte d'un refus. Pense donc, Lise, ce sera une charité de consoler ce veuf, de lui rappeler Olga...

Les mots sortaient avec peine des lèvres desséchées. A bout de force, Mme de Subrans laissa tomber sa tête sur le dossier du fauteuil.

— Maman, maman! dit Lise avec angoisse.

Catherine était évanouie. La jeune fille appela Albéric, l'envoya chercher le médecin, puis essaya de faire revenir à elle sa belle-mère. Mais la syncope durait encore quand arriva le docteur Mourier.

— Est-elle donc plus malade, docteur? demanda Lise lorsque, Mme de Subrans ayant repris ses sens, le médecin s'éloigna après avoir écrit quelques prescriptions.

— Un peu plus, oui... Il faudrait lui éviter les grandes contrariétés, les trop fortes émotions. A-t-elle eu quelque chose de ce genre aujourd'hui?

— Oui, peut-être, murmura Lise en rougissant.

— C'est cela. Elle a besoin d'une grande tranquillité d'esprit, je ne vous le cache pas, mademoiselle Lise. A ce prix, elle peut vivre des années avec cette maladie.

Lise, en revenant vers la chambre de sa belle-mère, se sentait toute troublée. Était-ce donc sa résistance à ce mariage qui avait occasionné cette secousse, dont, visiblement, le docteur se montrait inquiet? Alors, si un malheur survenait, si Albéric et Anouchka devenaient orphelins,

ce serait elle, Lise, qui en serait la cause?...

— Que faire, mon Dieu?... que faire? murmura-t-elle éperduement.

En l'entendant entrer, Mme de Subrans tourna vers elle son visage défait.

— Tu vois, enfant, en quel état précaire est ma santé, dit-elle d'une voix étouffée. Un jour ou l'autre, je puis m'en aller dans une crise, dans une syncope. Tu resterais sans proche parenté... Tandis que, mariée, tu n'aurais besoin de personne, et je parterais plus tranquille pour toi...

La main brûlante de Lise se posa sur celle de sa belle-mère, qui tremblait convulsivement.

— Vraiment, si j'acceptais ce mariage, vous seriez satisfaite, maman?

Un oui presque imperceptible passa entre les lèvres de Catherine.

— En ce cas, puisque vous pensez que c'est un bien pour moi, j'épouserai le prince Ormanoff, dit Lise d'une voix un peu éteinte.

En même temps elle se penchait, offrant son front aux lèvres de sa belle-mère.

IV

Lise attendit donc, avec une secrète terreur, la visite annoncée de l'étranger qui allait devenir son fiancé. Elle essayait de se rassurer en se disant que Mme de Subrans paraissait connaître Serge Ormanoff et qu'elle ne l'engagerait pas à un mariage qui ne lui paraîtrait pas présenter de suffisantes garanties. Elle avait une très grande confiance en sa belle-mère, qu'elle savait très sérieuse et qui lui avait toujours témoigné du dévouement et de la sollicitude.

Elle n'avait donc aucune velléité de se révolter contre ce mariage presque imposé par sa belle-mère. Pourtant quand, dans l'après-midi, elle entendit l'automobile du prince Ormanoff s'arrêter devant la maison, elle devint toute pâle et regarda d'un air éperdu Mme de Subrans.

— Voilà votre fiancée, Serge, dit-elle d'un accent un peu rauque, en désignant la jeune fille qui s'était avancée machinalement, mais baissait les yeux pour retarder le moment où il faudrait rencontrer ce regard qui lui avait causé une impression d'effroi.

— C'est fort bien, dit la voix brève de Serge. J'en suis heureux, Lise... Mais levez donc les yeux, je vous prie. Olga me laissait

toujours lire jusqu'au fond de son regard, je désire que vous agissiez de même.

Elle obéit, et ses grands yeux timides et apeurés se posèrent sur la froide physionomie de son fiancé. Pendant quelques secondes, il parut contempler avec une sorte de satisfaction altière la délicate créature tremblant devant lui.

— Vous n'êtes encore qu'une enfant, Lise. Vous serez, je l'espère, très soumise et tout ira fort bien... Vous semblez souffrir, Catherine? Ne vous croyez pas obligée de vous fatiguer à demeurer ici. Je serais désoler de gêner qui que ce fût, pendant ce temps de fiançailles que nous rendrons très bref, n'est-ce pas?

Mme de Subrans ne protesta pas. De fait, elle n'en pouvait plus. Puis, ne valait-il pas mieux laisser seuls les fiancés? Peut-être ainsi une étincelle jaillirait-elle entre eux...

Cependant, un tel événement ne semblait pas devoir se produire. Le prince Ormanoff avait avancé à Lise un fauteuil et avait pris place près d'elle. Avec sa haute taille il semblait la dominer et l'écraser. Posant sa longue main fine sur l'épaule de la jeune fille, il se mit à l'interroger sur son existence, sur ses occupations, sur ses études. Comme elle répondait d'une voix étranglée par l'émotion, il l'interrompit...

— Avez-vous peur de moi, Lise? demanda-t-il d'un ton presque doux.

Elle murmura en rougissant : — Un peu, oui. Pardonnez-moi...

— Cela ne me déplaît pas, à condition que cette crainte ne vous paralyse pas et ne vous enlève pas l'usage de la voix. J'ai l'intention de vous rendre très heureuse, pourvu que vous soyez docile à la direction que je vous donnerai.

— Je ferai ce que vous voudrez, dit-elle doucement.

Serge continua son interrogatoire. Il eut un hochement de tête satisfait en apprenant qu'elle parlait couramment le russe et l'allemand, mais fronça le sourcil au seul mot de latin.

— Vous me ferez le plaisir d'oublier cela, dit-il froidement. Rien ne donne davantage à une femme un air de pédantisme, — ce que je déteste le plus au monde. Du reste, votre instruction me paraît en voie d'être poussée trop loin. Heureusement, il est temps encore d'endiguer.

— Vous... vous ne me permettez plus de travailler? balbutia-t-elle.

— Ah! certes non! Salir vos doigts à des écritasseries inutiles à votre sexe, fatiguer vos beaux yeux à des études ridicules! Ce n'est pas moi qui autoriserai jamais cela, Lise!

Des larmes qu'elle ne put retenir vinrent aux yeux de la jeune fille.

Serge eut un mouvement d'irritation, et il parut à Lise que sa main s'appesantissait lourdement sur son épaule.

— Ecoutez-moi, et que ceci soit dit une fois pour toutes : accoutumez-vous à ne plus pleurer à propos de tout et de rien, comme le font si volontiers les femmes, car rien n'est plus insupportable.

Elle courba la tête et essaya de refouler ses larmes. Mais elles augmentaient au contraire, et glissaient lentement sur ses joues et jusque sur le corsage de voile blanc qu'elle avait revêtu aujourd'hui en l'honneur de ses fiançailles.

Une lueur d'émotion, presque imperceptible, parut un instant dans le regard du prince. Il eut un mouvement pour se pencher vers Lise. Mais, se ravisant, il s'enfonça dans son fauteuil en disant d'un ton calme :

— Quand vous serez plus raisonnable, nous causerons, petite fille trop impressionnable.

Il sortit de sa poche un étui d'or délicatement ciselé et, l'ouvrant, y prit une cigarette. Bientôt une mince spirale de fumée s'éleva et une odeur de fin tabac flotta dans la pièce.

Du coin de l'oeil, Serge observait sa fiancée. Elle tenait toujours la tête baissée, mais les pleurs séchaient sur ses joues un peu empourprées.

— Lise!

Elle leva ses yeux encore empués de larmes, et regarda successivement d'un air interloqué, l'étui qui lui était présenté et le visage du prince Ormanoff.

— Vous ne fumez pas?

— Oh! non! dit-elle d'un ton effaré.

— C'est cependant chose fréquente dans notre pays, et il faudra vous y accoutumer, car il me plaît de voir parfois une cigarette entre de jolies lèvres.

Elle semblait si absolument abasourdie, et suffoquée même, qu'un léger sourire vint aux lèvres de Serge.

— Cela paraît vous étonner prodigieusement, petite Lise? Il est vrai que ma cousine Catheri-

ne ne fumait jamais, mais votre mère, en revanche, était une fervente de la cigarette.

Lise dit timidement :

— Vous avez beaucoup connu maman... prince ?

— Appelez-moi Serge. Oui, je l'ai vue pendant plusieurs années, durant mes séjours à Moscou et à Petersbourg. J'étais très jeune, alors. Elle vint aussi une année, à Kultow, avec sa cousine Catherine. Déjà elle était fiancée au vicomte de Subrans... Donnez-moi votre main, Lise. J'ai pu trouver à Périgueux une fort jolie bague, en attendant que je vous en choisisse une autre à Paris.

Il glissa au petit doigt frémissant le cercle d'or orné d'un rubis et de brillants; puis, gardant sa main entre les siennes, et la caressant comme celle d'un enfant bien sage, il se mit à lui décrire Cannes, les fêtes qui s'y donnaient, les relations qui étaient les siennes — le tout avec la condescendance un peu dédaigneuse d'un homme sérieux qui veut bien s'occuper à amuser une petite fille.

Déjà elle sentait s'appesantir sur elle une inflexible volonté. Serge la considérait comme lui appartenant et parlait en maître.

— Lise, venez avec moi dans le jardin... Gardez votre coiffure d'enfant, je préfère cela pour le moment... Je vous emmène en automobile de Périgueux.

Tout cela du ton péremptoire d'un homme accoutumé à voir tout plier devant sa volonté.

Mme de Subrans avait cependant essayé d'objecter que cette promenade à deux n'était pas conforme aux usages français, mais il avait répondu simplement par un ironique sourire, et les deux jours suivants avait emmené Lise un peu plus loin encore.

Un matin, en arrivant à la Bardonnaye, Serge trouva sa fiancée occupée à reprendre du linge.

— A quoi travaillez-vous là ? dit sèchement le prince. Voulez-vous bien me laisser cela !

Et, prenant la serviette des mains de Lise tout abasourdie, il la jeta au loin sur une chaise.

— Je ne veux pas que vous vous abîmiez les doigts à des horreurs pareilles, ajouta-t-il. Seules, quelques broderies délicates seront tolérés par moi.

Six jours après les fiançailles, Mme de Subrans, Lise et le prince partirent pour Paris. Serge avait décidé qu'il fallait y aller commander le trousseau et les toilettes de la future princesse.

Catherine et sa belle-fille descendirent dans un hôtel de la rive gauche. où, chaque jour, une des voitures du prince Ormanoff vint les chercher pour les conduire dans les magasins les plus renommés. C'était Serge lui-même qui choisissait les toilettes, chapeaux, fourrures. Il imposait son goût — qui était du reste très sûr, car il avait le sens très vif de la beauté — à la petite fiancée craintive, un peu ahurie, elle qui n'avait jamais été plus loin que Périgueux, et ignorait toutes les recherches du luxe et de la vanité qui s'épalaient devant elle. Son avis n'était jamais demandé. Quand Serge avait décidé, tout était dit, il ne restait qu'à s'incliner.

Pourtant, un jour, Lise s'insurgea. Elle avait été avec sa belle-mère essayer des toilettes de bal chez un des plus célèbres couturiers parisiens. Mais, quand elle vit le décolletage assez prononcé qui avait été fait, elle rougit et dit vivement.

— Jamais je ne porterai cela ! Il faudra faire remonter ce corsage plus haut, madame.

La première s'exclama :

— Mais ce n'est rien cela, mademoiselle ! C'est un décolletage modéré. Vous avez des épaules délicieuses, bien qu'un peu frêles encore, il faut les montrer, légèrement, tout au moins.

— Non, je ne le veux pas, dit Lise d'un ton ferme. Vous changerez ce corsage, je vous prie.

— Mon enfant, n'exagère pas ! murmura à son oreille Mme de Subrans. Songe d'ailleurs que Serge sera très mécontent.

— Je lui en parlerai moi-même. Mais jamais je ne porterai cela, dit résolument Lise.

Lui en parler ! C'était facile à dire, mais autrement difficile à faire !

Dès les premiers mots, Serge fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que cela ? Vous avez décidé ce changement de votre propre autorité ?

— Mais non, vous le voyez, Serge, puisque je vous en parle.

Ses lèvres tremblaient un peu, et elle était délicieusement touchante ainsi, avec ses beaux yeux craintifs, timidement levés vers lui.

Les sourcils blonds se détendirent, Serge leva légèrement les épaules...

— Folle petite fille ! Je veux bien être indulgent pour cette fois, d'autant plus que vos femmes de chambre auront vite fait de remettre les choses en état quand il le faudra... Mes compli-

ment sur l'éducation sérieuse que vous lui avez donnée, Catherine ! ajouta-t-il avec une imperceptible ironie, en se tournant vers sa cousine.

Les deux femmes étaient exténuées lorsque, au bout, de dix jours elles reprirent le chemin de Péroulac.

Le prince Ormanoff était parti pour Pétersbourg, où l'appelaient quelques affaires. Il ne reparut à la Bardonnaye que trois jours avant le mariage. Ce temps avait paru bien court à Lise, qui se sentait plus légère et plus elle-même en sachant loin, très loin ce fiancé pour lequel elle éprouvait une crainte insurmontable. Combien la date redoutée approchait vite !

— Oh ! maman, n'y a-t-il pas moyen de faire autrement ? murmura-t-elle en prenant congé de sa belle-mère, un soir où l'angoisse l'étreignait plus fortement.

Le visage blafard de Mme de Subrans se crispa un peu, tandis qu'elle répondait :

— Mais non Lise il n'y a aucune raison pour cela. Voyons, Serge est très bon pour toi. Sa nature est autoritaire, mais il t'aimera beaucoup si tu es gentille et bien soumise comme il convient à ton âge.

— J'ai peur de lui, soupira Lise. Quand je pense qu'il va m'emmenner si loin de vous !

C'était cette pensée qui la faisait frissonner, tandis qu'au matin du jour redouté sa belle-mère, dont le visage était affreusement altéré, l'aidait à revêtir la longue robe de soie souple garnie d'admirables dentelles, exécutée d'après un dessin fait par le prince Ormanoff. Sur les épaules de la tremblante petite mariée, Mme de Subrans jeta un vêtement tout en renard blanc, d'un prix inestimable, que Serge avait rapporté de Pétersbourg... Et, à la sortie de l'église, bien des regards envieux couvrirent la jeune épousée ainsi royalement vêtue. Mais d'autres personnes hochèrent la tête en regardant la physionomie altérée et fermée du prince Serge, et le beau visage de Lise, si pâle et si doux.

— C'est un mariage magnifique... mais sera-t-elle heureuse ? songeait-on.

V

Une neige légère était tombée le matin et poudrait encore les arbres dépouillés du cimetière, les allées étroites, les tombes qui

semblaient ainsi toutes parées, comme pour accueillir la nouvelle mariée qui venait d'ouvrir la vieille grille rouillée.

Après la seconde bénédiction nuptiale donnée par un pope dans le salon de Mme de Subrans, Lise, sur l'ordre du prince Ormanoff, était montée afin d'échanger sa robe blanche contre un costume de voyage. Et tandis qu'elle s'habillait en re-foulant ses larmes, il lui était venu l'irrésistible désir d'aller prier encore une fois sur la tombe de Gabriel.

Le prince avait dit qu'ils ne partiraient que dans une heure. Elle avait le temps de courir jusqu'au cimetière et de revenir bien vite, avant qu'il s'en aperçut.

Maintenant, agenouillée, la tête entre ses mains, elle évoquait devant cette tombe l'angélique visage de Gabriel, et ses yeux graves et profonds qui avaient conquis à Dieu l'âme de la petite Lise.

Elle étendit la main et cueillit un des chrysanthèmes blancs, qui demeuraient encore fleuris, grâce au soin qu'en prenait la vieille servante de Mme de Forcils, tombée à peu près en enfance depuis la mort de Gabriel, « son petit chéri ».

— Je le garderai en souvenir de vous, mon ami Gabriel ! murmura Lise en posant ses lèvres sur la fleur. Et vous qui êtes un saint, vous priez pour votre pauvre Lise, vous la protégerez... Oh ! mon Dieu, soyez ma force ! Voyez comme je suis petite et faible...

Elle était si absorbée qu'un bruit de pas, d'ailleurs assourdi par la neige, ne lui avait pas fait lever les yeux, jusqu'à ce que l'arrivant se trouvât à quelques pas d'elle. Alors elle eut une exclamation étouffée en reconnaissant le prince Ormanoff.

— Que faites-vous ici ?

La voix était dure, les yeux que rencontra le regard éperdu de Lise parurent à la jeune femme presque noirs.

— Je suis venue prier une dernière fois sur la tombe d'un ami, répondit-elle d'une voix un peu éteinte.

— Un ami ? comment cela ? Expliquez-vous.

Elle dit alors comment elle était entrée en relations avec Mme des Forcils et son fils, comment Gabriel et elle avaient sympathisé aussitôt, et quel chagrin lui avait causé sa mort. Elle tremblait, beaucoup moins à cause de la bise froide que du saisissement dû à l'apparition ino-

pinée de son mari, et, oubliant de se relever, elle semblait agenouillée devant lui comme une pauvre petite agnelle devant quelque fauve sans pitié.

Il l'écoutait, impassible, et, quand elle eut fini, il dit seulement, d'un ton net et glacé :

— Il faudra oublier tout cela, Lise.

Un effarement passa dans le regard de la jeune femme.

— Oublier Gabriel! Oh! Serge!

— Il le faudra. Toute trace de votre existence antérieure doit disparaître de votre mémoire, car j'ai droit à toutes vos pensées, et j'entends les posséder toutes.

Sa main ferme et pourtant étrangement souple se posa sur celle de Lise et la détacha sans violence de la grille à laquelle elle se crispait. La jeune femme se releva machinalement. Le regard aigu du prince se posa sur son autre main, fermée comme si elle retenait quelque chose.

— Qu'avez-vous là, Lise?

— Une fleur, murmura-t-elle.

— Quelle fleur?

Du geste, elle désigna les chrysanthèmes.

— Vous l'avez cueillie ici, vous l'emportiez comme souvenir?

Elle inclina affirmativement la tête. Sa gorge était tellement serrée qu'il lui semblait impossible de prononcer un mot.

— Donnez-moi cela!

Elle leva un regard d'angoisse sur le hautain visage de Serge.

— Pourquoi? balbutia-t-elle.

— Parce que je le veux. Donnez!

Mais elle serra plus fort la fleur entre ses doigts tremblants, et, instinctivement, essaya de reculer comme pour échapper à Serge.

Hélas! une poigne vigoureuse tenait sa frêle petite main! Qu'elle était peu de chose près de cet homme dans tout l'épanouissement de sa triomphante force masculine!

— Donnez, Lise! répéta-t-il.

Sa voix était froide, très calme, mais Lise frissonna sous le regard dur et troublant qui s'attachait sur elle.

La main de la jeune femme s'entr'ouvrit, laissant voir la fleur blanche. Mais elle ne la tendit pas à Serge. Ce fut lui qui la prit entre ses doigts gantés. Il la jeta à terre et appuya son talon dessus.

— Voilà ce que je fais des « fleurs du souvenir. » Quant à votre résistance à ma volonté,

je me dispense de la qualifier. Mais je vous engage à ne plus recommencer une scène de ce genre.

Il lui prit le bras, et, le serrant sous le sien, emmena la jeune femme vers la porte du cimetière.

Elle se laissait faire, incapable de résister. Mais son pauvre cœur bondissait de douleur et d'effroi, et des larmes s'amoncelaient sous ses paupières frémissantes.

Devant la porte attendait la superbe automobile du prince Ormanoff. Serge y fit monter sa femme, et s'assit près d'elle en jetant cet ordre au chauffeur :

— A toute vitesse!

Presque sans bruit, l'automobile s'éloigna, et, à peine hors du village, prit une allure folle.

Lise, d'abord, n'y fit pas attention. Elle concentrait sa pensée sur cette pauvre fleur, qui gisait là-bas sur le sol neigeux, piétinée, méconnaissable. — la fleur de Gabriel, blanche et pure comme lui.

Mais tout à coup, elle sursauta, et ses yeux stupéfaits allèrent du paysage fuyant, inconnu d'elle, aux objets qu'elle remarquait seulement maintenant, posés sur la banquette de devant: la magnifique pelisse de zibeline que le prince avait voulu qu'elle emportât pour le voyage, et le sac — une merveille d'élégance raffinée — qu'il lui avait rapporté de Russie. Elle avait laissé deux objets dans sa chambre, comptant les prendre au retour du cimetière. Qui donc avait eu l'idée de les descendre et de les mettre dans la voiture sans l'attendre? Le sac n'était même pas fermé...

Elle leva vers son mari ses yeux encore gros de larmes, en murmurant timidement.

— Est-ce que... nous ne retournerons pas tout de suite à la Bardonnaye, Serge?

— Ni tout de suite, ni plus tard, dit-il d'un ton sec.

Elle se redressa brusquement.

— Vous ne voulez pas dire que... que je vais partir sans les revoir, sans les embrasser? balbutia-t-elle.

— Parfaitement, c'est cela même. Ces adieux étaient inutiles et j'aurais encore eu à supporter la vue de ces larmes que vous fait verser une sensibilité réellement à fleur de peau. Vous pourrez écrire un mot à Mme de Subrans, une fois à Cannes, je vous y autorise.

Lise jeta un regard désespéré vers le paysage qui passait avec une vitesse vertigineuse.

— Mais ce n'est pas possible! Je ne peux pas m'en aller comme cela! dit-elle d'une voix étranglée. Je vous en prie, Serge, revenons!... Je ne serai pas longue, le temps seulement de les embrasser, de leur dire...

Il détourna les yeux des belles prunelles implorantes, et un pli de colère vint barrer son front.

— Taisez-vous, Lise, cessez ces supplications ridicules! Il me plaît d'agir ainsi, vous n'avez qu'à vous soumettre.

Quelle allait donc être sa vie? Que deviendrait-elle s'il lui fallait trembler ainsi constamment devant lui?

Peu à peu, la fatigue, la vue fuyante du paysage d'hiver, la tiédeur qui régnait dans la voiture, le subtil parfum d'Orient que le prince Ormanoff affectionnait, provoquaient chez la jeune femme une torpeur qui finit par se changer en sommeil. Serge, lui aussi, fermait les yeux. Mais il ne dormait pas car sa main dégantée caressait fréquemment sa barbe blonde, en un geste qui lui était habituel dans ses moments de contrariété.

Un cahot rejeta tout à coup Lise contre son mari. Serge abaissa les yeux vers la tête délicate qui reposait maintenant contre son épaule. Lise ne s'était pas réveillée. Sur son visage se voyaient encore des traces de larmes. Mais elle était de ces femmes que les larmes n'enlaidissent pas, qu'elles ne rendent que plus touchantes.

Pendant quelques secondes, Serge la contempla. Il se pencha tout à coup et ses lèvres effleurèrent les paupières closes. Mais il se redressa brusquement, le visage plus dur, le front contrarié. Il prit à deux mains l'exquise petite tête, et, doucement, en un mouvement presque imperceptible, il la reposa sur les coussins de la voiture, sans que la jeune femme se réveillât.

VI

Sans une panne, sans un arrêt autre que celui nécessité par le diner, vers sept heures, l'automobile du prince Ormanoff arrivait à la gare de Lyon un quart d'heure avant le départ du rapide qui devait emmener à Cannes les nouveaux époux.

Cette allure folle avait brisé et ahuri Lise, et ce fut presque comme une inconsciente qu'elle descendit de voiture et suivit son mari jusqu'au train, où les attendaient Vassili, le valet de chambre favori du prince, et Dâcha, la première femme de chambre de

la défunte princesse Olga, qui passait maintenant au service de Lise.

Vaguement, la jeune princesse distingua une femme d'une cinquantaine d'années, maigre, au visage ridé, qui s'inclinait profondément pour lui baiser la main. Elle se laissa conduire au sleeping-car, déshabiller et coucher; elle répondit machinalement aux offres de service de Dâcha: « Merci, je n'ai plus besoin de rien, je voudrais essayer de dormir... » Mais quand elle fut seule, le sommeil ne vint pas et elle passa une nuit fiévreuse, pleine d'angoisse, en se remémorant les incidents de cette grande journée.

Elle était si défaite le matin, que Dâcha lui demanda avec inquiétude si elle était malade... Et cette même question sortit des lèvres de Serge, lorsque, une fois coiffée et habillée, elle le rejoignit dans le wagon-salon, où Vassili avait préparé le thé.

— Très fatiguée, seulement, Serge. Je n'ai pas dormi une minute cette nuit.

Elle lui tendait la main, d'un joli geste timide et hésitant qu'il prit peut-être pour un geste de soumission, car sa physionomie si froide s'adoucit légèrement.

— A qui la faute, méchante enfant! Pourquoi n'avoir pas été plus raisonnable hier et m'avoir obligé à la sévérité? Je pardonne aujourd'hui, mais n'oubliez pas cette leçon, Lise.

Tout en forçant ses lèvres au sourire, Lise demeurait au fond du cœur mortellement triste, et cette impression ne fut pas modifiée par le soleil radieux, par la vue de la végétation méridionale, par la traversée des luxueux quartiers de Cannes dans la voiture qui attendait le prince et sa femme à la gare.

Cependant une exclamation admirative lui échappa à l'apparition de la merveille qu'était la villa Ormanoff.

— Ma demeure vous plaît, petite Lise? demanda Serge dont l'indéfinissable regard revenait sans cesse vers elle.

— Oh! beaucoup! Que c'est beau!... Je n'aurais jamais pensé qu'il existât quelque chose de semblable!

— Vous êtes destinée à en être le plus charmant ornement, Lise.

Était-ce un compliment? Rien, dans le ton froid ni dans la physionomie du prince, ne pouvait le lui faire croire. Il semblait plutôt lui tracer en quelques mots un programme.

(A Suivre)

BONNE
ET
HEUREUSE ANNEE
PETIT JARDINIER

Réponses de Petit Jardinier

LA PREMIERE FLEUR

à Petite fleur de deux sous

La Terre était vierge de fleur.

Les fougères géantes montaient à la conquête des arbres dont les têtes chevelues s'emmêlaient aux nues: c'était le règne de la croissance rapide où chaque brin d'herbe rêvait d'atteindre le ciel. Or ce matin-là, le soleil presque sphérique, brillait d'une ardeur nouvelle et jetait sur la terre de grandes bandes lumineuses. Sur une pierre, où restait un peu de terre, la nature entière vit s'élever une petite tige verte qui ne semblait pas se hâter de grandir. Mais quand mai parfuma l'air en faisant éclore la première fleur, ce fut un émoi général parmi toute la végétation. Les arbres faisaient de vaines courbettes pour mieux voir la première fleur; les fougères froissaient leurs dentelles en se penchant parmi les hautes herbes, et les herbes elles-mêmes se courbaient. Tous comprirent la folie des grandeurs et c'est depuis ce temps que les arbres n'escaladent plus les nues, que les fougères se font petites afin de mieux contempler la fleur première qui naît parmi l'herbe des prairies.

Chez nous cette fleur se nomme *Petite fleur de deux sous*.

Raymonde. — Mais non, je n'ai plus les mêmes raisons, allez-y. D'ailleurs, à quoi servirait mon conseil, vous trouverez bien une raison pour ne pas le suivre. Jadis j'avais raison de vous conseiller de n'y pas aller mais non aujourd'hui.

Cheveux blancs. — Je ne vous dirai pas d'oublier, au contraire, parlez-m'en souvent. Je veux bien être celui qui saura vous comprendre, car je n'ignore pas ces départs pour l'éternité. Venez donc pleurer plein votre cœur, ma pauvre amie.

Rose Rouge. — Je pense à la fragilité d'une rose rouge trop exposée à la froidure des hivers étrangers, c'est pourquoi je l'ai mise dans la serre chaude où mon amitié voudrait qu'elle n'en sorte pas.

Rose du rivage. — Toute ma pensée vole vers le rivage où Rose va souventes fois rêver.

Griffon. — Vous êtes le bienvenu, Griffon, mais gare à vos griffes, n'est-ce pas?

Blonde Américaine, d'A. — Je n'ai pas l'honneur de vous connaître, mais je serais très heureux de faire votre connaissance. Le *Foyer* a place pour plus d'une blonde américaine. Je vous présente à tous et laissez-moi vous dire que votre lettre gentille m'a beaucoup plu. Je vous permets cette visite de notre jardin et cela, aussi souvent que vous le désirerez.



Le Foyer du Petit Jardinier

Réponses des Correspondants

LE REVEIL D'ANDREE

Conte de Noël

A mes nièces, Andrée et Yvette

C'est la veille de Noël... Sur la rue principale du village de X règne beaucoup d'animation. La foule se presse vers les magasins afin de faire les nombreux achats qu'imposent cette belle fête. A travers les passants affluant sur le trottoir, s'avance timidement une fillette. Elle marche lentement en jetant un regard curieux sur ce qui l'entoure. Soudain, elle s'arrête près d'une vitrine débordante de riches jouets, parmi lesquels elle remarque: les berceaux d'osier, les Pierrots fantasques et les superbes poupées. En elle-même, elle se dit: "Comme j'aimerais posséder l'un d'eux. Oh! mon Jésus, ne m'oublie pas cette fois, car je t'aime bien, tu sais."

De toute la candeur de sa petite âme blanche, elle adresse cette naïve prière à Celui qui doit naître en cette mémorable nuit de Noël.

D'un geste las, Andrée essuie ses yeux mouillés de larmes. Comme elle s'apprête à continuer son chemin, elle sent une main se poser sur son épaule. Surprise, elle se retourne et aperçoit près d'elle une blonde fillette, richement vêtue qui s'adresse à elle en ces termes:

— Bonjour, comment t'appelles-tu?
— Andrée, répond celle-ci... et toi?
— Yvette, ajoute la blondinette qui, gentiment, continue:

— Je t'ai vue pleurer et suis venue te consoler. Qu'as-tu donc?
— Je voudrais avoir une poupée comme celle-là. Ce disant, Andrée désigne de son doigt rose l'une d'elles habillée de dentelles.

— J'en aurai une pareille, réplique Yvette, même encore plus jolie, car tu sais le petit Jésus descend sur la terre, cette nuit, porter des joujoux aux enfants qui ont été bien sages. Je suis certaine de ne pas être oubliée, car depuis quelque temps, je n'ai jamais si bien appris mes leçons et fait mes devoirs. De plus, je me suis abstenue de me moquer de "Mademoiselle", car maman disait que c'était très impoli. Mais elle est si drôle aussi, avec son nez rouge comme une fraise bien mûre et ses lunettes jaunes. Pour avoir été si raisonnable Jésus viendra, dis?

— Oh! oui, se hâta de répondre Andrée.

— Et toi, que comptes-tu avoir?

— Peut-être rien!

— N'aurais-tu pas été sage?

— Si, mais maman dit qu'il ne viendra pas chez nous. Il a tant de maisons à visiter. Ça me chagrine, ça fait si longtemps qu'il est venu pour moi.

— Eh! bien, viens chez moi, cette nuit. Il va venir certain, maman me l'a promis.

— J'essayerai.

Au moment où Yvette va pour renouveler son invitation, une voix presque masculine interpelle:

— Yvette! Yvette! Où êtes-vous?

C'est Mademoiselle l'institutrice qui s'avance en gesticulant; alors, Yvette tend ses lèvres à Andrée et lui dit:

— Il faut se quitter, voilà Mademoiselle.

Les petites s'embrassent, signant ainsi entre elles le pacte d'une amitié, bien spontanée, mais bien sincère quand même.

NOEL! NOEL! NOEL!

Il est minuit! Tous les fidèles s'acheminent vers l'église où se célébreront les cérémonies traditionnelles. Sur la route couverte d'une épaisse couche de neige glissent des voitures décorées de clochettes qui égrainent dans l'air leurs notes joyeuses. On entend ici et là des éclats de rire que la bise passagère emporte au loin.

C'est la joie! C'est le bonheur! Partout l'on chante et rit! Partout l'on fête la venue sur la terre du Roi des Rois.

Dans une maisonnette perdue là-bas dans la campagne, Andrée dort bien enveloppée dans son lit blanc. Elle

sommeille insouciantement, en rêvant sans doute à ce que Noël lui apportera, car un doux sourire erre sur ses lèvres.

Elle ne conçoit pas qu'elle puisse être déçue.

Le lendemain matin, il faisait un temps idéal. Comme il avait neigé durant toute cette nuit-là, c'était féérique de voir cette neige pailletée par les rayons de soleil.

Andrée, aussitôt réveillée, accourut dans l'appartement où elle croyait voir dresser un bel arbre de Noël paré de nombreux jouets et de brillantes décorations; mais elle fut désappointée et mortellement surtout lorsqu'elle se dirigea vers la cheminée où elle aperçut ses souliers dans lesquels gisait sa minime part, elle dit:

— Pourquoi n'est-il pas venu Jésus? Tout son être se révoltait de l'injustice dont elle était la victime, lui semblait-elle. Soudain, on frappa. On ouvrit. Un messager remit une carte frangée d'or adressée à Mademoiselle Andrée et qui se lisait ainsi:

Ma chérie,
Jésus est venu. Il a laissé ici des jouets pour toi. Viens les chercher. Je t'attends.
YVETTE.

Après la lecture de ces quelques lignes, Andrée sautait de joie et dans le cœur de la mère monta un acte de reconnaissance vers la bienfaitrice qui jetait tant de soleil dans l'âme de son enfant.

Après s'être vêtue, Andrée mit un retentissant baiser sur le front de sa mère en disant:

— Il est bien bon, bien bon, ton Jésus.

Sur le chemin poudré de neige, elle courait presque tant elle avait hâte d'arriver. Ses yeux brillaient, son visage rayonnait. Gaiement, elle se mit à chanter:

— Il est né le divin enfant!

La mère d'Yvette avait compris par le récit de sa fillette, que sa "Nouvelle petite amie" était une déshéritée de la vie et qu'il lui fallait sa part de bonheur en ce grand jour.

ALFRED BRUNET.

Décembre 1926.

L'oeil en coulisse. — Mon cher monsieur, je vous félicite de savoir si bien manier la plume. Vraiment, si votre oeil, en coulisse, ressemble à votre style, je, feu de la rampe, me tourne obstinément vers lui et m'y immobilise en cherchant à comprendre pourquoi il persiste à croire à une volonté incontrôlable? Si cela était, nous n'aurions qu'à se croiser les bras et à laisser cette *Volonté* faire notre vie! Et que deviendrait la nôtre? cette volonté qui fait d'un noble un artiste? Oui, je me sers de l'exemple de votre ami qui, malgré tout, a fait sa vie—on ne la lui a pas fait.—Il a voulu devenir un artiste, envers et contre tous, et s'il a réussi ce n'est pas à cause d'une autre volonté que la sienne. Il ne peut invoquer une influence atavique, car je doute que la rieuse Thalie ou la sombre Melpomène ait présidé à la naissance de ce berceau armorié. Seul un enfant de la balle pourrait se croire poussé vers la scène, mais dans ce cas, la *volonté incontrôlable* s'expliquerait facilement. Je vous devine assez positiviste pour savoir qu'il n'y a pas d'effet sans cause. Or cette volonté incontrôlable provient d'une cause adéquate à nos actes.—

Vous parlez de la volonté divine. Je ne veux pas entamer une discussion théologique mais voici mon credo: Je crois trop en Dieu pour accuser Sa volonté de vouloir paralyser la mienne, puisqu'il me jugera d'après ce que j'aurai fait et non d'après ce qu'il m'aura fait faire. Mon cher royaliste, je croirai à cette volonté incontrôlable si vous la nommez: Révolution... République. Ceci n'est dit que pour taquiner le fervent royaliste que vous semblez être.

Feu de la rampe.

Ninon Rose, Mirza, Brise du St-Laurent.—Agréez, charmantes soeurette, mon bonjour le plus affectueux.

Papillon d'Azur.

Réponses de Petit Jardinier

NOEL D'AMOUR

Un doigt appuyé sur le commutateur, et la pièce s'éclaire de mille feux sortant de l'arbre de Noël dont les branches, lourdes de jouets, s'inclinent jusqu'à terre.

Un dernier regard, un sourire satisfait sur les lèvres, Lise songe comme ils vont être heureux demain... Ils, ce sont les trois petits diabolos dont elle a chargé depuis que la maman est morte en lui disant: "Sois leur mère". Et voilà trois ans que Lise, comme une maman, s'oublie pour ses petits frères.

A vingt-deux ans Lise sait déjà la désillusion des rêves envolés. Quand Roger partit pour aller tenter fortune dans les mines, afin, lui dit-il, "de pourvoir à ma future petite famille", elle connut le déçirement de l'attente, puis du doute, car depuis deux ans rien n'est venu lui donner l'espoir d'un retour.

Ah, comme elle l'aime encore ce Roger si bon, si tendre pour elle jadis. Elle se souvient qu'au lendemain de son deuil il lui dit: "Lise, je vous aime, nous serons deux pour élever vos petits frères."

Noël! c'est la Noël des petits. Des bruits de tambours, des rires de flûtes, des mécaniques qui marchent, se heurtent et tombent: c'est le massacre des jouets, l'agonie des bonbons...

Lise regarde ce petit monde et voudrait se mêler à leurs jeux. Enfin, cédant à un impétueux besoin, elle s'agenouille et se mêle à la joie des petits. Tout à coup, la porte s'ouvre et, toute interdite, Lise voit entrer le père Noël, avec sa hotte sur l'épaule et sa barbe de neige. Surprise, elle ne sait quelle contenance prendre, mais le père Noël parle: "J'arrive du pays des neiges, loin de toute civilisation, où seul, pendant trois ans j'ai peiné, sué et pleuré, sans pouvoir faire parvenir un mot à celle que j'aimais. Hélas, je ne sais si elle m'aime encore."

— "Oui, elle vous aime encore, Roger, elle t'aime plus que jamais"; et, disant ces mots, elle tombe, défaillante, dans les bras de Roger qui a tôt fait d'enlever masque et déguisement et la couvre de baisers. Puis, lorsqu'il eut vidé sa hotte parmi les débris des jouets d'une heure, il dit tout joyeux: "J'ai de l'or, je suis riche, veux-tu que je sois le père de ces petits? Oui, crièrent les trois enfants tandis que Lise éclatait en sanglots, sanglots de joie affirmatifs."

Petit Jardinier.

Colombe plaintive. — Loin de moi la pensée de vous gronder, ma chère amie. Votre chagrin me touche et je veux vous apporter consolation et espoir. Mais pour cela il faudra avoir confiance en moi et ne rien me cacher. Votre cas est un de ceux qu'on ne peut soigner sans connaître la gravité du mal. Je vous sais énergique et intelligente, avec ces deux qualités vous triompherez. Pouvez-vous me dire en quoi et comment il vous cause du chagrin?

Espiegle Rosette.—Vous vous trompez, mon amie, j'ai toujours pour vous le même estime et votre présence au *Foyer* est toujours désirée.

Coeur de femme. — Oui, j'accepte un coeur de femme: ce bijou si précieux qu'on devrait n'accepter qu'à genoux.

Fougère. — Vous êtes la bienvenue.

L'Inconnu. — Je suis très flatté de votre venue à notre *Foyer* où vous pouvez vous croire immédiatement des nôtres. Je vous présente à tous.

PRIX D'ASSIDUITE

HEBDOMADAIRE

ESPIEGLE ROSETTE

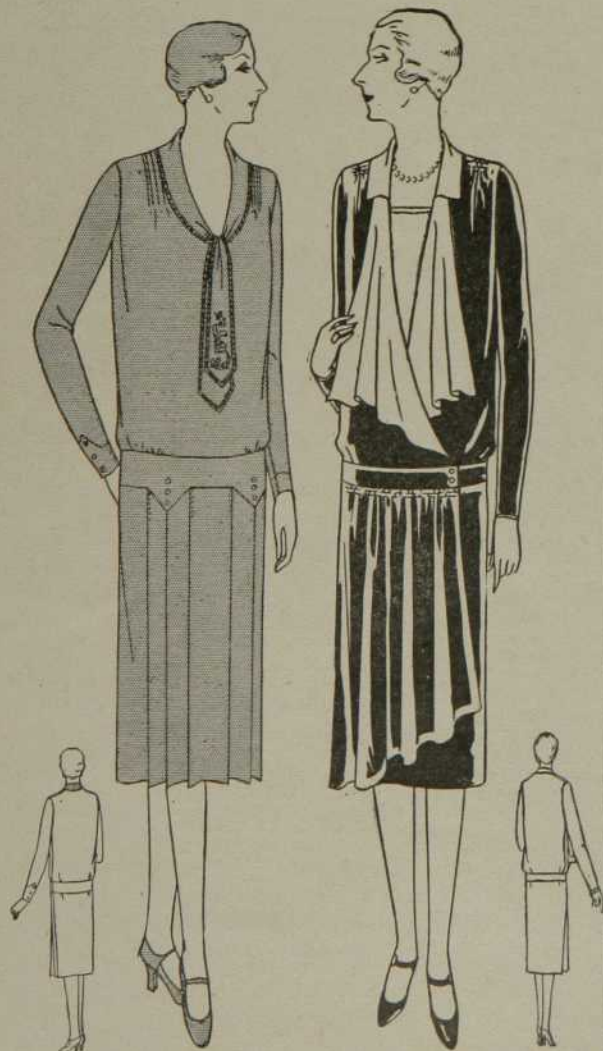
modes élégantes pour femmes d'âge mûr

2049—Robe d'une pièce extrêmement élégante. Largeur du bord inférieur, 51 pouces $\frac{1}{2}$. La grandeur 40 de buste requiert 4 verges $\frac{3}{8}$ de dentelle de 35 pouces de largeur, avec 2 verges $\frac{1}{2}$ de bordure picot. Georgette unie ou imprimée, crêpe de Chine, crêpe satin, crêpe de soie. Pour femmes de 32 à 46 de buste. Prix, 45 cents.

2183—Robe à être passée par-dessus la tête. Dos d'une pièce. Largeur du bord inférieur, 51 pouces. La grandeur 40 de buste requiert 4 verges $\frac{1}{8}$ de crêpe de soie de 39 pouces de largeur, avec $\frac{1}{8}$ de verge de tissu contrastant de 35 pouces de largeur. Soies réversibles, crêpe de Chine, Georgette, etc. Pour femmes de 34 à 48 pouces de buste. Prix, 45 cents.

2227—La grandeur 40 pouces de buste pour cette robe slip-over requiert 4 verges $\frac{5}{8}$ de velours imprimé de 35 pouces de largeur. Satin uni ou imprimé, crêpe satin, velours, crêpe de Chine, moiré et autres tissus suggérés. 34 à 46 pouces de buste. Prix, 50 cents.

2184—Robe très simple et très seyante, dos d'une pièce. Largeur du bord inférieur avec plis tirés, 1 verge $\frac{7}{8}$. La grandeur 40 de buste requiert 2 verges $\frac{7}{8}$ de laine de poids léger de 54 pouces, avec $\frac{3}{8}$ de verge de tissu contrastant de 32 pouces de largeur. Crêpe satin, crêpe de Chine. Très seyante pour femmes de 32 à 48 pouces de buste. Prix, robe, 45 cents; papier à calquer, 30 cents.



2184 201 1964



2117

2117—Robe slip-over d'une pièce avec jabot attaché. Largeur du bord inférieur, 52 pouces. La grandeur 40 de buste requiert 4 verges $\frac{3}{8}$ de velours imprimé de 35 pouces de largeur. Crêpe satin, crêpe de Chine, crêpe de soie, velours. Pour femmes de 32 à 44 pouces de buste. Prix, 45 cents.

1964—Robe avec fermeture surplis. La grandeur 40 de buste requiert 3 verges $\frac{7}{8}$ de crêpe de satin de 39 pouces de largeur, avec $\frac{1}{4}$ de verge de crêpe de satin contrastant de 39 pouces de largeur. Autres tissus, Georgette, crêpe de Chine, etc. Pour femmes de 32 à 44 pouces de buste. Prix, 45 cents.

2102—Cette robe drapée d'une pièce avec ou sans cape peut avoir décolletage de jour ou du soir. Largeur du bord inférieur, 1 verge $\frac{7}{8}$. La grandeur 40 pouces de buste requiert 4 verges de crêpe de satin de 39 pouces de largeur. Velours de poids léger, Georgette. Pour femmes de 32 à 46 pouces de buste. Prix, 45 cents.

PATRONS BUTTERICK

Si votre marchand ne peut vous les procurer, écrivez à The Butterick Publishing Company, 468, Wellington Street West, Toronto, Ontario.



2183

2049



2102

2227



La bonne cuisine bourgeoise

POUDING A LA VAPEUR

Détail. — 6 c. à table de beurre, $\frac{1}{2}$ tasse de sucre, 1 oeuf, 1 tasse de lait, $2\frac{1}{2}$ tasses de farine, 4 c. à thé de poudre à pâte, $\frac{1}{4}$ c. à thé de sel.

Mode de préparation. — Défaire le beurre en crème et ajouter le sucre, l'oeuf battu, puis le lait et la farine tamisée avec le sel et la poudre à pâte. Faire cuire dans des boîtes beurrées pendant environ 2 heures. Servir avec sauce à la cassonade.

Mode de préparation. — Défaire le beurre en crème et ajouter les jaunes d'oeufs, le sucre, puis le lait contenant le soda à pâte. Tamiser la farine avec les épices et la joindre au mélange, ainsi que le raisin, les noix et les blancs d'oeufs montés en neige ferme.

MAYONNAISE CUITE SANS HUILE

Détail. — $\frac{1}{2}$ tasse de lait, $\frac{1}{2}$ tasse de crème, 1 c. à table de moutarde,



GATEAU D'OR

Détail. — 1 tasse de sucre, 8 c. à table de beurre, 4 jaunes d'oeufs, $\frac{1}{2}$ tasse de lait, 1 c. à thé de crème de tartre, 2 tasses de farine, $\frac{1}{2}$ c. à thé de soda à pâte.

Mode de préparation. — Défaire le beurre en crème et ajouter graduellement le sucre, puis les jaunes d'oeufs, le lait et la farine tamisée avec la crème de tartre et le soda à pâte. Faire cuire à four modéré.

GATEAU EPICE

Détail. — 4 c. à table de beurre, $\frac{1}{2}$ tasse de sucre, 2 oeufs, $\frac{1}{2}$ tasse de mélasse, $\frac{1}{2}$ tasse de lait sur $1\frac{1}{2}$ tasse de farine, 1 c. à thé de soda, 1 c. à thé de cannelle, $\frac{1}{2}$ c. à thé de clou de girofle, $\frac{1}{2}$ c. à thé de muscade, $\frac{1}{2}$ tasse de raisins, $\frac{1}{2}$ tasse de noix hachées.

2 c. à table de farine, 2 c. à table de beurre, $\frac{1}{2}$ tasse de vinaigre de vin, $\frac{1}{2}$ c. à table de sucre, sel et poivre.

Mode de préparation. — Chauffer le beurre, ajouter la farine blanche et la farine de moutarde, puis le lait chaud, le sucre, le sel et le poivre. Cuire 5 minutes. Joindre la crème et en dernier lieu le vinaigre chaud. Laisser refroidir. Servir avec n'importe quelle salade.

BISCUITS CANADIENS AU MIEL

Détail. — 12 c. à table de beurre, 3 oeufs, 3 tasses de farine, $\frac{1}{2}$ tasse de miel, 1 tasse de sucre, 2 c. à table de lait, 1 c. à thé de muscade, 3 c. à thé de poudre à pâte, sel.

Mode de préparation. — Défaire le beurre en crème, ajouter le sucre, l'oeuf battu et le miel, brasser et joindre le lait, puis la farine tamisée avec la poudre à pâte, le sel et la muscade.

Une recette dans chaque paquet

Macaroni aux Asperges

Lavez bien proprement quelques asperges et cassez les parties tendres en morceaux. Couvrez avec de l'eau bouillante salée et faites bouillir jusqu'à ce qu'il soit tendre. Egouttez, arrosez avec du beurre, sel et persil et servez sur un demi-paquet de macaroni HIRONDELLE CATELLI préparé d'après la méthode ordinaire. Le macaroni HIRONDELLE CATELLI et les asperges doivent être bouillis ensemble dans la même eau, ce qui donne au macaroni HIRONDELLE CATELLI une saveur plus prononcée d'asperges.



HIRONDELLE

Seulement 10cts. RIEN DE PLUS À PAYER

Une seule à chaque client

Envoyez seulement 10 cts en argent ou timbre poste pour nous aider à défrayer les frais d'emballage et d'envoi et nous vous expédierons un véritable DIAMANT AUTRICHIEN pesant environ un karat.

Voici la plus belle imitation du diamant. Brillant aux couleurs multiples le DIAMANT AUTRICHIEN trompe même les experts.

Comparez-le avec un diamant valant \$100.00 et si vous trouvez la différence retournez-le et nous vous remettrons votre argent.

Cette offre extraordinaire n'est que pour quelques temps, profitez-en. ENVOYEZ VOTRE COMMANDE AUJOURD'HUI.

UNITED SUPPLY CO., REG'D
P. O. BOX 50 LIMLOU, QUEBEC, P. Q.



VIENT DE PARAITRE

LE CHIEN

Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police.

Entraînement pour Exposition et Traitement de ses maladies

BEAU VOLUME DE 200 PAGES

NOMBREUSES ILLUSTRATIONS

PRIX \$1.25 En vente partout ou chez l'auteur

ALBERT PLEAU

Saint-Vincent de Paul (Co. Laval),

P. Q.



GRATIS

Fortifiez votre Santé et
embellissez votre Poitrine

Toutes les Femmes doivent être belles et vigoureuses, et toutes peuvent l'être grâce au Réformateur Myrriam Dubreuil.



Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

Réformateur Myrriam Dubreuil

est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action, se combinent les creux

des épaules. Seul produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

ENGRAISSERA RAPIDEMENT LES PERSONNES MAIGRES

GRATIS. Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons Gratis notre brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillon Myrriam Dubreuil.

Notre Réformateur est également efficace aux Hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

TOUTE CORRESPONDANCE STRICTEMENT CONFIDENTIELLE.

Les jours de bureau sont: Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p. m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 3902 PARC LAFONTAINE
Boîte Postale 2353 — Montréal.

Repose rapidement les yeux fatigués

Lorsque, à la suite d'abus, vous avez les yeux fatigués, ou s'ils sont irrités par l'exposition au soleil, le vent ou la poussière, appliquez-y quelques gouttes de la calmante *Murine*. Ils redeviendront frais et vigoureux — prêts à tout. Un approvisionnement d'un mois de cette lotion de confiance ne coûte que 60c. Ne contient aucun ingrédient nocif. Essayez-la!

MURINE
POUR VOS
YEUX

USL
STORAGE BATTERY
SERVICE

Service de la batterie
"U S L" et de l'Eliminateur
de Batteries "PHILCO".

Agent pour les Radios "FEDERAL".
Nous nous spécialisons dans les Réparations de Radio en général.

A. J. LEGER

1119 Côte Beaver Hall
Lancaster 4641 MONTREAL



**Une
Belle
Taille**

Aux Lignes
Harmonieuses

à toujours été un des charmes de la femme. Pourquoi envier celles de vos sœurs que la nature a mieux favorisées que vous? quand, par l'emploi des

PILULES PERSANES

vous pouvez donner à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

Sous l'influence des Pilules Persanes, les creux des épaules disparaissent et la gorge se remplit d'une chair ferme et abondante.

\$1.00 la boîte, 6 boîtes pour \$5.00 dans toutes les bonnes pharmacies. Espédiées franco, par la maille, sur réception du prix.

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS
Agents

PHARMACIES MODELES GOYER
256, rue Ste-Catherine Est, Montréal

Miller's Worm Powders non seulement rend le système infantile intenable aux vers, mais par leur action sur l'estomac, le foie et les intestins, ce remède corrige des maux tels que le manque d'appétit, l'état bilieux et les autres désordres internes créés par les vers; il fait prospérer les enfants et, quelle que soit la condition de leur estomac infesté par les vers, ils présentent de l'amélioration dès que le traitement commence.

MARIE-ROSE

(Suite de la page 5)

peine? Il ne pouvait pourtant pas arrêter un de ceux qu'il rencontrait pour lui demander: "Connaissez-vous Mlle Marie-Rose, la dactylographe de la maison Viray et Cie? Elle a la plus jolie voix que je connaisse? Est-elle aussi charmante que sa voix?"

Après une dernière exploration à travers la ville, Hilaire se retrouva dans la grande-rue. Las, abattu et triste, il regagnait la gare, lorsqu'en relevant les yeux qu'il tenait à présent fixés au sol, dans son morne accablement, il remarqua deux jeunes filles venant vers lui d'une allure vive, sur le même trottoir étroit qu'il suivait. Fines, élégantes en leur costume tailleur, une fourrure autour du cou, elles étaient toutes les deux coiffées d'une toque de loutre. Deux sœurs assurément. A leur vue il eut un grand coup au coeur. Les cheveux d'un blond foncé, les joues rougies par la bise, elles riaient et, tout en marchant très vite, causaient avec animation, comme sous l'empire d'un sentiment joyeux. Poliment, pour les laisser passer, il s'effaça le long de la muraille couverte d'affiches. La plus grande inclina légèrement le front, d'un air très digne, et, d'une voix claire, dit: "Pardon, Monsieur!"

— Mlle Marie-Rose! s'écria-t-il.

Surprises, effarées, elles se retournèrent vivement. En dépit de son trouble, Hilaire eut le sentiment qu'il jouait un personnage fort ridicule. Il fit un effort.

— Mademoiselle, dit-il, excusez-moi et veuillez me permettre de vous renouveler respectueusement les vœux que je vous ai adressés hier...

La jeune fille le regarda, le sourcil froncé.

— Vous vous trompez, monsieur.

— ...Par le téléphone! ajouta-t-il.

Alors, le visage rose, aux traits fins, se détendit. Les lèvres bleues par le froid esquissèrent un sourire. Il comprit que son audace était pardonnée.

— Vous ne m'avez pas dit que vous deviez venir aujourd'hui à Blatigny.

— Je me suis décidé ce matin seulement... avec le secret espoir que le hasard me permettrait peut-être de rencontrer celle avec qui je cause d'affaires presque chaque jour... avec qui hier j'ai eu un si aimable entretien. Le hasard, vous le voyez, m'a favorisé. Il ne me reste plus, Mademoiselle, qu'à vous réitérer mes excuses pour avoir osé vous aborder ainsi dans la rue... et à solliciter la permission de revenir bientôt.

Il prononça ces derniers mots la voix à demi étranglée par l'émotion. Elle l'observait comme si elle eût voulu lire au fond de lui. L'examen ne fut sans doute pas trop défavorable. Elle ne

voulut pas répondre directement à la question. Avec son doux sourire, d'un signe de tête elle montra l'affiche en lambeaux, blanchie par la pluie et le soleil, de la dernière fête votive.

— Lisez au bas: *Bon accueil est réservée à MM. les étrangers.*

— Ah! merci, je me souviendrai de l'avis... au revoir, Mademoiselle.

Et il s'inclina, le coeur débordant d'allégresse, devant les deux jeunes filles. Il les suivit un instant du regard.

— Allons, murmura-t-il, voilà un premier janvier qui comptera dans ma vie... mais je crois bien que je ne suis pas encore l'associé de M. Orcel!

Le lendemain, dès l'arrivée du patron, Hilaire frappait à la porte de son cabinet.

— Ah! c'est vous, Tévenat, j'allais vous appeler, il faut préparer sans retard notre contrat.

— M. Orcel, je n'oublierai jamais la proposition si flatteuse que vous m'avez faite. Je ne puis pas l'accepter. Vous comptez sur l'apport par moi d'un petit capital...

— Certainement, quand vous vous marierez.

— C'est que, répondit l'employé en baissant la tête, celle que j'aime et dont j'espère obtenir la main, n'a sans doute pas plus de fortune que moi.

La figure ronde, aux traits accentués, de l'industriel se rembrunit.

— Vous vous moquez de moi, Tévenat. Avant-hier, vous m'avez déclaré que vous étiez libre de tout engagement, et à présent vous venez m'avouer que vous aimez une jeune fille sans fortune. Savez-vous que ça dérange ma combinaison!

— M. Orcel, je vais tout vous expliquer.

Et, franchement, sans réticence, Hilaire conta son voyage à Blatigny. Avec sa brusquerie habituelle, M. Orcel l'interrompit:

— En résumé, vous faites passer l'amour avant les affaires... Je m'explique maintenant pourquoi vous étiez toujours si pressé de téléphoner à Viray... c'était pour entendre la jolie voix de son employée. Au fait, je puis bien vous l'avouer, Tévenat, moi aussi, j'ai fait un mariage d'amour, et je ne m'en suis jamais repenti. Occupons-nous du contrat. J'irai moi-même demander la main de Mlle Marie-Rose... Hé! hé! l'année ne commence pas trop mal pour vous. Mais sapsiti! si je m'attendais à cette histoire!

Et Hilaire, dans l'excès de son bonheur, ne put qu'articuler ces simples mots:

— Oh! M. Orcel, que je suis heureux!...

EUGENE DREVETON

ENLEVEMENT

(Suite de la page 4)

dant la représentation, avec tant d'insistance.

— Je m'explique, dit-il, et je me présente. Samuel-Joé Parker. Je vaux soixante millions de dollars. Suis à Paris avec ma fille Nora pour lui faire voir le vieux continent. Veuf, Nora est mon enfant chérie. Je fais tout ce qu'elle désire. Ce soir, à l'Opéra, elle a vu votre robe et m'a dit: "Papa, je veux la pareille robe tout de suite!" J'ai suborné votre chauffeur, je vous ai enlevée, je vous ai amenée jusqu'ici, dans cette petite maison où j'habite depuis six mois. Votre robe est photographiée sur les deux faces, mesurée sous toutes les coutures. Nora, demain, aura la pareille. Voilà. Merci!

— Alors vous croyez que ce sont des moeurs habituelles en France? Vous me traitez comme un colis sans valeur, vous vous moquez de moi, et, pour finir, vous me dites simplement: "Voilà. Merci!"

— Oh! je n'ai pas tout dit... D'abord, je vais vous ramener dans votre voiture. Ensuite voici mon carnet de chèques. Dites combien pour le dérangement; je signe.

— Ce n'est pas à coups de dollars qu'on répare de telles grossièretés. Je suis veuve et tenue à beaucoup de prudence. Or, si la nouvelle se répand, je suis à jamais compromise.

— Bien. J'épouse.

Mme de Rancey, désarmée, se mit à rire:

— Vous ne me connaissez seulement pas.

— Je vous vois. Cela suffit. D'ailleurs, on peut faire connaissance. J'ai un souper servi à côté pour Nora et pour moi. Restez!

La jeune femme maintenant s'amusa comme jamais elle ne l'avait fait de sa vie. Le roman de l'aventure lui tournait la tête. Sans réfléchir davantage, elle répondit:

— J'accepte.

Il appuya sur un timbre et commanda:

— Prevenez mademoiselle!

Puis, toujours calme et correct, Samuel-Joé Parker offrit son bras à Mme de Rancey.

PIERRE NAUROY

Choses Drôlatiques

LE VERITABLE

— Ayez pitié d'un pauvre aveugle.

— Mais il me semble que vous voyez clair.

— Oui, c'est mon chien qui est aveugle.

Plaisirs d'hiver !



Dow
old Stock Ale

Mûrie à Point



Prime par la Force et par la Qualité!



Gin Canadien
Melchers
Croix d'or
LA BOISSON LA PLUS SAINE

☞ Fabriqué à Berthierville, Qué., sous la surveillance du Gouvernement Fédéral, rectifié quatre fois et vieilli en entrepôt pendant des années.

TROIS GRANDEURS DE FLACONS:

Gros:	40 onces	\$3.65
Moyens:	26 onces	2.55
Petits:	10 onces	1.10

Melchers Distillery Co., Limited
MONTREAL

Un Roman d'Amour Complet

Dans

La Revue Populaire

de Janvier

Le Mari d'Ianthe

Par B. Neullès

*Un roman d'amour absolument nouveau et qui saura plaire
à notre nombreuse clientèle !*

ACHETEZ VOTRE REVUE
DE BONNE HEURE

En vente partout :

15 sous

L'EXEMPLAIRE

Dans tous les dépôts de journaux

COUPON D'ABONNEMENT

La Revue Populaire

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75 cents pour 6
mois (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou 90 cents
pour 6 mois) d'abonnement à la REVUE POPU-
LAIRE.

Nom

Adresse

Ville Prov. ou Etat

POIRIER, BESSETTE & CIE
975, rue de Bullion, - - - Montréal, Can.

LE TESTAMENT

(Suite de la page 7)

quand un matelot réussit à l'étourdi d'un coup d'aviron.

Cependant qu'on la ligottait sérieusement, le directeur du cirque instruit de sa fugue, arrivait sur le port, et apprenant que la guenon était capturée, récompensait généreusement le matelot avant de la ramener en voiture au cirque.

Dans l'étude où les parents de feu Pamphile Balagués étaient de nouveau réunis, et commentaient avec animation l'événement, Marius s'était bien gardé de raconter qu'il avait été, jusqu'à la veille au soir, le propriétaire du chimpanzé voleur.

Après avoir derechef réclamé le silence, M^e Boufigue articula :

— Mesdames et Messieurs, vous êtes tous témoins que le testament de feu Pamphile Balagués a été détruit par le quadrumane qui s'est introduit ici. Par conséquent, aux termes de la loi, c'est le testament antérieur à celui qui fut brûlé qui reste seul valable. Le voici!

Et s'étant assuré que les fenêtres étaient bien fermées, il lut ce papier par lequel Pamphile Balagués instituait son neveu: Marius-Marie Amédée Balagués, son légataire universel.

Un silence fait de stupeur et de dépit régnait dans la salle. Cousins et cousines, furieux et maudissant ce démon de chimpanzé qui les frustrait d'un héritage que le testament brûlé devait leur attribuer, quittèrent l'étude en oubliant de féliciter Marius.

Ils oublièrent également d'accompagner l'oncle Pamphile au cimetière. Seuls, Marius, le notaire et quelques amis suivirent le char funèbre. Après les obsèques, M^e Boufigue avait retenu Marius à dîner. Et seul en tête-à-tête avec l'héritier, le notaire, à qui ce dernier avait appris qu'il était l'expérimentateur de Glou-glou, déclarait la mine épanouie:

— L'homme propose, mais les événements disposent, et tout est bon à la Providence quand elle veut arriver à ses fins, en mettant un peu de justice en ce bas monde. D'ailleurs, l'opportune intervention de votre chimpanzé Glou-glou n'en est-il pas la meilleure preuve?

JO. VALLE

Choses Drôlatiques

ENCORE DE L'ESPOIR

— Cet homme est-il mort?
— Pas encore, les médecins ne sont pas arrivés.

CHANÇEUX

— Quelle est ta pierre de chance?
— La brique.

Le Passé

Par CLAUDE MARSEY

AL'OMBRE de la tente rayée de rouge et de blanc, immobile, un livre tombé au creux de ses genoux, Mme Mauvral regardait la mer. Les vagues lentes et pourtant implacables évoquaient à ses yeux l'image de sa vie, faite elle aussi de flux et de reflux. A ses pieds, Jeanne jouait dans le sable. Avec des mines amusantes, des efforts énormes pour un but minuscule, la fillette s'évertuait à creuser un trou profond, capable, disait-elle, de rejoindre le centre de la terre.

L'été étendait sur le ciel sa coupole de flammes. L'air brasillait de chaleur. Mais, venant du large, une brise régulière et continue apportait sa tiédeur parfumée. On eût dit qu'une main fraîche caressait doucement les visages et les éventait. Jamais l'après-midi n'avait paru si splendide sur la plage. Cependant, les baigneurs étaient rares. On n'entendait que le déchirement doux du flot sur la grève et, parfois, des rires clairs d'enfants.

Hélène Mauvral songeait.

Ayant quelque peu dépassé la trentaine, elle ressemblait, dans l'épanouissement de sa maturité, à ces roses lourdes et belles que le moindre souffle effeuille. Mais un pli amer creusait ses traits. Depuis une dizaine d'années, elle était veuve et, depuis dix ans, elle vivait dans le regret du passé, son amour mort, dans l'inquiétude de l'avenir — la santé, le bonheur de sa fille. Toutefois, le premier sentiment cédait peu à peu au second. Non pas qu'elle oubliât, mais la douleur la plus pure s'use comme toute chose.

Maintenant, la jeune femme concentrait son soucis sur Jeanne. Pour qu'elle fût bien portante, elle n'avait rien négligé; cette année encore, elle l'avait emmenée au bord de la mer. Mais pour qu'elle fût heureuse plus tard, quel devoir avait-elle à remplir?

Hélène songeait.

Était-il convenable qu'une enfant demeurât toujours sans une main d'homme pour la conduire, pour la protéger? Suffirait-elle à cette tâche, elle, la faible veuve, ou bien ne devrait-elle pas plutôt accepter pour Jeanne le second père qui s'offrait?

Celui qui, loyalement, se présentait ainsi, était un cousin éloigné de Mme Mauvral. Georges était bon, tendre, sans orgueil. L'argent qui poudrait ses tempes ajoutait de la douceur au bleu velouté de son regard. Il plaisait



"VOILÀ LONGTEMPS QUE VOUS ATTENDEZ DE MOI UNE RÉPONSE DÉFINITIVE. JE VEUX VOUS LA DONNER."

à Hélène, il ne déplaisait pas à Jeanne. Depuis longtemps, il avait su trouver des mots délicats pour dire :

— Hélène, je vous aime. J'aime votre fille déjà comme ma propre fille. Le jour où il vous plaira de me tendre la main, j'accourrai.

Mais la jeune femme n'avait pu se décider. Quand ses regards tombaient sur son doigt où luisait l'alliance du disparu, il lui semblait que cet anneau faisait partie de la chaîne la reliant au passé et qu'elle n'avait pas le droit de la rompre. Ainsi le voulait son esprit enclin au fatalisme.

Hélène remit donc à plus tard sa résolution. Mais voici que, la veille, en se baignant avec Jeanne, la jeune femme avait senti glisser sa bague dans la mer. En vain, elle l'avait cherchée sur le sable à marée basse. On ne retrouve pas un souvenir si mince dans l'océan.

Cet incident lui causa quelque peine. Mais tout à coup elle y vit un signe du destin et, par cet après-midi d'août lumineux et berceur, elle se promettait d'ouvrir enfin son cœur à Georges. Lui aussi était venu passer l'été sur cette plage. Il allait venir... Il venait...

Georges mit un baiser sur le front de sa nièce, puis vint s'asseoir près d'Hélène. Un long silence passa. L'un et l'autre muets, ils regardaient Jeanne en souriant: elle poursuivait avec ses outils enfantins son labeur ridicule et charmant. Et le sable autour d'elle volait comme une poussière d'or.

La jeune femme baissa les yeux, vit sa main nue, où la trace de l'anneau absent cerclait son doigt d'une meurtrissure rose, et soupira :

— Georges, je voudrais vous parler, dit-elle enfin.

— Je vous écoute.

— Voilà trop longtemps que vous

attendez de moi une réponse définitive. Je veux vous la donner.

— Ah! fit-il ému.

— Voici...

La jeune femme allait dire: j'accepte, quand un cri de Jeanne l'arrêta. L'enfant accourait, tendant à sa mère quelque chose qui brillait entre ses mains fines. C'était un anneau, un simple anneau d'or.

— Je viens de le trouver dans le sable, en creusant, expliqua l'enfant.

Hélène, très pâle, prit la bague. Une date était gravée à l'intérieur. C'était son alliance. Alors, sans regarder son compagnon, elle murmura :

— Voyez! c'est le sort qui le veut. Cette bague, je l'ai perdue hier. Ma fille me la rapporte aujourd'hui... Georges, n'espérez plus! Je veux rester fidèle au souvenir du mort...

Et elle glissa lentement, religieusement, l'anneau à son doigt.

Ce que vous étiez jadis

Il vous faut redevenir ce que vous étiez jadis, robustes et courageuses, ardentes au travail et d'une activité qui ne se lasse jamais, comme toute femme devrait l'être.

Pour cela il vous faut fournir à votre sang l'élément dont il a besoin. Les

Pilules ROUGES

le contiennent et en les prenant vous enrichirez votre sang, augmenterez vos forces, triompherez de la faiblesse, de l'épuisement et de tous les ennuis qui en découlent, tels que

<i>Maux de tête</i>	<i>Irrégularités</i>	<i>Insomnie</i>
<i>Troubles d'estomac</i>	<i>Manque d'appétit</i>	<i>Etourdissements</i>
<i>Douleurs dorsales</i>	<i>Palpitations</i>	<i>Douleurs internes</i>
	<i>de coeur</i>	<i>Douleurs rénales</i>

"J'avais fait extraire toutes mes dents et après cette secousse j'ai été bien malade et très faible. J'avais à peine les forces de me tenir debout et je n'avais pas le courage de voir à l'entretien de ma maison. Mon estomac était tout délabré, je digérais difficilement et après les repas j'éprouvais des palpitations et des douleurs dans le dos. Je me faisais traiter, cela me coûtait cher, cependant je demeurais toujours faible et languissante. Je me décidai donc d'écrire au médecin de la Cie Chimique Franco-Américaine. Dans sa réponse il me donna des conseils dont je me suis toujours bien trouvée et sur sa recommandation de prendre les Pilules Rouges, j'en commençai l'emploi. Au bout de trois semaines, je me sentais si réconfortée que je pouvais espérer me rétablir complètement. J'avais du goût pour le travail et me sentais la force de le faire. Mes forces ont continué d'augmenter et aujourd'hui je suis parfaitement bien. J'en suis très heureuse et je reconnais que je le dois aux Pilules Rouges." Mme THOMAS DUMAIS, 10, Maple St., Lewiston, Me.

PROTEGEZ VOTRE SANTÉ

Exigez les Pilules ROUGES de la Cie Chimique Franco-Américaine; elle sont spécialement préparées pour les maladies des femmes.

Chez les pharmaciens ou par la poste, 50c la boîte ou 3, \$1.25.

Cie Chimique Franco-Américaine Ltée, 1570, rue St-Denis, Montréal.



GARÇON ou FILLE

Hardi, Droit, au Franc Regard, devra bien un jour remercier ses parents pour le plus précieux des dons qu'un homme ou une femme puisse avoir: une Santé parfaite. Les parents qui, par indifférence, négligent la santé de leurs enfants, ne remplissent pas leur devoir. Ces enfants avec raison, pourraient reprocher à leurs parents leur faillite dans la vie. L'

OVONOL

est le médicament par excellence, spécialement préparé et dosé pour les enfants Scrofuleux et Rachitiques; il donne une vitalité plus grande aux éléments du sang et des tissus de l'organisme. Il ne contient pas d'alcool.

Demandez-nous notre brochure Gratuite.

"SANTÉ des ENFANTS"

vous y puiserez des renseignements remarquables qui permettront que l'on cesse de dire que nos mères canadiennes ne savent pas soigner leurs enfants.

Sur réception du prix, à la demande des parents, nous expédierons l'OVONOL aux enfants directement par l'entremise des supérieurs des collèges ou des couvents.

Chez les pharmaciens ou par la poste, Canada, \$1.00; États-Unis, \$1.25
CIE CHIMIQUE FRANCO-AMÉRICAINES, Limitée
1570, rue Saint-Denis, Montréal.



NOTES ENCYCLOPEDIQUES

La production des métaux et des métalloïdes au Canada pour le premier semestre de 1928 a enregistré une augmentation de \$7,000,000 sur la même période de l'an dernier.
* * *

L'île de Baffin compte 1,800 habitants.
* * *

Le hara-kiri existe encore au Japon mais il est maintenant volontaire.
* * *

Un émigrant Lithuanien âgé de 104 ans vient d'arriver aux États-Unis.
* * *

On fabrique maintenant de la soie artificielle avec des choux et des bananes.
* * *

Le puits le plus profond est celui situé à Olinda, en Californie. Il a une profondeur de 8,046 pieds. Un autre puits situé à Rosecrans, dans le même Etat, a 7,591 pieds de profondeur.
* * *

Le canard sauvage vole à une hauteur de 1,000 à 2,500 pieds.
* * *

Les tapis de Perse sont faits entièrement à la main. Dans un bon tapis on compte près de 10,000 points au pied carré.
* * *

Le Sahara est habité par au-delà de 3,500,000 habitants.
* * *

L'Angleterre possède 700,000 wagons à marchandises.
* * *

Les grandes portes de la Banque d'Angleterre pèsent douze tonnes.
* * *

On ne trouve plus ni martre, ni lynx dans l'Etat du Michigan. Ces deux races d'animaux à fourrures ont complètement disparues.
* * *

En Palestine les roses ne poussent que sur le mont Liban.
* * *

Le roi d'Angleterre paie trois dollars du mille pour voyager dans son train spécial.
* * *

En été, le Palais de Crystal de Londres mesure dix pouces de plus qu'en hiver.
* * *

121 oeufs de qualités doivent peser ensemble dix-sept livres.

En Espagne on trouve une famille de centenaires. La mère a 127 ans et ses cinq filles ont de 111 à 105 ans.
* * *

On trouve dans la péninsule de Manglak un lac qui est couvert de sel à sa surface. Ce sel est tellement compact qu'on peut marcher dessus.
* * *

Un français a fourni 80 fois de son sang pour des opérations de transfusion et il est aussi bien portant que jamais.
* * *

L'Angleterre compte 7,500,000 cyclistes et 1,300 clubs de cyclistes. La Hollande en a davantage.
* * *

Dans les Indes, l'an dernier, 2,285 personnes ont été tués par les bêtes féroces et 19,069 par les serpents.
* * *

La récolte du blé pour cette année se monte à 575,000,000 de boisseaux.
* * *

La grandeur moyenne des jeunes filles de la ville de Londres a augmenté de cinq pieds trois pouces à cinq pieds cinq pouces depuis 1903.
* * *

L'Angleterre, ne prend que 10% de la production des mines canadiennes.
* * *

Une secte religieuse de Londres se donne comme principe d'apprendre par coeur la Bible au grand complet.
* * *

La Côte d'Or se trouve dans le golfe de Guinée.
* * *

La terre voyage dans l'espace à raison de seize milles à la seconde.
* * *

Les rayons du soleil prennent huit minutes pour atteindre le globe terrestre.
* * *

Il faudrait 35 ans à un aéroplane voyageant à raison de deux milles à la minute pour atteindre la planète Mars.
* * *

La torture dans les tribunaux en France a été abolie en 1780 par le roi Louis XVI.
* * *

La production minière du Canada produira pour l'année 1928 une valeur de \$260,000,000. Ce sera cinq pour cent d'augmentation sur l'année précédente.

GALERIE DES JOUEURS DU CLUB DE HOCKEY "CANADIEN"



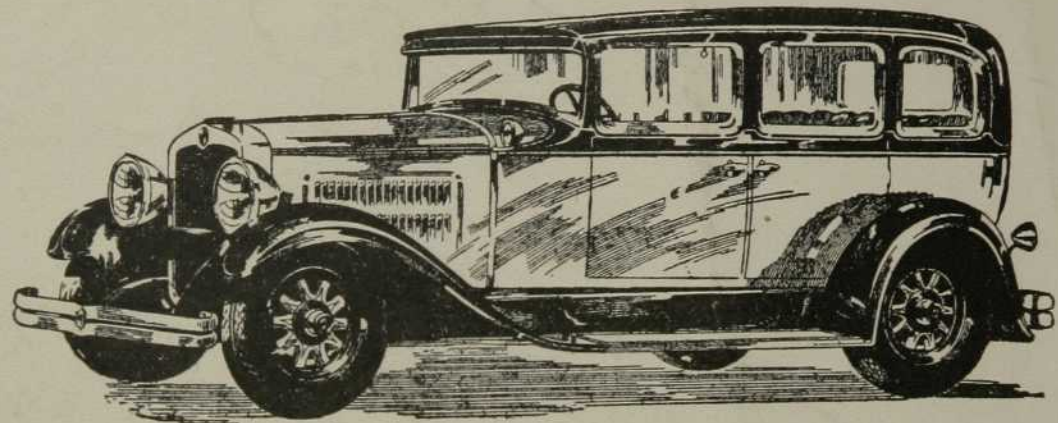
GEO. HAINSWORTH, *gardien de but*

Chaque semaine nous publions la photo d'un des joueurs du club de hockey "Canadien".

LE MONDE POSSEDE UN



NOUVEL ET PLUS BEL AUTO



Pour le Jour de l'An — l'Auto de l'Année

REGARDEZ votre calendrier. Regardez les foules encombrant les rues. Du houx partout — et des sapins des bois du Nord. Le Jour de l'An est presque arrivé.

Il est grand temps de choisir un cadeau pour remplir de joie les coeurs de ceux que vous aimez.

Achetez-leur l'auto que tous louangent aujourd'hui pour son modèle et sa beauté, pour l'impressionnante performance de son nouvel allu-

mage jumellé, sa facilité de conduite, son luxe et son cachet original — le Nash "400".

Vous pouvez le choisir maintenant dans notre étalage complet de Noël de nouveaux modèles "400" — un étalage brillant et luxueux de tout ce qu'il y a de plus nouveau et de plus attrayant en autos modernes.

Puis nous le livrerons au moment exact où vous désirez qu'il arrive — la Veille ou le Matin de Noël. *Pour le jour de l'an — l'auto de l'année — le nouveau Nash "400" !*

9 Sedans de \$1245 à \$3210, f. à b., Montréal

8 Coupés, Cabriolets, Victorias, de \$1245 à \$2605, f. à b., Montréal



NASH "400"



Domine le monde en valeur automobile

LEGARE-NASH MOTORS, 3416-18 Ave du Parc, près Sherbrooke, Montréal.

LINTEAU AUTOMOBILE LTEE, 94 Ontario Est — GARAGE ROSEMONT, 2700 Masson — VERDUN MOTOR SALES, 3136 Blvd Lasalle
GARAGE WESTMOUNT, 4010 Ste-Catherine O. — GARAGE BONIN, St-Laurent — PROVINCIAL MOTOR SALES, 4040 Lafontaine, Mais.

COMPAGNIES SUBSIDIAIRES — Québec — Valley Junction — Chicoutimi — Cowansville — Saint-Evariste Stn — Granby — Joliette — Lachute
Montmagny — Mt-Joli — Sherbrooke — Sorel — St-Hyacinthe — St-Jean — St-Jérôme — Riv. du Loup — Thetford Mines — Trois-Rivières — Victoriaville